

Récits du terroir russe

Jaubert Ernest

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



ERNEST JAUBERT

RÉCITS
DU
TERROIR RUSSE

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

ERNEST JAUBERT

**RÉCITS
DU
TERROIR RUSSE**

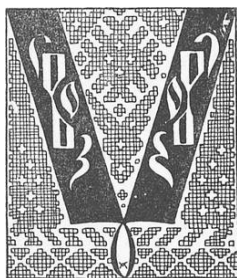


FERNAND NATHAN, ÉDITEUR – PARIS 1946

COLLECTION DES CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

Vorobeï le moineau

I



VOROBËÏ le moineau et Iorch la grémille vivaient liés d'une étroite amitié. Chaque jour, en été, Vorobeï venait à la rivière et criait de loin :

— Bonjour, ami, comment vas-tu ?

— Je vais très bien, répondait Iorch ; viens me voir, il fait si bon dans nos profondeurs. L'eau est calme, et les herbes y sont en abondance. Je te donnerai à manger des œufs de grenouilles, des vermisseaux et des scarabées d'eau.

— Merci bien, mon ami ; j'aurais été chez toi avec plaisir, si je ne craignais l'eau. Viens plutôt, toi, me voir sur mon toit... Je te ferai manger des baies, j'ai tout un jardin à moi, puis nous trouverons bien une croûte de pain, de l'avoine, du sucre, et un cousin tout vivant. Aimes-tu le sucre ?

— Comment est-ce, le sucre ?

— C'est blanc...

— Comme les cailloux que nous avons chez nous dans la rivière ?

— Oui, tout à fait, et si tu le mets dans la bouche il a un goût très doux, tandis que les cailloux ne se mangent pas. Allons, envolons-nous vite sur le toit !

— Mais tu sais bien que je ne peux pas voler et que, de plus, je ne respire pas bien dans l'air. Entre plutôt dans mon eau, nous nagerons ensemble et je te montrerai tout.

Vorobeï avait essayé d'entrer dans l'eau ; il n'y mettait que les pattes, sans vouloir s'aventurer plus loin de peur de se noyer. Il avait l'habitude de se désaltérer dans un clair ruisseau ; pendant les chaleurs, il se baignait dans un endroit peu profond et retournait sur son toit après avoir lavé ses plumes.

Son amitié pour la grémille était sincère ; souvent, il s'entretenait avec ce poisson de différentes affaires.

— Comment peux-tu rester tout le temps dans l'eau ? demandait-il parfois avec étonnement à Iorch. Ton eau est si mouillée, tu risques de prendre un rhume...

Et Iorch de s'étonner.

— Mais toi, comment peux-tu voler tout le temps ? Il fait si chaud au soleil, tu risques de prendre une insolation. Chez moi, au contraire, quelle fraîcheur ! tu pourrais y nager tant que tu voudrais ; n'aie crainte, en été il fait chaud : tout le monde vient se baigner dans mon eau, tandis que personne n'aurait l'idée de monter sur ton toit !

— Oh ! si, on y monte !... J'ai un grand ami : Iacha le ramoneur. Il vient souvent me voir. Et comme il est gai ! Il ne fait que chanter en ramonant les cheminées. Puis il s'assoit sur le bord du toit pour se reposer, tire de sa poche un morceau de pain et se met à manger ; moi, je ramasse les miettes. Nous sommes de bons camarades. J'aime aussi à m'amuser, moi.

Les deux amis avaient aussi à peu près les mêmes peines. Ainsi, en hiver, Vorobeï était transi de froid. La température était si basse que l'on croyait avoir l'âme gelée ! Vorobeï étalait alors ses petites plumes, s'asseyait sur ses pattes repliées et ne bougeait plus. Point d'autre ressource que de trouver à s'abriter dans une cheminée pour se réchauffer. Mais là encore les choses n'allaient pas sans encombre.

Une fois, par exemple, notre moineau faillit périr, et même par la faute de son meilleur ami, le ramoneur ; celui-ci avait glissé dans la cheminée où s'était blotti l'oiseau un gros poids de fonte attaché à son balai ; il s'en fallut de peu que Vorobeï n'eût la tête fracassée, et c'est à peine s'il eut le temps de se sauver tout noirci de suie.

— Que fais-tu donc, Iacha ? Tu as manqué de me tuer...

— Eh ! pouvais-je savoir que tu t'étais fourré dans la cheminée ?

— En tout cas, fais bien attention à l'avenir. Si je te heurtais avec un poids de fonte, qu'est-ce que tu dirais ?

Iorch n'était pas non plus très heureux pendant l'hiver. Il choisissait l'endroit le plus profond de la rivière et y sommeillait des journées entières. Il y faisait sombre, il y faisait froid et il n'avait guère envie de bouger ; ce n'était que de temps à autre, quand il entendait les appels de Vorobeï, que le poisson se dirigeait vers l'endroit où la glace était brisée. Vorobeï y venait se désaltérer et criait :

— Eh bien, Iorch, es-tu toujours vivant ?

— Toujours, répondait la voix somnolente de Iorch. Seulement j'ai sommeil. Je ne me sens pas bien. Tout le monde dort chez nous.

— Cela ne va pas mieux chez nous, petit frère ! On ne peut rien y faire, il faut souffrir... Le vent souffle par moments si fort qu'il est impossible de dormir. Je ne fais que sauter d'un pied sur l'autre pour me réchauffer. Et les gens qui me voient disent encore : « Quel joyeux moineau ! » Ah ! pourvu que la chaleur revienne vite... Mais, quoi ? tu t'es endormi ?...

L'été apportait également ses ennuis. Un jour c'était un épervier qui poursuivait Vorobeï sur une distance de deux kilomètres environ, et le moineau ne réussissait qu'avec peine à se réfugier dans les laïches de la rivière.

— Je l'ai échappé belle ! dit-il tout essoufflé à Iorch. Quel brigand ! Il s'en est fallu de bien peu qu'il ne me mangeât !

— Il m'est arrivé la même chose avec le brochet, lui répondit Iorch pour le consoler. J'ai failli être avalé par lui. Il s'était élancé comme une flèche à ma poursuite. Et à quoi servent-ils, les brochets ? Je me le demande et je ne puis le comprendre...

— Moi non plus... Sais-tu ce que je pense ? C'est qu'autrefois le vautour a dû être un brochet, et le brochet un vautour. En un mot, brigands tous les deux.

II

Ainsi vivaient Vorobeï et Iorch : l'hiver ils grelottaient, l'été ils s'amusaient ; et lacha le gai ramoneur ramenait ses cheminées en chantant des chansons. Chacun d'eux avait ses occupations, ses joies et ses peines.

Un jour, c'était en été, le ramoneur tout couvert de suie venait de finir son travail, et il se dirigeait en sifflant joyeusement vers la rivière pour se débarbouiller, lorsque tout à coup il entendit un bruit effrayant. Que se passait-il donc ? Des oiseaux tournoyaient au-dessus de la rivière : les canards, les oies, les hirondelles, les bécasses, les corbeaux et les pigeons criaient, riaient et menaient un tel vacarme, qu'on ne pouvait rien distinguer.

— Qu'est-il donc arrivé ?... leur demanda le ramoneur.

— Ce qui est arrivé ?... piailla gaîment l'alerte mésange. Que c'est drôle !... Regarde Vorobeï !... Il devient fou, ma foi.

La mésange se mit à rire, secoua sa petite queue et s'envola au-dessus de la rivière.

Lorsque le ramoneur fut au bord de l'eau, Vorobeï se jeta sur lui comme un fou ; il avait l'air terrible, le bec ouvert, les yeux brillants et toutes ses plumes hérissées.

— Vorobeï, mon ami, qu'as-tu à crier si fort ? lui demanda le ramoneur.

— Attends un peu, Iorch, s'écria Vorobeï, suffoquant de colère. Tu ne me connais pas encore... Je m'en vais t'apprendre à me connaître, maudit... Tu te souviendras longtemps de moi, brigand...

— Ne l'écoute donc pas, dit au ramoneur Iorch qui était dans l'eau. C'est un menteur.

— Je suis un menteur, moi ? piailla Vorobeï. Qui donc a trouvé le vermisseau ? Tu dis que je suis un menteur !... Un si gros vermisseau que j'ai déterré au bord de l'eau, avec tant de peine encore... Je l'ai pris, je l'ai emporté dans mon nid. J'ai une famille, moi, que je dois nourrir... À peine m'étais-je envolé avec mon vermisseau au-dessus de l'eau, que le maudit Iorch se mit à crier : « Un épervier ! » Dans mon émotion, je pousse un cri : le vermisseau tombe dans l'eau et Iorch l'avale... Voilà ce qu'on appelle mentir ! Quant à l'épervier, il n'y en avait pas l'ombre.

— Mais c'était pour plaisanter, dit Iorch pour se justifier. Et le vermisseau était vraiment bon...

Tous les poissons entouraient la grémille : les éperlans, les vairons, les loches, les cyprins, et l'écoutaient en riant. Quel bon tour elle avait joué à son vieil ami ! Mais le plus drôle, c'était la colère avec laquelle Vorobeï s'était battu avec Iorch : à plusieurs reprises il avait essayé, mais en vain, de lui arracher le vermisseau.

— Je voudrais qu'il t'étrangle ! gronda Vorobeï. Je vais en déterrer un autre... Le plus vexant, c'est que Iorch m'ait trompé et se soit moqué de moi par-dessus le marché. Et moi qui l'invitais sur mon toit... Voilà un ami ! Tenez, le ramoneur Iacha peut vous le dire aussi... Nous sommes aussi de grands camarades et il nous arrive même souvent de goûter ensemble : il mange, et moi, je ramasse les miettes.

— Attendez, mes frères, il faut éclaircir cette affaire, dit le ramoneur. Laissez-moi d'abord me débarbouiller... Je vais ensuite juger le cas en conscience. Quant à toi, Vorobeï, calme-toi, en attendant...

— J'ai la raison pour moi, pourquoi m'inquiéterais-je ? cria Vorobeï. Je veux seulement montrer à Iorch ce qu'il en coûte de plaisanter avec moi...

Le ramoneur s'assit sur le bord de la rivière, déposa sur une pierre le panier qui contenait son dîner, lava ses mains et sa figure et dit :

— Eh bien, mes frères, le jugement va commencer... Toi, Iorch, tu es un poisson, et toi, Vorobeï, tu es un oiseau. Est-ce exact ?

— Oui, oui, crièrent les oiseaux et les poissons.

— Continuons. Les poissons doivent vivre dans l'eau et les oiseaux dans l'air. Est-ce exact ? Eh bien, le vermisseau vit dans la terre. Bien ; maintenant, regardez...

Le ramoneur défit son paquet, mit sur la pierre le morceau de pain de seigle qui composait tout son dîner et dit :

— Regardez bien ce que c'est : c'est du pain. Je l'ai gagné et je le mangerai ; je le mangerai et je boirai de l'eau par-dessus. N'est-ce pas ? Donc, je mange et ne fais de tort à personne. Le poisson et l'oiseau veulent aussi dîner... vous avez donc chacun votre nourriture. Pourquoi vous disputer alors ? Vorobeï a déterré un vermisseau : donc, il l'a gagné et par conséquent le vermisseau est à lui...

— Permettez, monsieur... dit une voix fluette dans la foule des oiseaux.

Les oiseaux s'écartèrent et laissèrent passer une bécasse qui s'approcha du ramoneur sur ses pattes menues.

— Ce n'est pas vrai, monsieur.

— Comment, ce n'est pas vrai ?

— C'est moi qui ai trouvé le vermisseau... Demandez-le aux canards, si vous voulez, ils l'ont vu. Je l'ai trouvé et le moineau est accouru pour me le prendre.

Le ramoneur se troubla : ce n'était pas du tout ce qu'il croyait.

— Mais comment, alors ? murmura-t-il en rassemblant ses idées. Vorobeï, pourquoi en effet nous as-tu menti ?

— Ce n'est pas moi qui mens, c'est la bécasse. Elle s'est entendue avec les canards...

— Il y a là quelque chose de louche, mon ami... Hum ! oui ! Certes, un vermisseau n'est pas grand-chose, mais celui qui l'a volé est un vilain, et un voleur doit nécessairement mentir. Est-ce exact ?

— Certainement, certainement, s'écrièrent-ils tous en chœur. Mais décide tout de même entre Iorch et Vorobeï pour savoir qui des deux a raison... Tous les deux ont fait du tapage et, par leur rixe, ameuté tout le monde.

— Lequel a raison ? Vous êtes deux coquins, Iorch et Vorobeï !... Oui, deux coquins, et je vous punirai tous les deux à titre d'exemple... Allons, faites la paix tout de suite.

— C'est juste ! approuva le chœur, qu'ils fassent la paix !

— Quant à la petite bécasse qui eut la peine de déterrer le vermisseau, je lui donnerai des miettes, conclut le ramoneur ; de cette façon, tout le monde sera content...

— C'est parfait ! s'écrièrent-ils tous de nouveau.

Le ramoneur allait allonger la main pour prendre le pain : le pain

avait disparu. Tandis que le ramoneur discutait, le moineau avait réussi à l'emporter.

— Ah ! le brigand ! Ah ! le fripon ! protestèrent avec indignation les oiseaux et les poissons.

Et tous de se précipiter à la poursuite du voleur. Le morceau de pain était lourd et Vorobeï ne put aller bien loin. On le rattrapa juste au-dessus de la rivière. Grands et petits oiseaux se jetèrent sur lui. Une vraie bataille commença. Ils s'arrachèrent le morceau de pain avec tant de fureur qu'il tomba dans la rivière. Là, ce furent les poissons qui s'en emparèrent. Une nouvelle bataille s'ensuivit, entre les poissons et les oiseaux, cette fois. Ils réduisirent le croûton en miettes qu'ils mangèrent tous. Il n'en resta absolument rien ; puis, quand ils eurent fini, ils revinrent à eux et eurent honte. Comment ! ils s'étaient élancés à la poursuite du moineau voleur et, en route, ils avaient mangé le pain volé !

Le ramoneur Iacha, assis au bord de l'eau, regardait la scène en riant : l'incident avait si drôlement pris fin...

Tous se sauvèrent, sauf la petite bécasse.

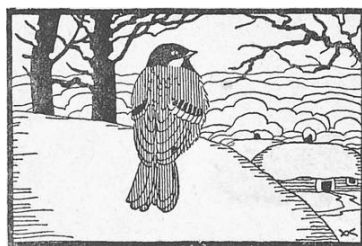
— Et toi, tu ne vas donc pas avec eux ? lui demanda le ramoneur.

— Je serais bien partie avec eux, monsieur, mais je suis faible et j'ai peur d'être mangée par les grands oiseaux.

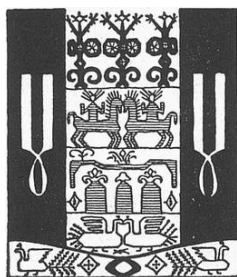
— Eh bien, tant mieux, petite bécasse, nous sommes tous deux restés sans dîner. Sans doute n'avons-nous pas assez travaillé !...

La petite Hélène arriva sur le bord de la rivière et demanda au ramoneur Iacha ce qui s'était passé ; quand elle le sut, elle se mit aussi à rire.

— Ah ! qu'ils sont bêtes, les poissons comme les oiseaux : moi, j'aurais tout partagé, le vermisseau et le morceau de pain, et personne ne se serait disputé. Dernièrement, j'ai partagé quatre pommes... Papa m'apporte quatre pommes et me dit : « Partage également entre Élise et toi. » Eh bien, j'en ai fait trois parts : j'ai donné une pomme à papa, une à Élise, et j'ai gardé les deux autres pour moi.



La trace inconnue



UNE petite fourmi trouva une minuscule branche de genévrier et la traîna aussitôt dans sa fourmilière.

Elle court de toute la vitesse de ses petites jambes : le fardeau n'est pas lourd, et le chemin, plat comme un tapis, elle le connaît à merveille pour l'avoir suivi souvent, et ce matin encore, au moins une dizaine de fois.

La petite fourmi court, elle souffle, elle se hâte... Pan !... la voilà qui culbute et laisse tomber son fardeau ; la peur lui brouille la vue...

Elle revient à elle et regarde : une fosse profonde et large !... Elle lève la tête :

— Oh ! oh ! de quelle hauteur suis-je donc tombée ? Qu'est-ce que cela signifie ? D'où vient cette fosse qui n'existait pas tout à l'heure ? Depuis tant d'années que nous habitons ces parages, jamais encore je n'ai aperçu rien de pareil ici !

Et, marchant sur le fond de la fosse, la fourmi en fait le tour, arrive avec quelque effort à en remonter la paroi, regarde en bas et réfléchit pendant que d'autres fourmis, ses camarades, passent à côté d'elle, les unes chargées de fardeaux, les autres avec les pattes libres.

— Attention ! camarades, la route est barrée !

— Quoi, qui, comment, pourquoi ? lui demanda-t-on de tous côtés.

Et toutes de courir au bord de la fosse et de se démenier à qui mieux mieux. Bientôt un scarabée moustachu vint se joindre à la compagnie.

— Là, leur dit-il, un peu à droite de la bardane jaune, il y a une autre fosse toute pareille.

— C'est loin ? demandèrent les fourmis.

— Comment dirai-je ?... si je compte comme nous comptons, nous autres scarabées, cela fera un demi-kilomètre environ, mais pour vous, fourmis, cela fera un bon kilomètre et demi, si ce n'est plus.

Survint un grillon vert qui, sans crier gare, leur saute sur la tête.

— Qu'est-ce que c'est que ce rassemblement ?

Les fourmis lui exposent l'affaire – et patati et patata.

— Quoi ! tant d'histoires pour une fosse ! leur répond le grillon en retroussant ses moustaches. J'en ai déjà bien sauté quatre ou cinq ! Pour nous autres grillons, quelle importance voulez-vous qu'ait une fosse ? Nous en sautons de bien plus larges ! Voyez, par exemple, ce tronc d'arbre couché : il est large et haut, n'est-ce pas ? Hop ! bonsoir la compagnie !

Et le grillon disparut.

— Acrobate, va ! murmurèrent les fourmis. Toi, cela t'est égal ! La route n'est jamais barrée pour toi ! Mais pour nous autres, portefaix, c'est différent. Il n'y a rien d'amusant à faire un détour d'un demi-kilomètre, la charge sur le dos, pour une malencontreuse fosse... Quel est le diable, je me le demande, qui l'a creusée ici ?

Mais voici la fourmi guerrière ; à peine avait-elle eu le temps de gronder les ouvrières pour leur paresse, qu'elle aperçut elle-même la fosse, resta pensive, murmura entre ses dents : « En voilà une affaire ! » et envoya aussitôt une estafette avec ordre de sonner l'alarme, de faire venir dare-dare les troupes de la caserne.

Arriva alors un carabe doré, puis un scarabée cornu ; puis un colimaçon s'amena sur ses patins, une bête à bon Dieu couleur corail descendit en volant d'une tige, un coup de brise apporta une demi-douzaine de cousins, une abeille passa en bourdonnant, suivie de deux mouches vertes, un papillon aux ailes blanches et délicates se posa sans bruit au milieu du groupe...

Il suffit que deux ou trois êtres se rassemblent, pour qu'aussitôt de nombreux curieux surgissent de toutes parts. Les rayons dorés du soleil matinal avaient à peine avancé d'un mètre le long de la mousse, que déjà beaucoup de badauds amassés autour de la fosse y culbutaient. Une blatte bien nourrie, renversée sur le dos, avait beau agiter désespérément ses courtes jambes, – elle ne parvenait pas à se dresser sur ses pattes.

Les petits furent bientôt suivis des grands. Ce fut d'abord une souris grise ; elle aperçut la fosse et poussa un piaillage de terreur. Une grenouille verte y tomba comme un beignet, écrasa quelques insectes et s'échappa... Le hérisson arriva, roulant comme une balle.

— Prends garde, malotru ! tu ne vois donc pas la respectable société ?...

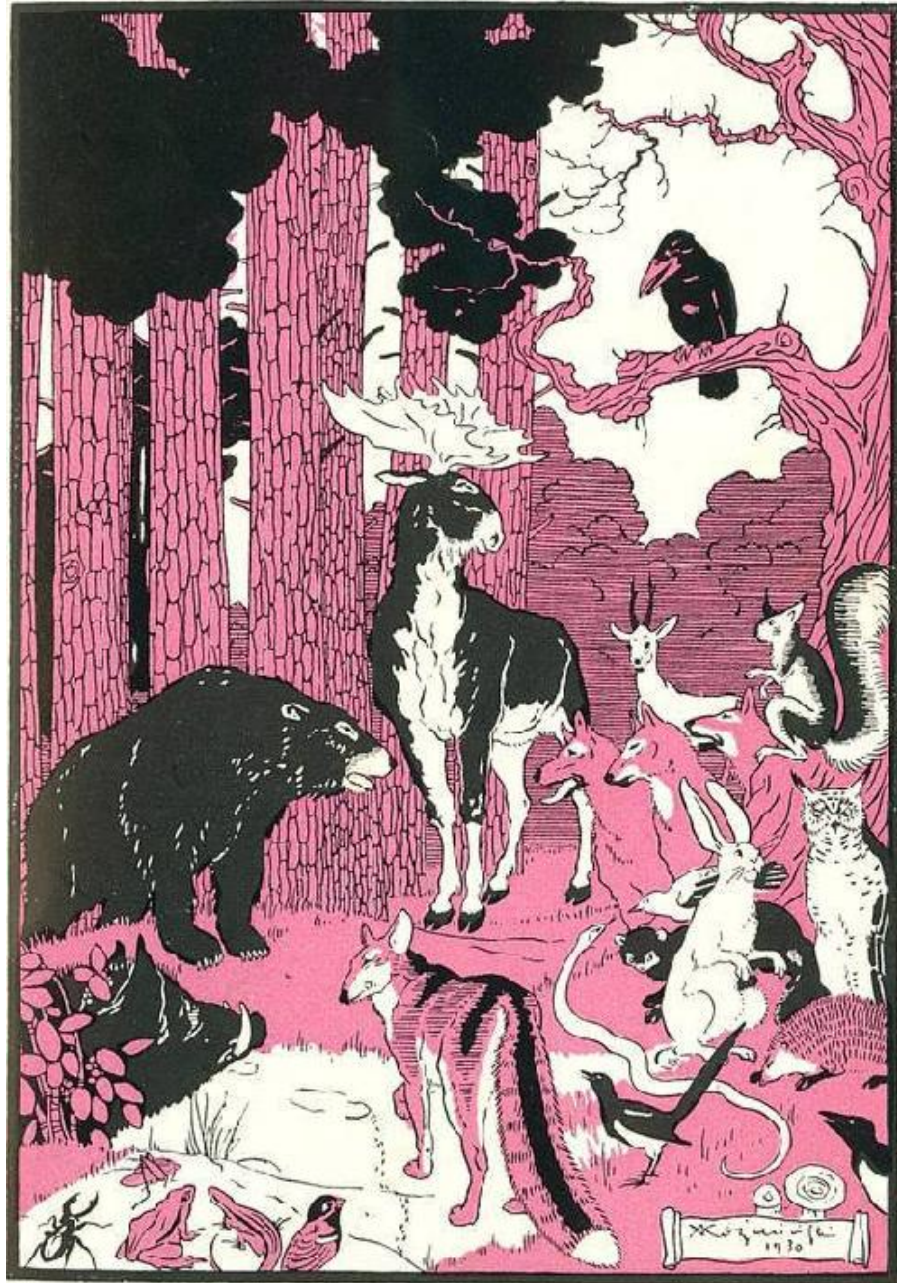
Les moineaux eux aussi s'approchèrent.

— Jiv ! Jiv ! qu'est-ce qu'il y a ? demandèrent-ils avec curiosité.

— Il y a ceci ! leur répondit-on, en leur montrant la cause du rassemblement.

Les moineaux se mirent à discuter entre eux et ne manquèrent pas

de se quereller aussitôt comme de vieilles femmes au marché ; ils se disputaient facilement et se réconciliaient avec autant de facilité.



Le renard demanda un instant d'attention...

Un écureuil, avide d'apprendre de quoi il s'agissait, sortit sa tête du creux d'un arbre et descendit quelques branches : lui aussi voulait connaître l'événement qui troublait ainsi le monde !

Quelque part, en haut, des pigeons effrayés roucoulèrent. Timides, ils ne se montraient pas : on entendait seulement dans la verte ramée leur voix douce et caressante...

Un serpent gris à ventre orange frôla les feuilles sèches. Un putois se faufila aussi, mais il demeura tapi derrière un tronc d'arbre ; comme deux charbons ardents, brillèrent les yeux d'une zibeline veloutée ; les oreilles pointues d'un renard aux écoutes se dressèrent derrière les bardanes. Une bande de loups s'arrêta aussi à proximité ; elle envoya un éclaireur à la découverte. Cassant les jeunes arbustes, soufflant, grognant, claquant des mâchoires, un sanglier fonça. Un élan énorme apparut, recula de quelques pas et se contenta de pointer ses cornes menaçantes.

— Que personne n'ose approcher de moi ! semblait-il dire ; veuillez seulement me dire la cause de ce rassemblement.

Et déjà, dans les branches des chênes, des pins, des sapins et des trembles, s'agitait toute la gent ailée : les tétras et les gelinottes des bois, les fauvettes des roseaux et les litornes, les merles et les étourneaux, les serins et les pinsons : tous étaient là, jusqu'au grand-duc.

Toutes les bêtes d'alentour se bousculaient à l'assemblée, se demandant l'une à l'autre de quoi il s'agissait, et personne n'était en état de répondre ; à grand-peine réussit-on à voir un peu clair dans l'affaire, et encore fut-ce grâce aux lumières du renard : celui-ci demanda un instant d'attention et exposa ses idées d'une façon logique, nette et précise.

— Mesdames et messieurs ! commença-t-il en s'éventant de sa queue et après avoir toussoté dans sa patte pour éclaircir sa voix. Il va sans dire que les fourmis ne sont que des insectes... comment dirai-je !... pas bêtes — oh ! non ! mais enfin, elles ne sont que des insectes, et partant, des êtres infiniment petits ; je dis « petits » en les comparant par exemple avec M. l'Élan ou avec vous, monsieur le Sanglier ; ce sont des êtres pour ainsi dire microscopiques même...

— Parlons peu, mais parlons bien !... Au fait !... crièrent des voix impatientes.

Le sanglier, lui, se sentit gêné d'avoir attiré l'attention générale ; il secoua la tête avec dépit et grogna :

— Pas de préambule inutile, je vous prie !

— Si j'ai parlé des fourmis, continua le renard légèrement décontenancé, c'est parce qu'en somme ce sont les fourmis qui sont cause de toute cette alerte. Une d'elles a trouvé une fosse sur son chemin ; cela n'a rien d'important en soi, car qu'est-ce qu'une fosse, en

définitive ?... Une bagatelle, une chose sans intérêt, un fait qui ne présente aucun caractère inquiétant ; et pourtant cette fosse – je parle de celle-ci, une des nombreuses fosses qui, à intervalles égaux, apparaissent sur une très grande distance, ainsi que peuvent le certifier des témoins oculaires...

— C'est vrai, c'est vrai ! appuyèrent des voix.

— Je continue donc ; eh bien ! cette fosse que voici mérite une attention toute particulière... Voyez vous-mêmes ! Faites place, messieurs ! Écartez-vous un peu pour que tout le monde puisse voir... c'est cela, parfait !

— Mais c'est tout bonnement une trace ? cria quelqu'un dans la foule.

— Définition tout à fait juste ! confirma le renard d'un ton doctoral. Et c'est justement parce que c'est une *trace* que cette fosse mérite, comme je l'ai déjà dit, toute notre attention... Une trace, dis-je, donc l'empreinte d'un pied, d'une jambe ou d'une patte ; il faut qu'il y ait eu une empreinte, il faut qu'il y ait eu un pied, une jambe ou une patte, il faut qu'il y ait eu un être à qui ils appartenissent... Quel est donc cet être, comment est-il venu dans notre forêt, de quel droit, et quels seront ses projets et ses actes ultérieurs ?... tout cela, il faut l'examiner, le peser, le vérifier et, d'après les déductions obtenues, des mesures préventives s'imposeront.

— Peut-être bien que certains d'entre nous devront se tenir sur leurs gardes, mais pour d'autres, ce sera peut-être au contraire une proie inattendue, remarquèrent les loups en faisant claquer leurs dents d'une manière significative.

— Ne dites pas cela, leur répondit le renard en secouant la tête : un ennemi inconnu est plus dangereux que deux connus. Restez donc plutôt sur la réserve.

— Mais à qui donc peut appartenir cette trace ? grogna le sanglier en jetant un regard interrogateur sur l'élan.

— Celui qui l'a laissée n'est pas de notre race, répondit l'élan : ceux de ma tribu et moi nous avons les sabots tournés à la mode que voici : mais donnez-vous plutôt la peine de voir vous-mêmes...

Tout le monde ne fut pas long à se convaincre que le sabot de l'élan ne pouvait guère entrer en ligne de compte.

— Elle n'est pas à moi non plus, dit le sanglier en mettant son pied à côté de la trace.

Puis ce fut le tour du louveteau qui, plein de zèle, s'avança, lui aussi, imitant les grands ; il fourra sa petite patte dans la fosse et devint tout confus : un rire unanime accueillit ce geste, tellement l'incompatibilité était évidente.

Et à tour de rôle, les différentes bêtes se mirent à comparer leurs pieds et pattes avec la configuration de la trace. Celle-ci paraissait

toujours grande, beaucoup trop longue et si large qu'elle rappelait à s'y méprendre la trace laissée par une patte d'ours...

— Bah ! mais c'est une trace d'ours ! s'écrièrent tout à coup quelques malins.

— Un ours ! un ours ! firent les moineaux en poussant leur « jiv... jiv... ».

— Où est donc, en effet, maître Martin ? Pourquoi ne le voit-on pas aujourd'hui ?... nous ne sommes pas en hiver, il ne doit pas dormir dans sa tanière !...

— Qu'on envoie chercher l'ours ! Allons, mes enfants, que celui d'entre vous qui a les jambes lestes aille vite le quérir.

— J'y cours ! proposa le lièvre.

— Reste tranquille, espèce de louchon... voilà la pie qui y vole ; ce sera plus vite fait !

Mais la pie n'eut pas à aller chercher l'ours... La forêt retentit d'un grognement formidable, des branches sèches craquèrent sous des pas pesants, et les âmes des bêtes timides leur rentrèrent dans les talons...

Se dandinant et promenant sur l'assemblée un regard interrogateur, arriva ce lourdaud de maître Martin.

— Qui a besoin de moi ici et à quel propos ?

— Voici, messire... insinua le renard ; nous avons trouvé ici une trace inconnue, je veux dire une trace qui ne paraît appartenir à aucune bête habitant cette forêt, et nous ne savons à qui précisément l'attribuer.

— À moi ! dit l'ours, coupant court au verbiage du renard ; mais c'est ma trace en plein !... Pourquoi donc ce rassemblement et cette alerte ? Je suis un bon maître, moi ; il n'y en a pas beaucoup parmi vous qui pourraient se plaindre de mes procédés...

— Hélas ! elle n'est pas à vous ! objecta le renard en baissant ses yeux avec modestie.

— Comment, pas à moi ?... riposta maître Martin avec étonnement.

Et, retournant sa patte, il considérait la plante de son pied...

— Comment, pas à moi ?... répéta-t-il encore une fois.

— Que messire daigne le remarquer : sa patte est pourvue de cinq merveilleuses griffes, tandis que cette trace – que messire veuille bien en convenir – n'en présente aucunement l'empreinte : on dirait que le pied a été coupé net à la naissance des griffes.

— C'est vrai ! acquiesça maître Martin.

— C'est vrai ! c'est vrai ! confirmèrent les autres bêtes.

— Mais de quoi donc s'inquiéter et s'alarmer, du moment que c'est vrai ! pensa l'ours à haute voix. Moi, j'ai des griffes, l'autre n'en a pas... Qu'il tombe seulement entre mes pattes : il lui en cuira !

— Pour sûr ! Y a-t-il donc quelqu'un de plus fort dans notre forêt que notre maître Martin ?... firent de nombreuses voix.

— Cela, c'est encore à voir ! grogna le sanglier d'un air mécontent.

— Moi aussi, je suis doué d'une force peu commune, soupira l'élan, mais dame Nature ne m'a pas gratifié de dents... Autrement...

— Et nous autres ? hurlèrent les loups. Isolément, nous ne pouvons pas grand-chose, mais, lorsque nous sommes en troupe, personne ne saurait nous résister.

Et les bêtes tranquillisées de crier avec assurance :

— Allons, mes enfants ! tâchons de dépister cet hôte inconnu... tâchons de le voir de nos propres yeux !...

— Arrête ! croassa dans les airs la voix d'un corbeau ; n'y allez pas ! avant tout, oyez ce que je vais vous dire, moi qui ai tant vécu et qui ai tant vu.

— Nous t'écoutons...

Le corbeau descendit de la cime d'un chêne touffu sur une branche plus basse où il n'était pas masqué par les feuilles, nettoya son bec et commença ainsi :

— Cette trace qui vous est inconnue et que vous n'avez jamais vue appartient à celui qui n'a ni les dents du loup, ni les griffes de l'ours, ni les défenses du sanglier, ni la force de l'élan, mais qui, malgré cela, est bien plus fort que vous tous – par la raison. Baissez donc le ton, vous tous ici présents, et rabattez de votre orgueil dès que cet inconnu apparaîtra ! Voilà à qui appartient cette trace ! voilà celui que vous aurez dorénavant tous à saluer jusqu'à terre...

Le corbeau n'eut pas plus tôt fini son discours, que les habitants de la forêt se mirent à crier, à hurler, à grogner, à rugir :

— Mais comment ose-t-il !... comment la langue ne lui a-t-elle pas fourché !... essayer de nous effrayer par des contes saugrenus ! Qu'on saisisse l'impudent ! nous lui apprendrons à vivre !...

Les loups entourent l'arbre sur lequel était perché le corbeau, bondissent furieusement, essayant de l'atteindre. Le sanglier gronde méchamment, enfonce ses défenses dans la terre, s'efforce de déraciner cet arbre. L'ours rugit d'un air irrité, se dresse sur ses pattes de derrière et se met à grimper le long du tronc... Tout à coup, quelque chose brilla dans la forêt, on eût dit un éclair... Une fumée bleuâtre apparut dans le feuillage... l'air se remplit d'une odeur de soufre.

Et tous les animaux tressaillirent, tous se turent en entendant un coup de tonnerre inattendu ; ils restèrent pétrifiés : le plus fort d'entre eux, maître Martin lui-même, tombait comme une masse de l'arbre et gisait inanimé. Un filet de sang jaillissait de son oreille pendante !... Ses pattes puissantes, munies de griffes si terribles, demeuraient étendues sans mouvement sur la mousse ensanglantée...

Et puis, un autre éclair, suivi d'un autre coup de tonnerre... ; le sanglier poussa un cri, bondit comme mordu par un serpent, et

s'abattit à côté de l'ours...

Tous les habitants de la forêt s'enfuirent à qui mieux mieux... En un clin d'œil, la clairière se vida ; le renard fut le premier à se sauver et à se glisser dans le trou d'un blaireau qui se trouvait à proximité.

Et débouchant de la forêt touffue, apparut, dans la clairière, – un homme.



Le trop sage goujon



Il y avait une fois un goujon. Fort intelligents l'un et l'autre, son père et sa mère avaient su, tout doucement et sans grands soucis, vivre de longues années dans leur fleuve et échapper à la marmite de l'oukha (soupe aux poissons) et aux dents du brochet. Aussi recommandèrent-ils à leur fils de suivre leur exemple.

— Fais attention, mon petit, lui dit en mourant le vieux goujon ; si tu désires jouir de la vie, chausse bien tes lunettes.

Or, le jeune goujon était un animal d'infiniment d'esprit. Cet esprit, il le mit à la torture et vit, de quelque côté que se portassent ses regards, qu'il avait partie perdue. Autour de lui, dans l'eau, ne nageaient que de grands poissons, alors qu'il était si petit ; n'importe lequel pouvait l'avaler, alors qu'il ne pouvait en avaler aucun. L'écrevisse peut le couper en deux avec sa pince, la puce d'eau enfoncer son aiguillon dans sa colonne vertébrale et le faire périr dans les tourments. Même ses frères, les goujons, sitôt qu'ils l'ont vu attraper un moucheron, se jettent en masse sur lui afin de le lui arracher, puis ils se mettent à batailler entre eux, de manière que la bestiole, mise en lambeaux, ne peut plus servir à rien.

Et l'homme ! Oh ! si vous saviez ce que c'est que cet être si méchamment malicieux ! Quels trucs n'imagine-t-il pas pour faire périr le pauvre goujon d'une mort intempestive ! Des filets, des nasses, des éperviers, et enfin... la ligne ! Vous direz : qu'y a-t-il de plus bête qu'une ligne ? un fil au bout duquel est attaché un hameçon, où est amorcé un ver ou une mouche... Et amorcé, si vous saviez comment !... Dans la position, pour ainsi dire, la plus invraisemblable !... Et pourtant c'est justement par la pêche à la ligne qu'on attrape surtout les goujons.

Maintes fois son vieux père l'avait mis en garde contre la ligne.

— Crains-la par-dessus tout, disait-il, c'est bête comme tout, cet appareil ; mais quand il s'agit de nous autres, pauvres petits goujons, le plus bête n'est-il pas encore le plus sûr ? On nous jette une mouche et nous croyons que c'est pour nous faire plaisir. Mais à peine goûte-t-on au butin qu'on y trouve la mort.

Le vieux racontait également comment il avait failli une fois tomber dans une oukha.

Ils étaient toute une équipe, ces pêcheurs qui étendirent leur filet dans toute la largeur du fleuve et qui le traînèrent ainsi sur une longueur de deux verstes environ. Mon Dieu ! que de poissons ils attrapèrent ce jour-là ! Des brochets, des perches, des chabots, des gardons, des salvelines ! Les brèmes paresseuses, elles-mêmes, furent arrachées à leur limon. Quant aux goujons, ils étaient en nombre incalculable. Par quelles transes, lui, le vieux goujon, ne passa-t-il pas, pendant qu'on les traînait sur le fond du fleuve ? Impossible de les raconter ni de les décrire. Il sentait qu'on l'emportait, mais où ? — il n'en savait rien. Il voit à sa droite un brochet ; à sa gauche, une perche. Il pense que, d'un instant à l'autre, soit l'un, soit l'autre vont l'avaler, et cependant ils ne le touchent pas... En ce moment-là, mon cher, on songe à tout autre chose qu'à son dîner. Tout le monde n'a qu'une seule idée : c'est la mort qui s'approche ! Mais comment et pourquoi arrive-t-on à cette mort ? Personne n'en sait rien. Enfin, on commence à rejoindre les deux ailes du filet ; on le traîne sur la rive et on se met à rejeter le poisson sur l'herbe. C'est alors justement que le vieux goujon apprit ce que c'est qu'une oukha. Quelque chose de rouge tremblotait et vacillait sur le sable, projetant en l'air des nuages gris, et répandant une chaleur telle qu'il fut sur le point de s'évanouir. Déjà, manquant d'eau, il haletait, et ce voisinage ne faisait encore qu'augmenter son malaise... Il entend le mot : « brasier ». Sur ce brasier, on pose quelque chose de noir, rempli d'une eau qui s'agite comme celle du lac pendant la tempête. On l'appelle, paraît-il, une « marmite ». À la fin, il entend dire : « Flanke les poissons dans la marmite, nous ferons une oukha ! » Et on y lance les nôtres. Le pêcheur jette un poisson ; celui-ci fait d'abord un plongeon, puis exécute un saut en l'air comme un affolé, puis encore un nouveau plongeon après lequel il se calme complètement. Il faut croire qu'il a alors goûté à cette oukha. Tout d'abord c'était pêle-mêle qu'on les plongeait dans la marmite. Mais un vieillard survint, qui le regarda et dit : « Ce petit ne doit rien valoir pour l'oukha. Qu'il grandisse encore un peu ! » Il le prit par les ouïes et le lança dans le fleuve. Et lui, pas bête, détala au plus vite pour rentrer dans ses pénates. Enfin il arriva chez lui où il trouva sa goujonne, plus morte que vive, qui le guettait de son trou...

Eh bien, le croirez-vous ? Le vieux goujon a eu beau expliquer de

trente-six façons différentes ce que c'est qu'une oukha et en quoi elle consiste, – jusqu'à ce jour bien peu, au fond des eaux, en ont une notion exacte.

Mais lui, goujon fils, avait gravé profondément dans sa tête les instructions de goujon père, et il se tint pour averti.

— Il faudra bien chausser mes lunettes, se dit-il ; autrement je serais vite perdu.

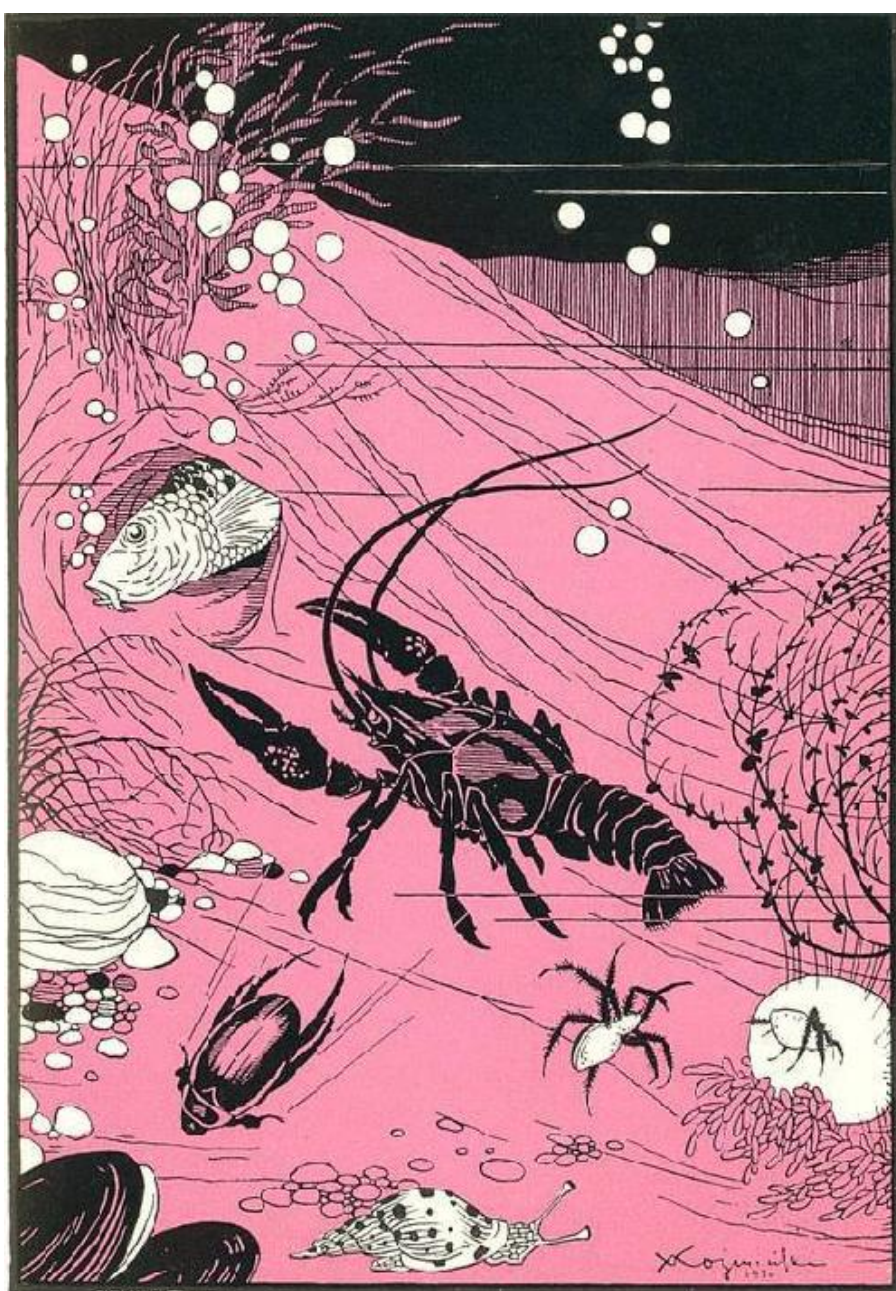
Et il se mit à la besogne. Son premier soin fut de faire à son usage un trou tel que lui seul pût y tenir. Quant aux autres, nenni ! Pendant toute une année, à l'aide de son museau, il creusa un trou. Quelles affres ne souffrit-il pas pendant ce temps, couchant tantôt dans la vase, tantôt sous une bardane, tantôt parmi les laïches ? Il finit pourtant par avoir une merveille de trou : propre, soigné, juste assez grand pour s'y loger tout seul. Quant à son *modus vivendi*, voici ce qu'il décida : la nuit, lorsque les hommes, les bêtes, les oiseaux et les poissons dormaient, il irait faire sa petite promenade ; et le jour, il resterait blotti dans sa niche, à trembloter. Mais comme, d'un côté, il lui fallait pourtant bien se nourrir, et que, d'autre part, il ne possédait ni traitement fixe, ni domestique à son service, il résolut de n'aller en chasse que vers midi, à l'heure où tous les poissons sont déjà rassasiés. Peut-être, avec l'aide de Dieu, réussirait-il à happer quelque petit insecte. Sinon, il regagnerait son trou, l'estomac vide, et recommencerait à y trembler de plus belle. Car, en vérité, mieux vaut ne pas manger ni boire que de tourner l'œil, l'estomac bien garni.

Ainsi dit, ainsi fait. La nuit, il effectuait sa petite promenade, se baignait dans les rayons du clair de lune ; le jour, il se cachait dans son trou et tremblait. Vers midi seulement, il s'en échappait timidement et allait à la recherche de quelque proie, pour pouvoir manger un morceau. Mais que peut-on bien attraper à midi ? À cette heure-là, le cousin lui-même se cache sous une feuille pour échapper à la chaleur, et les scarabées s'endorment sous l'écorce des plantes. Force lui était bien de se contenter de quelques gouttes d'eau...

Et c'est ainsi qu'il passait dans son trou des journées entières, ne dormant que d'un œil, ne mangeant que d'une dent, tout entier à son unique préoccupation :

— Il me semble bien que je suis vivant ! Ah ! que me réserve donc demain ?

Faut-il tout dire ? Il lui arrivait parfois de s'endormir et de rêver qu'il était possesseur d'une obligation à lots et qu'il gagnait le gros lot de deux cent mille roubles. Transporté de joie, il se retournait sur l'autre côté, quand il s'apercevait tout à coup qu'une bonne moitié de son nez dépassait sa porte. Que serait-il donc arrivé, mon Dieu, si quelque jeune brochet se fût trouvé à proximité ! Il n'eût certes pas manqué de l'entraîner hors de son gîte et de le croquer.



Et toute une demi-journée, cette écrevisse le guetta là...

Un jour, en se réveillant, il vit une écrevisse qui se tenait juste devant son trou. Immobile, comme figée, elle était là, ses yeux largement écarquillés. Seules, ses barbes flottaient dans le sens du courant. En avait-il eu, à ce moment, une peur bleue ! Et toute une demi-journée, jusqu'à la tombée de la nuit profonde, cette écrevisse le guetta là, pendant que lui ne faisait que trembler et trembler encore.

Une autre fois, c'était à l'aube, comme il rentrait dans son trou. À peine avait-il eu le temps de pousser un bâillement satisfait, avant-goût d'un sommeil réparateur, qu'un brochet survint inopinément, près de son gîte même, faisant claquer ses mâchoires. Lui aussi, il guetta le goujon toute la sainte journée, comme si cette contemplation seule suffisait à le rassasier. Mais le brochet aussi en fut pour ses frais, car le goujon se tint coi dans son trou – et tout fut dit !

Et plus d'une fois pareille chose lui advint, autant dire tous les jours. Et chaque jour, tout en tremblant, il remportait victoires sur victoires, et chaque jour, il s'écriait :

— Dieu soit loué ! Je suis vivant.

Mais ce n'est pas tout. Il ne se maria point, il n'eut pas d'enfant, bien que son père eût possédé une nombreuse famille. Voici d'ailleurs quel était son raisonnement : du temps de son défunt père, la vie était infiniment plus facile ; alors, les brochets avaient meilleur cœur et les perches ne convoitaient guère le menu fretin des goujons. Il est bien vrai que son père avait manqué un jour de tomber dans une oukha, mais, là aussi, un vieux bonhomme s'était rencontré qui l'avait pris en pitié. Tandis qu'à présent, quand les fleuves manquent de poissons, on fait cas même des petits goujons. Il s'agit bien de famille dès lors ; heureux qui seulement arrive à sauver sa peau !

Et c'est ainsi que le prudent goujon vécut plus de cent ans. Il n'avait ni amis, ni parents ; il n'allait voir et ne recevait personne. Il ne jouait point aux cartes, ne buvait point de vin, ne fumait pas de tabac. Il ne faisait que trembler dans sa peau, en ruminant tout le long du jour son unique pensée :

— Dieu soit béni ! Je crois que je suis vivant !

Les brochets eux-mêmes finirent par le louer de sa prudence :

— Ah ! si tout le monde menait une vie pareille, disaient-ils, qu'il serait calme, notre fleuve !

Seulement, leurs paroles n'étaient qu'une feinte. Ils pensaient qu'en entendant ce langage le bon goujon irait leur dire : « Le voilà, ce brave goujon ! » et que, s'il se présentait en personne, son compte serait vite réglé. Mais à ce piège non plus il ne se laissa pas prendre et, par sa sagesse, il déjoua une fois de plus les embûches de ses ennemis.

On ne sait pas au juste de combien d'années le sage goujon dépassa la centaine. Seulement, quand il sentit la mort approcher, couché dans son trou, il pensa :

« Dieu soit loué ! Je meurs de ma bonne mort naturelle, comme moururent mon père et ma mère. »

Il se rappela alors les paroles des brochets :

— Ah ! si tout le monde menait une vie pareille à celle de ce très sage goujon !

Eh bien ! Qu'en résulterait-il, en effet ? Il se mit à méditer cette question de toute la force de cet esprit dont il était, comme on sait, pétri jusqu'au bout des nageoires, et voilà que soudain quelqu'un, sembla-t-il, lui chuchota :

— Mais, de cette façon, il y a longtemps que l'espèce goujonnière aurait disparu de la profondeur des eaux !

Car, pour la perpétuité de l'espèce goujonnière, il faut avant tout une famille, et lui, le pauvre, il n'en a pas. Mais cela ne suffit point encore pour que la famille puisse fleurir et se fortifier ; pour que ses membres demeurent bien portants et agiles, il faut qu'ils soient élevés dans leur élément naturel et non dans un trou, où, par suite de crépuscules éternels, il avait lui-même presque perdu la vue. Il est nécessaire que les goujons prennent une nourriture suffisante, qu'ils se montrent sociables, se fréquentent mutuellement, en de cordiales visites, et qu'ils se passent, les uns aux autres, l'exemple et la pratique des vertus domestiques et sociales. Car il n'y a qu'une vie pareille qui puisse perfectionner l'espèce des goujons et les empêcher de dégénérer en simples éperlans.

Prétendre que ceux-là seuls, d'entre les goujons, sont dignes de porter le titre de bons citoyens qui, fous de peur, restent dans leur trou à trembler, c'est se tromper étrangement. Non, ceux-là ne sont pas de vrais citoyens, mais tout au plus des goujons inutiles. À personne ils ne donnent chaud ou froid, honneur ou déshonneur, gloire ou infamie. Ils vivent, il est vrai, mais ne font qu'occuper inutilement une place et consommer une nourriture improductive.

Toutes ces réflexions se présentèrent à son esprit d'une façon tellement précise et claire, qu'il fut pris d'une envie folle :

— Tiens, si je sortais de mon trou, et si je faisais une fois un tour dans le fleuve, me pavanant hardiment, la tête bien haute !

Mais à peine y pensa-t-il, que cette idée lui donna le frisson de la peur. C'est en tremblant qu'il avait vécu ; c'est aussi en tremblant qu'il mourut.

Toute sa vie traversa comme un éclair sa mémoire. Quelles joies avait-il connues ? Qui avait-il consolé ? Qui avait-il conseillé ? À qui avait-il adressé une parole ? À qui avait-il donné asile ? Qui avait-il réchauffé, protégé ? Qui avait jamais entendu parler de lui ? Et qui se souviendrait jamais de son existence ?

Et à toutes ces questions il ne trouvait qu'une seule réponse :

— Personne, personne.

Il avait vécu, il avait tremblé, et c'était tout. À présent même, tenez : il a déjà la mort entre les dents, et il tremble toujours... Pourquoi ? il n'en sait rien lui-même. Dans son trou, il fait noir, on est gêné ; il n'y a pas de place pour se retourner ; aucun rayon de soleil n'y pénètre jamais, non plus qu'un souffle de chaleur. Et il est là, couché dans cette obscurité humide, aveuglé, exténué, inutile à qui que ce soit ; il est là couché et il attend... Quand donc la mort, la mort par la faim, viendra-t-elle le délivrer enfin, complètement, de cette existence inutile ?

Il entend d'autres poissons – des goujons peut-être comme lui – frôler son trou dans leurs allées et venues et pas un seul d'entre eux ne s'intéresse à son sort. Pas un seul n'aura l'idée de se dire :

« Si j'allais demander au très sage goujon de quelle manière il a réussi à vivre plus de cent ans, sans tomber dans la gueule d'un brochet, sans se laisser amputer par la pince d'une écrevisse, sans mordre à l'hameçon du pêcheur ? »

Tous ils passent près de lui et ne savent peut-être même pas qu'il y a là dans ce trou un très sage et prudent goujon en train d'achever son existence.

Mais le plus humiliant, c'est que personne ne l'appelle même « très sage ». On dit simplement :

— Avez-vous entendu parler d'un imbécile qui ne mange ni ne boit, ne fréquente ni ne reçoit personne ? Il ne pense qu'à protéger sa vie stupide et sans but !

Et beaucoup le surnomment même tout bonnement : « idiot éhonté », et s'étonnent que les ondes puissent tolérer de pareils nigauds.

Telles étaient les idées qui le travaillaient pendant qu'il s'assoupissait. Non qu'il s'assoupît précisément, mais il commençait déjà à agoniser. Des murmures, avant-coureurs de la mort, retentirent à ses oreilles ; son corps fut envahi par une lassitude. Et il eut alors le rêve enchanteur d'autrefois : il rêva qu'il avait gagné deux cent mille roubles, qu'il avait grandi de toute une aune, qu'il avalait lui-même des brochets.

Et pendant qu'il faisait ce beau rêve, tout doucement et peu à peu son museau sortit du trou et finit par se trouver complètement au-dehors.

Et tout d'un coup il disparut.

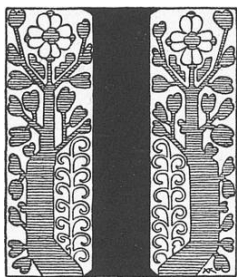
Que se passa-t-il alors ? Fut-ce un brochet qui l'avalait ? Fut-ce une écrevisse qui le coupa en deux ? Ou bien mourut-il de sa belle mort et son corps remonta-t-il à la surface ? – Nous ne savons, car il n'y avait point de témoins pour nous le dire. Il faut plutôt croire qu'il finit de sa fin naturelle, car, en somme, quel plaisir un brochet pourrait-il trouver à happer un goujon malade et mourant et – qui plus est – *trop sage* ?...



Dans les pinières du Nord

I

COMMENT LE RENARD CONCLUT LA PAIX ENTRE LE LOUP ET L'OURS ET SAUVA SA PROPRE VIE



L y avait autrefois un vieux bonhomme qui vivait avec sa vieille femme. Une hermine blanche avait pris l'habitude de venir dans leur cabane manger leurs provisions. Le vieillard décida de se débarrasser de l'importune ; à cet effet, il disposa des filets sur le toit et un traquenard devant l'entrée. Deux jours après, il alla visiter les filets, mais il s'y embarrassa lui-même et, étant tombé dans le traquenard, il mourut.

Bientôt arriva l'hermine. Elle dégagea le cadavre, le mit sur un traîneau et l'emmena chez elle.

En route elle rencontra un écureuil.

— Que Dieu te vienne en aide, ma commère ! Qu'est-ce que tu traînes là ?

— Il m'arrive une drôle d'histoire, répondit l'hermine. Figure-toi que ce vieux barbon avait tendu des filets sur le toit de sa maison et placé des pièges en bas pour nous attraper, nous autres pauvres petites bêtes, au crépuscule, alors que nous courons les bois enveloppés de nos petites fourrures chaudes. Mais il n'a rien attrapé ; il s'est lui-même pris dans ses filets, et il est tombé dans son propre piège. Goûtes-en un peu et aide-moi à le traîner.

L'écureuil arracha un petit morceau du cadavre et se mit à le traîner avec l'hermine. Ils rencontrèrent sur la route un lièvre.

— Qu'est-ce que vous traînez là ? demanda celui-ci.

L'hermine lui raconta l'aventure, et puis ajouta :

— Manges-en un peu et aide-nous.

Le lièvre accepta volontiers, et ils traînèrent le vieux à trois.

Au bout de quelque temps, ils rencontrèrent un renard, lequel mordit, lui aussi, dans le cadavre et se joignit aux autres pour tirer le traîneau. Plus loin, ils virent un loup et ensuite un ours ; ceux-ci également goûtèrent du vieux et aidèrent à le traîner. En route, on faisait des haltes et on mangeait. Bientôt le cadavre se trouva dévoré, et ils n'eurent plus qu'à tirer un traîneau vide.

Mais le loup eut vite faim de nouveau, et il demanda à ses camarades :

— Qu'est-ce que nous allons nous mettre sous la dent, maintenant qu'il ne reste du vieux pas même sa barbe ?

— Il faudra que nous mangions le plus petit d'entre nous, proposa l'ours.

Tout le monde tomba d'accord là-dessus.

L'écureuil et l'hermine étaient les plus petits de tous : ils devaient donc passer les premiers. Mais l'écureuil se sauva vivement sur un arbre, et l'hermine disparut sous un rocher. Il fut impossible de les attraper.

— Qui allons-nous donc manger ? demanda le loup.

— Mais le lièvre ! fit l'ours.

Et tous se précipitèrent sur le lièvre. Mais celui-ci ne fit qu'un bond vers le bois et il s'évanouit sans laisser de trace.

Ce fut alors le tour du renard, qui était plus petit que le loup et l'ours. Il avait très bien entendu ses deux camarades délibérer à son sujet, mais, rusé, il ne leur laissa point voir qu'il eût peur.

— Ici, dans la forêt, dit-il, c'est mal commode de manger. Il faudrait gravir cette colline. Là, au sommet, c'est plus gai, d'abord, et ensuite c'est plus agréable pour la sieste aussi.

Cet avis fut pleinement approuvé par le loup et l'ours, et tous les trois se mirent à gravir la colline. Le renard marchait tranquillement, mais en cours de route, il demanda au loup :

— Dis-moi un peu, le gris, qui mangerez-vous quand vous m'aurez dévoré ?

Le loup devint pensif, songeant qu'il était plus petit que l'ours.

— Ne vaut-il pas mieux, amis, dit-il enfin, ne pas nous faire du mal les uns aux autres ? Vivons en paix et en concorde, comme il sied à de bons amis !

Cette proposition plut beaucoup au renard, et comme le loup était de cet avis, l'ours ne put qu'y consentir, quoiqu'il eût préféré un bon

dîner.

II

LES PROMENADES ÉNIGMATIQUES DU RENARD

La paix conclue, le renard, le loup et l'ours reprirent leur chemin.

Ils pénétrèrent dans une forêt épaisse où ils décidèrent de s'établir.

L'ours ne voulut pas vivre avec ses camarades, et il se construisit une demeure à part. Le renard et le loup, eux, projetèrent de couper et de brûler du bois pour avoir ainsi un champ à ensemercer.

Ils partirent donc pour ce travail, et chacun prit avec soi un pot de beurre.

Mais abattre des arbres sembla ennuyeux et pénible au renard ; après avoir travaillé un peu, il s'éloigna sous un prétexte quelconque et dit au loup, une fois de retour :

— Il y a au village un baptême où je dois assister ; je viens d'en recevoir l'invitation.

Et il se dirigea soi-disant vers le village, mais en réalité vers le pot de beurre du loup. En ayant mangé, il retourna au chantier.

— Eh bien ! quel nom a-t-on donné à l'enfant ? demanda le loup.

— *Première promenade*, répondit le renard.

Et il fit semblant de vouloir travailler. Mais cela n'allait décidément pas du tout et, sous quelque autre prétexte, il s'éloigna de nouveau ; puis, étant revenu au bout de quelque temps, il dit au loup :

— Il y a encore un baptême au village, et je suis obligé de m'y rendre.

— Qu'est-ce que tu as à te promener comme cela ! fit observer le loup. N'y va donc pas, à cette fête : reste plutôt ici à travailler avec moi !

— Mon ami, je ne puis refuser cette invitation, répondit le renard. Nous sommes des nouveaux venus dans ce pays, et il faut que nous établissions de bonnes relations avec nos voisins.

— Soit, vas-y donc, fit le loup, mais n'y reste pas longtemps ; tout seul, je ne viendrais pas à bout de la besogne, ici.

Le renard s'en fut tout droit vers le pot de beurre du loup et revint au bout d'un temps assez bref.

— Et ce second enfant, comment l'a-t-on appelé ?

— *Deuxième promenade*, répondit le renard.

Et il prit la hache comme pour travailler.

Ayant fait quelques mouvements, il s'absenta de nouveau pour revenir encore et dire au loup une troisième fois qu'il y avait un baptême au village.

— Qu'est-ce que c'est que ces baptêmes qui n'en finissent plus ? dit le loup mécontent. J'espère que cette fois tu ne t'y rendras pas ; tu ne peux vraiment courir les fêtes tout le temps.

— C'est qu'on m'a prié d'être parrain ; je ne puis pas refuser !

— Bon ! vas-y dans ce cas, fit le loup, mais dis-leur une fois pour toutes que tu n'iras plus à aucun baptême. Le temps presse, le travail n'attend pas, il faut que nous labourions notre champ.

Le renard s'en alla, comme les autres fois, vers le pot de beurre du loup, et il nettoya le reste. Puis il revint.

— Et quel nom a-t-on donné à l'enfant ? demanda le loup.

— *Troisième promenade*, répondit le renard.

Et il se mit à aider le loup.

Le loup, qui avait tout ce temps travaillé avec zèle, eut faim bientôt. Il se rendit donc à l'endroit où il avait déposé son pot de beurre, mais, à son grand étonnement, il le trouva vide. Le gris se fâcha et se mit à accuser du vol le renard.

— C'est toi, voleur, qui as mangé mon beurre ! lui dit-il.

— D'où le prends-tu, mon cher ami ? demanda le renard, l'air offensé. Je n'y ai pas seulement touché, à ton beurre. Si tu ne m'en crois pas, nous allons savoir tout à l'heure qui de nous deux est le coupable. Grimpons sur ce rocher-là et couchons-nous-y au soleil. Alors, de la bouche de celui qui a mangé ton beurre, des gouttes de ce beurre couleront sur le sol.

Cette idée plut au loup. Il se savait innocent, et il voyait qu'il n'y avait pas d'autre moyen de découvrir la vérité.

Ils grimpèrent donc sur le rocher et s'étendirent juste sous les rayons du soleil. Le loup, fatigué, s'endormit bientôt profondément. Le renard, qui avait fait semblant de s'endormir lui aussi, se leva vivement, courut à son beurre à lui, en prit un peu et en enduisit les bords du museau du loup. Puis il le réveilla en criant :

— Lève-toi, mon ami, et regarde le beurre qui coule de ton museau !

Le loup se réveilla. Voyant une grande tache grasseuse là où était sa tête, il ne discuta plus avec le renard, auquel il dit pour s'excuser :

— C'est vrai ; je vois, mon ami, que je t'ai accusé faussement. Le coupable, c'est moi-même, évidemment.

III

COMMENT LE RENARD AIDA À BRÛLER LE BOIS

La querelle entre le loup et le renard fut ainsi terminée et ils se prirent de nouveau à travailler dans un accord complet. Ils avaient abattu tout le bois nécessaire, et il leur restait maintenant à brûler les souches. Cependant, le renard n'avait pas grande envie de peiner. Et, s'étirant, il s'étendit tranquillement sous un arbuste.

— Viens donc brûler les souches ! lui cria le loup. Qu'as-tu à te prélasser ainsi, paresseux ?

— Brûle-les tout seul, mon ami, répondit le renard. Moi, je vais surveiller le feu pour qu'il n'atteigne pas le bois voisin, ce qui pourrait causer des malheurs.

Croyant que surveiller le feu n'était pas moins difficile que de brûler les souches, le loup attaqua sa besogne. Quand elle fut terminée, on commença à semer. Mais ce travail n'attirait point le renard ; l'abandonnant donc entièrement au loup, il alla lui-même se coucher au bord du champ.

— Lève-toi, viens m'aider ! lui cria le loup, mécontent. Il était convenu que nous travaillerions tous les deux ! Qu'est-ce que tu as à te vautrer là-bas, vaurien ?

— Mais, mon ami, je surveille les oiseaux, que j'empêche de manger les graines semées, répondit le renard.

— Ah ! bon ! fit le loup. Dans ce cas, reste là. J'avais cru que tu n'y faisais rien.

Et le loup se mit au travail. Il ensemença tout seul le champ entier.

IV

COMMENT LE RENARD COMMIT UNE BÉVUE ET RESTA SANS DÉJEUNER

Le champ fut enfin défriché, labouré, ensemenché. Bientôt, il verdoya, et le loup, en le regardant, était joyeux du travail qu'il avait fait. Mais le renard ne comprenait pas les causes de cette joie, et une fois il dit au loup :

— Avant que le blé ne soit mûr, nous aurons crevé de faim. Il faut prendre nos précautions, si nous voulons demeurer en vie d'ici à l'automne.

— Nous pouvons chasser, proposa le loup.

Le renard accepta, et ils partirent pour la chasse chacun de son côté.

En traversant la forêt, le renard remarqua un arbre, dans lequel une pie avait construit son nid. Le rusé animal s'assit près de là et se mit à regarder l'arbre avec attention.

— Qu'est-ce que tu cherches dans cet arbre ? demanda la pie.

— Je regarde seulement si je pourrais m'en faire des *skis*(1), répondit le renard.

— Ah ! je t'en prie, lui dit la pie, choisis-toi un autre arbre ; ici, il y a mon nid où j'ai mes petits.

— Si tu me donnes un de tes petits, je veux bien me chercher un autre arbre.

La pie, qui ne voyait pas comment elle pourrait se débarrasser du renard, lui jeta un de ses petits. Le renard le saisit et se sauva avec lui.

La pie fut contente. Il lui semblait qu'elle avait agi sagement et qu'elle avait sauvé ses autres petits.

Mais le lendemain, le renard revint et se posta de nouveau devant l'arbre.

— Qu'est-ce que tu regardes ? lui demanda la pie.

— Mais c'est toujours pour mes *skis*, répondit le renard.

— Ne touche pas à cet arbre, supplia la pie, tu m'as bien promis hier d'en chercher un autre.

— Oui, je l'avais promis, répondit-il ; mais je n'ai pu trouver dans toute la forêt un arbre aussi bon que celui-ci. Donne-moi un autre de tes petits, et je te laisserai tranquille.

La pie, après avoir réfléchi, jeta un autre de ses petits au renard, qui le saisit et se sauva. La pie éprouva du chagrin, ayant perdu deux enfants. Sur ces entrefaites, une corneille vint lui rendre visite et lui demanda :

— Il te manque deux petits ; où sont-ils donc ?

— Je les ai donnés au renard, répondit la pie. Il est venu deux fois ici pour faire des *skis* avec cet arbre et j'ai été obligée de lui livrer ces deux petits afin qu'il ne dévastât point tout le nid.

— Pourquoi as-tu fait cela ? dit la corneille. Le renard n'a ni hache, ni couteau...

La pie retint ces propos et décida d'être plus avisée, si le renard voulait la tromper encore.

En effet, celui-ci revint le lendemain et se posta devant l'arbre, comptant évidemment recevoir un troisième petit oiseau, mais la pie n'en avait plus peur.

— Passe ton chemin, lui dit-elle. Tu n'as ni hache, ni couteau, avec

quoi entamerais-tu donc cet arbre ?

— Qui t'a appris cela ? demanda le renard.

— C'est la corneille. Elle est venue chez moi en visite, répondit la pie en riant.

— Ah ! c'est la corneille ! Très bien ! Qu'elle me tombe seulement dans les pattes !...

Et le renard alla s'étendre dans une clairière, faisant le mort, la langue en dehors de la gueule.

En passant par là et en voyant le renard inanimé, la corneille s'en approcha dans l'intention de lui déchirer la langue à coups de bec ; mais l'animal bondit tout à coup et attrapa la corneille par la queue.

— Ah ! conseillère, lui dit-il, voyons comment tu t'en tireras à présent toi-même ! Tu vas aller tout droit dans mon estomac.

— Cher renard, supplia la corneille, tu ne me laisseras pas mourir d'une mort aussi basse. Jette-moi plutôt du haut d'un rocher dans un précipice pour que tout le monde voie de quelle façon terrible tu t'es vengé de moi.

Le renard goûta assez cet avis. Il porta donc la corneille sur un rocher élevé et l'en précipita dans un gouffre, croyant qu'elle se briserait en miettes. Mais la corneille déploya ses ailes et, s'envolant au-dessus du rocher, cria railleusement au renard trompé :

— Tu as su m'attraper, cher renard, mais tu n'as pas eu assez d'esprit pour me manger !

V

COMMENT LE RENARD PLEURA UN MORT

Furieux d'avoir été moins malin que la corneille, le renard s'en alla errer par la forêt et y rencontra son ancien ami, l'ours. Celui-ci avait perdu sa compagne et cherchait maintenant quelqu'un pour la pleurer selon les rites et les coutumes. Il avait d'abord croisé le loup.

— Où vas-tu, ami ? lui demanda le gris.

— Je cherche quelqu'un pour pleurer ma vieille ourse.

— Emmène-moi. Je te hurlerai convenablement, proposa le loup.

— Tu sais donc pleurer et réciter des plaintes ? dit l'ours.

— Si je sais !

Mais l'ours avait tenu à s'assurer de l'art du loup.

— Hurle un peu, lui dit-il, je vais voir.

— Oh ! oh ! oh ! hurla le loup à tue-tête.

— Non, tu ne sais pas pleurer, passe ton chemin, dit l'ours.

Et il continua le sien.

Il avait rencontré ensuite le lièvre auquel il fit part de son embarras.

Le lièvre se mit à lui vanter sa voix et s'offrit pour pleurer la défunte.

— Pleure un peu pour voir, fit l'ours.

— Pu-pu-pu-puu-puu-puuu ! pleura le lièvre.

Mais l'ours ne goûta point sa voix.

— Tu ne sais pas pleurer du tout, déclara-t-il.

Et il poursuivit son chemin.

Et voilà qu'il rencontra le renard.

— Où vas-tu, gros ami ? demanda celui-ci.

— Je cherche un pleureur pour pleurer ma vieille ourse, répondit l'ours.

— Eh bien, moi, je te la pleurerai comme personne ! lui dit le renard.

— Tu sais donc pleurer les morts ?

— Parbleu !

Et le renard se mit à hurler et à déclamer de toutes les forces de sa voix :

— Lu, lu, lu, le vieil ours a perdu sa femme, qui savait filer avec art et faire de très bons pains et pâtés. Finies maintenant toutes les friandises, toutes les marmites sont renversées.

— Eh ! mais tu es un pleureur accompli ! dit l'ours au renard, après l'avoir écouté avec une attention sévère.

Et il l'engagea pour pleurer sa morte.

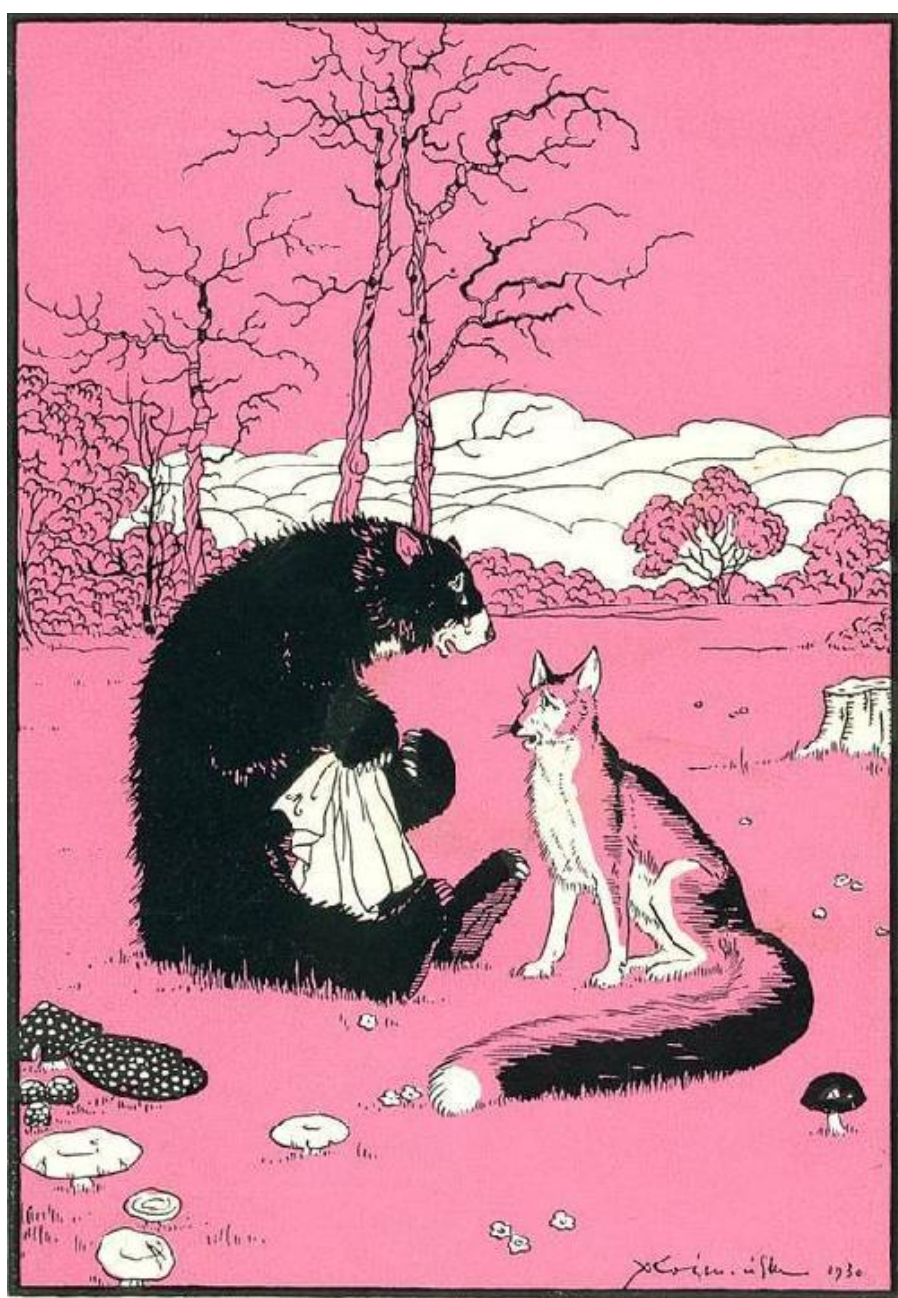
Ils arrivèrent à la maison où celle-ci reposait. Martin ordonna au renard de se mettre au chevet de l'ourse et de commencer ses plaintes. Mais l'autre ne trouva pas cela à sa convenance.

— Ce n'est pas commode de débiter des plaintes dans la maison, dit-il à l'ours. Il fait trop chaud ici. Mets ta vieille ourse dans le hangar. J'y serai mieux à mon aise.

L'ours plaça sa morte dans le hangar et retourna à la maison faire de la pâtée pour le pleureur.

Cependant, il écoutait de temps en temps si celui-ci pleurait réellement ; mais tout était calme dans le hangar. L'ours, étonné, sortit sur le perron.

— Eh bien, tu ne pleures donc pas ? cria-t-il au renard. On ne t'entend seulement pas !



Lu, lu, lu, le vieil ours a perdu sa femme...

Le renard, qui finissait justement de dévorer le cadavre, se mit à hurler :

— Lu-lu-lu ! J'ai déjà mangé toute la vieille. Je n'ai laissé que les os et les nerfs.

L'ours, armé de son moussoir, se précipita pour punir le renard ; mais il avait à peine ouvert la porte du hangar que le coupable lui glissa entre les jambes et se sauva dans la forêt. Il ne réussit qu'à lui donner un coup de moussoir sur la queue, et c'est pourquoi les renards ont le bout de la queue blanc.

VI

COMMENT LE CHAT ENTRA AU SERVICE DU RENARD

Dans la forêt, le renard rencontra le chat.

— Comment, cher ami, te trouves-tu dans notre forêt ? lui demanda-t-il.

— J'habitais un village voisin, répondit le chat, mais mes maîtres se sont ruinés et ne peuvent plus me nourrir ; moi-même, je suis devenu incapable d'attraper des souris. De faim, mes maîtres se sont mis à manger leurs bêtes. Hier, j'ai entendu les enfants demander à leur père : « Qu'est-ce qu'on va manger quand tout le pain sera consommé ? » Le père leur répondit qu'il égorgerait d'abord leur mouton, puis leur brebis, ensuite leur bœuf et leur coq. Alors j'ai eu peur qu'on ne m'égorgeât aussi, et je me suis sauvé.

— Entre à mon service, lui dit le renard, je te nourrirai.

Le chat accepta d'autant plus volontiers qu'il ne savait pas comment vivre dans la forêt.

— Je serais heureux de te servir, répondit-il au renard, mais j'ai peur que les fauves ne me dévorent en me voyant marcher à côté de toi dans la forêt.

— Sois tranquille, fit le renard ; en ma présence, personne n'osera toucher à toi.

Ils se dirigèrent donc vers la demeure du renard. En route, celui-ci se mit à causer avec son serviteur.

— Dis-moi, demanda-t-il, ce que tu ferais pourtant, si en mon absence tu rencontrais un ennemi ?

— Je n'ai qu'un seul moyen d'éviter le danger, répondit le chat, et c'est de grimper sur un arbre.

— Rien que cela ? fit le renard, railleur. Moi, j'aurais trouvé cent moyens.

Pendant qu'il se vantait ainsi lui-même, l'ours se montra sur la lisière de la forêt. Il avait tout ce temps cherché le renard pour le punir. À peine le chat avait-il remarqué le péril, qu'il sauta sur un arbre et grimpa jusqu'au sommet.

Et voyant de là-haut l'ours qui avait saisi le renard, il s'écria :

— Celui qui connaissait cent moyens est attrapé, tandis que celui qui n'en connaissait qu'un seul est indemne.

Pourtant, le renard trouva, lui aussi, un expédient.

— Oh ! tu me fais mal ! cria-t-il à l'ours. Pourquoi me mords-tu ainsi, mon petit Martin ? J'ai toujours été ton ami !

— Ah ! oui, un bien bon ami ! fit l'ours, moqueur. Mais il avait desserré les dents, et il n'en fallut pas plus pour que le renard s'échappât.

Quand l'ours fut parti, le renard retourna vers son serviteur et l'emmena chez lui.

VII

COMMENT LE LOUP ÉGORGEA UN BŒUF QUE LE RENARD ET LE CHAT MANGÈRENT, TANDIS QUE LE LOUP ET L'OURS LES REGARDAIENT FAIRE

Le renard expliqua au chat ce qu'il avait à faire et s'en alla à sa chasse habituelle. En errant dans la forêt, il rencontra son vieil ami le loup.

— Bonjour, cher, comment vas-tu ? lui demanda-t-il.

— Comme ci, comme ça, mon cher renard, répondit le gris. J'ai failli crever de faim ; mais heureusement que j'ai pu égorger un bœuf assez bon.

Le renard tendit l'oreille et devint encore plus aimable avec le loup.

— J'ai aussi du nouveau, se mit-il à raconter ; je possède un animal qui n'est pas très gros, mais qui est extrêmement fort et adroit. Tu auras de la peine à le croire, mais si tu tombes dans ses griffes, tu ne t'en tireras pas aisément.

— Vraiment ? fit le loup, étonné. Je voudrais bien voir ton animal

merveilleux !

— Tu n'as qu'à venir le voir. Mais fais attention, sois prudent, dit le renard.

Le loup s'approcha doucement de la demeure du renard et, avec précaution, jeta un coup d'œil dans la tanière. Mais le chat s'en aperçut aussitôt et, croyant que c'était une souris qui voulait entrer, il enfonça de toutes ses forces ses griffes dans le museau du loup.

Ce dernier hurla d'épouvante et se sauva, convaincu que c'était là, en effet, un animal extraordinaire.

— J'ai été près de la tanière, dit-il au renard en revenant vers lui ; je n'ai pas vu ton serviteur, car il ne m'en a pas laissé le temps. Aussitôt que j'y ai jeté un regard, il m'a si fort blessé avec ses griffes que mon nez en est encore tout en feu.

— Eh bien, tu t'en es encore tiré à bon compte, heureusement pour toi.

Les deux amis se remirent à errer à travers la forêt et ils rencontrèrent l'ours. Le renard craignait que celui-ci ne s'avisât de régler ses comptes avec lui, et il se préparait déjà à fuir ; mais, voyant l'ours causer tranquillement avec le loup, il se rassura.

— Tu ne t'imagines pas, disait le loup, quel animal étrange notre renard possède dans sa tanière. Il n'est pas précisément très grand, mais si fort qu'il est capable de nous manger tous les deux, toi et moi. Par curiosité, je m'en suis approché tout à l'heure, mais je n'ai pu qu'entrevoir ce monstre ; il a failli me crever les yeux avec ses griffes, tellement il est féroce.

Le récit du loup intrigua l'ours, qui voulut lui aussi voir l'animal énigmatique.

— Écoute, ami, dit-il au renard, conduis-moi, s'il te plaît, et arrange-toi de manière que je puisse jeter un regard sur cette bête.

— C'est que je n'ai pas le temps maintenant, ayant à faire dans la forêt. Mais tu peux y aller tout seul. Seulement, sois prudent, car si mon animal t'aperçoit, tu es perdu.

L'ours s'approcha avec beaucoup de précaution du trou où vivait le renard et y jeta un coup d'œil. Mais il lui arriva la même chose qu'au loup : à peine le chat eut-il vu le museau de l'ours qu'il y enfonça ses griffes, croyant attraper une souris.

Effrayé, l'autre se sauva à toutes jambes et, ayant rejoint ses amis dans la forêt, il leur dit :

— Oui, oui, pour un fauve, c'en est bien un. Je n'avais pas eu le temps d'avancer seulement mon nez dans le trou qu'il se jetait sur moi, me blessant terriblement le museau avec une lance.

De peur, l'ours avait pris pour une lance la queue du chat.

Le loup, entendant cela, fut pris d'une grande envie de voir quand même le mystérieux hôte du renard.

— Écoute, ami, dit-il à celui-ci, nous voudrions bien voir de plus près ton hôte. Pourrais-tu nous en procurer le moyen ?

— Rien de plus facile, répondit le renard, vous n'avez qu'à organiser un petit festin et à l'y inviter. Je suis sûr qu'il viendra.

L'idée fut acceptée, et même le loup, pour avoir l'occasion de contempler de près l'animal énigmatique, promit d'offrir pour le banquet le bœuf qu'il avait égorgé.

Le renard, ayant promis de satisfaire la curiosité de ses amis, s'en alla chez lui chercher le chat.

— Quand j'arriverai avec mon hôte, avait-il dit à ses compagnons en les quittant, il vous faudra vous cacher quelque part par ici et vous tenir tranquilles, sans quoi il pourrait vous arriver malheur.

Conformément à ce conseil, l'ours et le loup se cachèrent près de l'endroit où se trouvait le bœuf égorgé ; l'ours grimpa sur un gros sapin, et le loup se fourra dans les arbustes.

Ils n'eurent pas à attendre longtemps. Le renard, accompagné du chat, arriva au festin et invita aussitôt ce dernier à goûter du bœuf. Le chat se jeta avidement sur la viande fraîche, et le renard lui emboîta le pas. Le loup ne vit cependant rien de tout cela, les arbustes lui en dérobant la vue. Pour lui faire peur, le renard toucha le chat de sa patte, et celui-ci s'ébroua de mécontentement.

Le loup, entendant ce bruit qu'il ne connaissait pas encore, eut grande envie de voir de plus près l'animal irascible ; en se remuant, il toucha de sa queue des branches mortes qui craquèrent. Le chat se retourna à ce bruit et aperçut le bout de la queue du loup qu'il prit pour une souris et sur lequel il se précipita donc aussitôt.

Épouvanté, le loup se jeta hors de sa cachette et se mit à détalier ; le chat, effrayé à son tour, sauta sur le sapin où se trouvait l'ours. Martin prit peur également, croyant que le terrible fauve allait le dévorer ; il dégringola donc en bas, et avec tant de hâte qu'il se brisa trois côtes. Mais, sur le moment, il ne le sentit même pas dans son effroi, et il se sauva, abandonnant le bœuf au renard et au chat.

VIII

COMMENT LE LOUP, EN VISITE CHEZ LE CHIEN, VOULUT CHANTER SA CHANSON

N'osant point retourner vers son bœuf, le loup, plein de chagrin, s'en

alla par la forêt. Il erra longtemps sans trouver de proie et il se rendit enfin dans un village voisin où il comptait, s'offrir un porc ou une poule. Hélas ! porcs et poules étaient enfermés, et il ne vit qu'un vieux chien décrépît qui dormait sur un tas de gravois. Le loup le saisit et voulut l'emporter dans la forêt, mais le chien se mit à le supplier :

— Laisse-moi, le gris, ayant tous les deux même long museau. De plus, regarde-moi, suis-je bon à manger ? Il ne me reste plus que la peau et les os. Faisons la paix ! Laisse-moi, et je te donnerai de l'eau-de-vie !

— Soit, mais où et quand m'en donneras-tu ? demanda le loup.

— Viens chez nous, dans la cour, la nuit, je te ferai entrer dans la maison, répondit le chien.

Le loup accepta. La nuit il vint et se mit hurler doucement sous la porte.

Le chien comprit qu'il venait chercher l'eau-de-vie promise et fit entrer prudemment le visiteur.

— Eh bien, et l'eau-de-vie ? demanda le loup.

— Attends un peu, tu l'auras tout à l'heure, dit le chien. Il faut que je la cherche, mon maître la cache sous le banc, là.

Le chien sorti avec précaution la bouteille et la tendit à son hôte.

— Tu es le maître de céans, bois donc le premier, dit le loup.

Le chien but une gorgée et tendit de nouveau la bouteille à son hôte. Le loup avala alors un bon coup et devint plus aimable envers le chien.

Et ainsi tous les deux ils burent amicalement, en causant à voix basse.

— Si je chantais un peu, cher ami ? proposa enfin le loup.

— N'en fais rien, cher ami, répondit le chien qui craignait que ses maîtres ne se réveillassent.

Le loup se laissa persuader.

Il prit une nouvelle bonne gorgée, et l'envie de chanter le reprit.

— Si j'attaquais une chanson maintenant ? demanda-t-il au chien.

— Mais non, garde-t'en bien, cher ami, ta voix est connue de tous, et si mes maîtres se réveillaient, tu passerais un mauvais moment.

Le loup trouva cette réponse fort sage et décida de se taire.

Pour le consoler, le chien lui offrit de boire un nouveau coup. Le loup prit encore une bonne gorgée et devint tout à fait ivre.

— Cette fois, que tu le veuilles ou non, dit-il au chien, je vais chanter.

Et il hurla à tue-tête : « Ou ou-ou-ou-ou-ou-ou-ou-ou-ou-ou ! »

Tout le monde, dans la maison, fut effaré en entendant les hurlements ivres du loup.

— Qui est-ce qui a fait entrer ici un loup ? crièrent les maîtres.

Et chacun de saisir ce qu'il avait sous la main : un fourgon, un

moussoir et même une cuiller à pot, et de frapper de toutes ses forces sur le loup ivre.

Enfin, terriblement rossé, à moitié mort, il put s'échapper de la maison.

IX

COMMENT LE MOUTON ET LE BOUC EFFRAYÈRENT DES LOUPS

Le loup s'en alla tristement dans la forêt, songeant à sa malchance. Mais ses malheurs n'étaient pas encore finis. Il y avait, à l'extrémité du village, un pauvre paysan possédant un bouc et un mouton qu'il n'avait plus de quoi nourrir.

— Nous ferions peut-être mieux, dit-il un jour à sa femme, de tuer nos bêtes affamées, puisque, de toute façon, elles finiront par mourir de faim.

— Ce n'est pas la peine de les tuer, répondit la femme, elles sont si maigres ; il vaut mieux les laisser s'en aller, elles trouveront peut-être toutes seules de quoi se nourrir.

On chassa donc le bouc et le mouton, et pendant quelques jours ils subsistèrent tant bien que mal, grâce aux herbes et aux feuilles qu'ils mangèrent. Mais tout le temps ils tremblaient de rencontrer des bêtes féroces.

— On peut redouter à chaque moment une rencontre avec des loups et des ours, disait le bouc.

— Nous sommes perdus, alors, répliquait le mouton. Que faire pour nous protéger contre de pareils dangers ?

Le bouc réfléchit, puis dit :

— J'ai une idée ; trouve-moi seulement un sac.

Le mouton s'en alla à la découverte, et bientôt il trouva sur la route un vieux sac, perdu probablement par quelque pauvre passant.

— Ça, c'est bien, dit le bouc, lorsque le mouton lui eut apporté sa trouvaille. Maintenant, remplissons ce sac de copeaux et de bois mort, et lorsque le loup se présentera, nous lui ferons une si jolie peur, qu'il se sauvera sans se retourner.

Il n'eut pas plus tôt dit que le loup arriva, sortant de la forêt. Le bouc se hâta de remplir son sac de bois mort et s'en fut à la rencontre du loup.

— Qu'est-ce que tu portes sur ton dos ? demanda celui-ci.

— J'ai là dans mon sac des os et des crânes de loups. Nous nous nourrissons de loups. Mais depuis un mois que nous errons par ici nous n'en avons pu attraper que trois. Quelle chance que nous te rencontrions !... Nous nous voyions déjà obligés de ronger des os de loups ! Eh ! le mouton, saisis-moi ce loup, et vivement !

Le bouc prononça ces dernières paroles d'une voix terrible.

— Ne me perdez pas ! supplia le loup, effrayé, je vous amènerai douze autres loups.

— Si tu dis vrai, nous sommes disposés à te laisser partir.

— Épargnez-moi seulement, priait le loup, et laissez-moi m'en aller : je tiendrai ma parole.

— Bon ! Va-t'en ! fit le bouc.

Et le loup s'enfuit sans se retourner.

Dans la forêt, il rencontra ses camarades.

— Sauvez-vous, sauvez-vous ! leur dit-il. Le mouton et le bouc arrivent pour nous manger.

— Comment le feraient-ils ? s'écrièrent les loups, étonnés. Nous sommes treize, et ils ne sont que deux. Allons vers eux plutôt, nous n'aurons pas de peine à en avoir raison.

Et les loups s'élancèrent bravement à la rencontre du bouc et du mouton.

— Sauve-toi ! les loups viennent nous attaquer ! cria le bouc au mouton.

Et il grimpa sur le sapin le plus proche. Le mouton le suivit, mais il s'embarrassa dans les branches inférieures et se mit à trembler de peur.

Les loups s'approchèrent de l'arbre, sans prendre garde que le mouton et le bouc s'y trouvaient, et ils s'arrêtèrent au-dessous.

Le bouc n'attendait que cela.

— Tous les loups y sont déjà ; saisis-les-moi tous, le mouton ! cria-t-il.

Et il se mit à secouer fortement le sapin comme s'il voulait se jeter en bas. Le mouton, terriblement effrayé, tomba sur les loups, lesquels, pris de peur, se dispersèrent de tous côtés.

De cette manière, le mouton et le bouc évitèrent le danger, et depuis ce temps, les loups ne les inquiétèrent plus.

X

COMMENT LE LOUP, LE RENARD ET L'OURS

FIRENT LA MOISSON

ET COMMENT CE FUT LE RENARD

QUI EUT LE SEIGLE

Ayant fui le bouc et le mouton, le loup quitta ses camarades et s'en alla vers son repaire. Le renard et l'ours l'y rejoignirent. Le seigle était mûr, et ils se mirent à le moissonner. La moisson terminée, ils ramassèrent les épis et les portèrent dans la grange. Il ne restait qu'à les battre.

— Eh bien ! mes amis, comment est-ce que nous allons nous partager le travail ? demanda le loup.

Le renard n'avait pas grande envie de travailler beaucoup. Il monta là-haut, sur les solives, et dit :

— Écoutez, mes amis, l'un de vous est fort, et l'autre habile ; battez donc et vannez le seigle, vous autres, et moi, qui suis inexpérimenté dans cet art, je tiendrai les solives pour qu'elles ne tombent pas sur vous et ne vous écrasent pas.

L'ours se mit à battre les épis de toute sa force, et le loup à vanner. C'est depuis ce temps-là qu'il cligne des yeux, comme tous ceux qui se livrent à ce travail.

Pendant que l'ours et le loup peinaient ainsi, le renard était couché tranquillement en haut, chantant et s'amusant de temps en temps à jeter, l'une après l'autre, des solives sur ses amis.

— Eh bien, tu veux nous tuer, ce me semble ! lui cria le loup. C'est exprès que tu nous jettes ces solives ?

— Mais non, mon cher, répondit le renard, je ne le fais pas exprès. Mais comme elles sont lourdes, je ne puis pas les retenir, et elles tombent.

L'ours et le loup crurent à ces paroles du renard, et ils terminèrent leur travail dans un accord parfait.

On n'avait plus qu'à partager le seigle.

— Comment ferons-nous le partage ? Quelle mesure adopterons-nous ? demanda le loup.

— Il faut donner le plus gros tas à celui qui est le plus grand de nous, et le plus petit tas au plus petit, dit le renard, ce sera juste.

L'ours et le loup approuvèrent cet avis, et ce fut ainsi que l'ours reçut la paille, le loup la balle et le renard les grains.

Le partage fait, les trois amis se rendirent au moulin où chacun se mit à moudre sa part.

L'ours et le loup remarquèrent que leurs meules à eux ne faisaient point le même bruit que celles du renard, et ils lui demandèrent avec étonnement :

— Pourquoi ta meule à toi a-t-elle un son agréable : « uri-iari, uri-iari », et les nôtres ne font-elles que grincer : « vjj-jjj, vzzz-z-z-z » ?

— Versez un peu de sable sur vos meules, et elles feront le même bruit que la mienne, répondit le renard.

L'ours et le loup suivirent ce conseil, et leurs meules crièrent aussi : « uri-iari », mais plus fort et d'une façon moins agréable que celle du renard.

Le travail terminé, tous les trois, dans un accord parfait, portèrent leurs provisions chez eux et les déposèrent chacun dans son grenier.

XI

COMMENT L'OURS, LE LOUP ET LE RENARD PRÉPARÈRENT LEURS PÂTÉES AVEC UN SUCCÈS INÉGAL

Ayant senti la faim, l'ours, le loup et le renard se mirent à cuire de la pâtée, chacun avec de la farine à lui. Mais celle de l'ours et du loup était de couleur sombre et d'un goût médiocre.

Cela peina l'ours, lequel s'en alla demander au renard comment il fallait faire pour que la pâtée fût bonne.

Il entra dans le terrier juste au moment où le renard finissait de préparer son dîner. La pâtée du renard lui plut beaucoup.

— Pourquoi ta pâtée, lui demanda-t-il, est-elle blanche et bonne, tandis que la mienne est noire et amère ?

— La mienne, répondit le renard, serait tout aussi noire, si je n'avais lavé ma farine, auparavant, dans la rivière.

L'ours suivit l'exemple du renard, mais à peine eut-il versé sa farine dans la rivière que le courant l'emporta.

Le loup ne fut pas plus heureux avec sa pâtée à lui ; la sienne aussi était peu engageante à voir et pas bonne à manger.

Ayant décidé à part lui qu'il n'avait pas su la préparer convenablement, il alla, lui aussi, demander conseil au renard.

Il trouva ce dernier en train de préparer sa pâtée et il lui demanda la permission de cuire la sienne au même feu.

Le renard y consentit, et ils se mirent, chacun dans sa marmite, à cuire leur pâtée. Mais celle du renard fut prête la première, et le gris jeta sur elle un regard d'envie.

— Dis-moi, mon ami, pourquoi ta pâtée est-elle si jolie et si blanche,

tandis que la mienne est si noire ? demanda-t-il au renard.

— C'est parce que j'y ai mis de la graisse.

— Et où en as-tu trouvé ?

— Dans ma queue. J'ai fait d'abord un grand feu ; j'ai disposé ma marmite au-dessus du feu, et je me suis suspendu à un crochet au-dessus de la marmite. Je suis resté ainsi jusqu'à ce que, de ma queue, il soit tombé assez de gouttes de graisse dans la marmite. Fais-en autant, toi, et ta pâtée sera blanche également.

Le loup obéit et il s'accrocha au-dessus de sa marmite. Mais quand le feu eut commencé à lui brûler le dos, il se mit à hurler de douleur et il tomba dans la flamme, se cassa presque les reins. C'est depuis ce jour-là que le loup sent le brûlé et qu'il ne peut se tourner qu'avec difficulté.

Il se remit, cependant, et ôta sa marmite de dessus le feu ; mais sa pâtée lui parut aussi mauvaise qu'auparavant.

— Voudrais-tu me permettre, cher ami, dit-il au renard, de goûter à ta pâtée à toi, pour voir si elle est aussi mauvaise à manger que la mienne ?

Le renard fut obligé d'y consentir, mais craignant que le loup s'emparât de sa pâtée, il mit en cachette dans sa marmite une cuiller de la pâtée du loup et dit ensuite à ce dernier aimablement :

— Goûte de ce côté-ci, cher ami, c'est le meilleur. Le loup fit ce qu'on lui avait dit et goûta de sa propre pâtée au lieu de celle du renard. La trouvant mauvaise, il pensa que la pâtée elle-même n'y était pour rien, et que la faute était à son goût qui ne pouvait distinguer le doux de l'amer.

— Oui, murmura-t-il, des goûts et des couleurs il ne faut point disputer. Celui qui est jeune peut ronger des os ; le vieux, lui, a de la pâtée. Mais, toutefois, je trouve la pâtée, pour le moment, peu à mon goût.

XII

COMMENT LE RENARD SE FIT NOURRICE CHEZ LE LOUP

Pendant un certain temps l'ours, le loup et le renard vécurent paisiblement chacun dans son trou. Mais voici qu'un jour le malheur vint frapper le loup. Sa louve avait mis bas trois louveteaux et mourut.

Le loup, qui ne savait pas soigner les petits, s'en alla à la recherche d'une nourrice.

Il rencontra dans la forêt une perdrix blanche.

— Tu ne voudrais pas t'engager chez moi comme nourrice ? lui demanda-t-il.

— Avec grand plaisir, répondit la perdrix.

— Mais sais-tu chanter des berceuses ?

— Bien sûr, que je le sais.

Et la perdrix se mit à glapir d'une voie menue : « Copéï, copéï, copéï ! »

Cet air ne plut point au loup.

— Tu as la voix faible : tu n'arriveras pas à endormir mes louveteaux, dit-il.

Et il continua sa route. Il rencontra un lièvre.

— Où vas-tu, le gris ? lui demanda ce dernier.

— Je cherche une nourrice pour mes louveteaux, répondit le loup.

— Prends-moi, proposa le lièvre.

— Mais sais-tu soigner les enfants ?

— Si je le sais ! Et cela m'irait même très bien, puisque je serais plus tranquille près du berceau qu'en battant la forêt comme maintenant, répondit le lièvre.

— Chante-moi quelque chose, pour que je voie si vraiment tu es apte à de tels devoirs.

Le lièvre avait grande envie d'entrer au service du loup comme nourrice ; aussi mit-il beaucoup de soin à chanter sa berceuse. Mais le gris ne goûta point cette dernière.

— Ce n'est pas une berceuse, cela ! Tu ne chantes pas, tu cries et tu glapis ! dit-il au lièvre.

Et il s'en fut ailleurs chercher une autre nourrice.

Il n'eut pas à errer longtemps ; bientôt il croisa le renard.

— Bonjour, cher ami, lui dit-il avec amabilité, serais-tu disposé à être la nourrice de mes petits ? Ma louve est morte, et je n'ai personne pour les soigner. Sais-tu chanter ?

— Certainement !

Et le renard se mit à crier :

— Comme ils sont beaux, les fils du loup gris ! et qu'elles sont belles, ses filles ! Je les ferai manger, les ferai boire, les coucherai dans un petit lit moelleux : dormez, mes petits enfants, reposez bien, dodo, faites dodo !

Cette berceuse plut beaucoup au loup. Il s'entendit avec le renard et l'emmena dans son terrier. Là, il lui confia les louveteaux, et s'en alla ensuite à la chasse, chercher de quoi nourrir ses petits.

Battant la forêt, il vit un cheval qui passait et se rua sur lui d'un seul élan. L'ayant égorgé, il lui arracha une jambe qu'il porta chez lui et

qu'il remit au renard en le priant, comme un père de famille diligent, de bien soigner les enfants. Puis il repartit pour la chasse.

Le renard mangea la jambe du cheval avec appétit, mais comme ce n'était pas assez pour lui, il dévora aussi un louveteau.

Le loup rentra le soir et demanda à la nourrice :

— As-tu fait manger les petits ? N'ont-ils pas faim ?

— Sois tranquille, cher ami, répondit le renard ; je les ai fait manger et boire tout leur soûl. Maintenant ils dorment un doux sommeil, ils font dodo !

Le loup crut que ses louveteaux étaient rassasiés et contents, et il repartit pour la chasse.

Le lendemain matin, le renard, ayant faim, s'attaqua au second louveteau et le mangea. Lorsque le loup, en rentrant le soir, lui eut demandé comment allaient les enfants, il répondit encore :

— Sois tranquille, cher ami ; je les ai fait manger et boire tout leur soûl, et maintenant ils dorment doucement, ils font dodo !

Cette fois encore, le loup n'eut pas l'idée de regarder ses louveteaux, et il repartit pour la chasse.

Mais le lendemain, aussitôt rentré, il voulut les voir absolument et il pénétra dans le terrier.

Le renard, qui venait justement de manger le troisième louveteau, fut pris de peur.

— Tes enfants, cher ami, dit-il au loup, ont tellement grandi qu'il n'y aurait plus de place ici pour nous deux. Si tu tiens absolument à entrer dans le terrier, laisse-moi en sortir d'abord.

Le loup stupide laissa le renard sortir, et il s'introduisit ensuite dans le terrier où il ne trouva à la place de ses louveteaux que leurs petits os. À la vue de ces restes misérables de ses chers enfants, il entra dans une fureur terrible.

Le renard était déjà loin, mais le loup se précipita à sa poursuite et l'atteignit enfin. L'autre l'avait aperçu à temps et s'était caché sous une pierre en ramassant sous lui ses pattes.

Mais l'une d'elles sortait un peu dehors et le loup la saisit avec ses dents furieusement. Cette fois, le renard aurait expié durement tous ses méfaits, si sa ruse n'était venue le sauver encore.

— Qu'est-ce que tu fais, imbécile ? cria-t-il de douleur, tu mords la pierre. J'ai toutes mes pattes sous moi.

Le loup crut réellement qu'il avait mordu dans la pierre, et il lâcha la patte du renard qui la ramena aussitôt sous lui.

Voyant qu'il ne saisirait pas facilement le malfaisant renard, le loup s'en retourna morose et triste dans son terrier.

XIII

COMMENT LE RENARD DÉLIVRA LE TÉTRAS DE LA GUEULE DE L'OURS

Le renard, joyeux de s'en être tiré vivant, s'en alla en sautillant chez lui.

En chemin, il rencontra l'ours qui, ayant attrapé par hasard un tétras, le portait avec précaution dans sa gueule pour montrer à tout le règne animal que les ours aussi s'entendaient à chasser les oiseaux.

Le renard regarda avec envie l'ours et réfléchit :

— Comment pourrais-je donc priver ce bancal de son déjeuner ? Il est trop fier de son adresse !

Et aussitôt il en trouva le moyen.

— Dis-moi, mon ami, de quel côté souffle le vent ? demanda-t-il à l'ours.

L'ours regarda les sommets des arbres pour voir de quel côté ils penchaient, et puis il grogna à travers les dents : « Tou-oukh, tou-oukh, tou-oukh ! »

Le renard feignit de ne pas comprendre, et répéta la question.

— D'où souffle-t-il donc, le vent, cher ami ! Dis-le-moi si tu le sais ?

L'ours grogna à nouveau la même chose, mais quand le renard lui posa la même question pour la troisième fois, il n'y tint plus et dit :

— Du nord !

À peine eut-il ouvert la gueule que le tétras battit des ailes et s'envola.

— C'est de ta faute, à toi, si j'ai lâché le tétras, reprocha l'ours au renard avec colère.

— Non, c'est ta propre faute, nigaud ! dit le renard. Si on m'avait demandé, à moi, de quel côté soufflait le vent, j'aurais su répondre sans desserrer les dents. C'est bien fait pour toi, lourdaud, si tu restes sans déjeuner.

Et le renard s'enfuit vivement, car l'ours était décidé à le punir de ses railleries.

XIV

COMMENT LE PAYSAN ENSEMEÇA SON CHAMP

L'ours s'en alla errer dans la forêt. Il erra longtemps, et il rencontra un paysan qui labourait son champ.

— Que fais-tu là ? lui demanda-t-il.

— Tu vois, je laboure mon champ, puis je l'ensemencerais, et à l'automne je ferai la moisson, répondit le paysan.

— Prends-moi pour aide, proposa l'ours, je te labourerai ton champ, et toi, après, tu partageras avec moi la récolte.

— Entendu, dit le paysan. Si tu laboures mon champ, nous partagerons la moisson.

L'ours se mit au travail, il laboura et hersa le champ de la manière la plus satisfaisante.

— Et qu'est-ce que nous allons semer ? demanda-t-il ensuite au paysan.

— Nous allons partager le champ en deux moitiés, dit le paysan. Sur l'une, nous sèmerons du blé, et sur l'autre des navets.

Ce qui fut fait. La semence avait été bonne, et la récolte fut abondante.

Quand vint le moment de la moisson, le paysan mena l'ours au champ de navets.

— Choisis, cher Martin, lui dit-il, entre les têtes et les racines.

L'ours réfléchit longtemps et dit finalement :

— Je prends les têtes.

Le paysan ne disputa point, il donna à l'ours les têtes, c'est-à-dire les feuilles, et garda pour lui les racines, c'est-à-dire les navets.

Puis, ils allèrent au champ de blé pour en partager aussi la récolte.

— Cette fois, je choisis les racines, dit l'ours, c'est toi qui auras les têtes.

— Qu'il en soit comme tu le désires, dit le paysan.

Et il abandonna à l'ours les racines, gardant pour lui les têtes, c'est-à-dire les épis.

Vint l'hiver. Le paysan fit cuire des navets et des pains, et invita l'ours à venir le voir.

Martin arriva, mangea un navet, goûta du pain, et dit au paysan :

— Tu m'avais trompé. Tes têtes et tes racines sont bonnes à manger, tandis que les miennes, malgré tous mes efforts pour les préparer convenablement, sentent la terre. Tu me paieras cela, attends un peu.

XV

COMMENT L'OURS ET LE PAYSAN RÉGLÈRENT LEUR LITIGE

Pour se venger du paysan, l'ours venait dans son champ piétiner le blé.

Le paysan remarqua que, pour y venir, l'ours prenait toujours le même chemin et il y déposa un piège.

Une nuit, comme l'ours se rendait dans le champ du paysan, il eut une patte prise dans le piège qu'il n'avait pas remarqué. Martin se mit à sauter et à hurler de toutes ses forces, mais, en dépit de tous ses efforts, il ne parvenait pas à dégager sa patte.

Le paysan s'approcha de lui.

— Délivre-moi, cher ami, supplia l'ours, je n'oublierai jamais le service que tu m'auras rendu.

— Tu mériterais qu'on te tuât pour le dommage que tu m'as fait subir en abîmant mon champ, répondit le paysan. Mais je ne suis pas rancunier et je veux bien délivrer un ancien camarade.

Et le paysan desserra le piège. Mais l'ours, aussitôt qu'il se sentit libre, cria au paysan :

— Je vais te dévorer, misérable ! Tu m'avais déjà trompé dans le partage de la récolte, et maintenant tu me tends encore des pièges ?

— Ce n'est pas juste ! dit le paysan ; tu m'avais promis de me récompenser de mon bienfait.

— Ici-bas on récompense toujours le bien par le mal ! fit l'ours.

— Ce n'est pas vrai ! dit le paysan. Soumettons notre affaire à un juge et nous verrons qui de nous a raison.

L'ours accepta, et ils partirent ensemble chercher un juge. Ils ne le cherchèrent pas longtemps ; bientôt ils rencontrèrent un vieux cheval fourbu.

— Sois juge entre nous, règle notre différend, lui demandèrent-ils.

— Racontez-moi votre affaire, dit le cheval, et nous verrons qui a raison et qui a tort.

— Voici de quoi il s'agit, commença le paysan. Cet ours était pris dans un piège et il m'avait promis de ne jamais oublier le service que je lui rendrais en l'en délivrant. Mais à peine l'avais-je délivré qu'il me cria : « Je vais te dévorer : ici-bas on récompense toujours le bien par le mal. »

— L'ours a raison, dit le cheval, l'habitude ici-bas est, en effet, de récompenser le bien par le mal. Ainsi, moi, j'ai servi fidèlement mon maître pendant trente ans, et cependant hier je l'ai entendu dire à son serviteur : « Tue demain cette rosse, elle ne vaut plus rien et ne fait que manger inutilement le foin ! » Tu vois, l'ours a raison : on récompense le bien par le mal.

Le paysan n'agréa point le jugement du cheval, et il proposa de chercher un autre juge.

L'ours y consentit, et ils repartirent. Bientôt, ils rencontrèrent un chien.

— Parlons à ce chien, proposa le paysan. Il a dû voir bien des choses dans sa vie et pourra résoudre notre différend.

L'ours accepta.

Le chien ayant pris connaissance de l'affaire, dit :

— L'ours a raison. J'ai servi longtemps et fidèlement mon maître, chassant les martres, les loutres et les hermines, lui donnant de beaux petits qui devenaient après d'excellents chiens de chasse ; et maintenant que je suis devenu vieux, on m'a mis dehors : c'est l'habitude de récompenser le bien par le mal.

— Je ne suis pas content de ce jugement, déclara le paysan, cherchons un autre juge.

L'ours acquiesça. Et ils s'en allèrent en chercher un autre.

Ils rencontrèrent bientôt le renard et lui exposèrent leur affaire.

— Et maintenant, lui dit-il, juge-nous selon ta conscience, cher ami, et résous notre litige.

Le renard accepta, ayant soufflé auparavant à l'oreille du paysan :

— Si tu me donnes toutes tes poules, je me prononcerai en ta faveur.

— J'accepte, dit le paysan.

— Eh bien, racontez-moi encore une fois votre affaire, dit le renard.

— Cet ours, commença le paysan, avait pris l'habitude d'abîmer mon blé, et il était tombé dans un piège dont il ne pouvait se délivrer. Quand je vins près de lui, il me promit de ne jamais oublier le service que je lui rendrais en l'aidant à recouvrer la liberté. Étant bon, je le délivrai, mais, à peine se fut-il senti libre, qu'il me cria perfidement : « Maintenant, je vais te manger : on récompense toujours le bien par le mal. » Dis-nous à présent, cher ami, si l'ours a raison.

— Oui, oui, dit le renard, l'air profond, c'est une affaire très embrouillée que la vôtre. Voyons, asseyons-nous un peu : on est mieux pour réfléchir quand on est assis.

Ce disant, le renard indiqua au paysan et à l'ours des places où s'asseoir et il s'assit lui-même.

Il réfléchit longtemps et enfin il dit :

— Autant que je puis en juger, toi, ours, tu as tort ; mais, avant de décider dans l'affaire, il faut que je voie l'endroit où votre discussion est née. Montre-moi le dommage que l'ours a causé à ton champ, dit-il au paysan.

Celui-ci le mena au champ et lui montra le blé piétiné.

Le renard hocha la tête d'un air de désapprobation.

— Eh bien, tu as joliment ruiné le paysan, dit-il à l'ours.

— C'est peut-être tout de même vrai, convint l'ours, en se grattant l'oreille. Mais regarde aussi le piège qu'il m'a tendu.

On alla vers le lieu où se trouvait le piège.

— Introduis-y ta patte, Martin, pour que je puisse voir comment tu as été attrapé.

L'ours obéit, et le piège emprisonna de nouveau sa patte.

— Eh bien, maintenant votre affaire se trouve à son moment initial, et vous n'avez plus de quoi vous disputer, dit le renard. Rentre chez toi, paysan, et l'ours, lui, restera pris ici.

Le paysan fut très content que l'affaire finît d'une façon si avantageuse pour lui et, en partant, il dit au renard de venir le soir chercher ses poules.

Au crépuscule, le renard accourut dans la cour du paysan, et se dirigea tout droit vers le poulailler. Mais les poules aperçurent le dangereux visiteur, et se mirent, dans leur émoi, à glousser à tue-tête. Ce bruit attira la femme du paysan. À la vue du renard, elle saisit une grosse bûche et se mit à frapper à tour de bras sur l'hôte venu sans invitation. Celui-ci, plus mort que vif, s'échappa du poulailler et s'enfuit dans la forêt.

— C'est bien fait pour moi ! se disait-il plaintivement : pourquoi ai-je commis un acte déloyal, en résolvant l'affaire en faveur du paysan ?

XVI

COMMENT L'OURS L'ÉCHAPPA BELLE

Tombé dans le piège à nouveau, l'ours employa toutes ses forces pour s'en dégager, mais il ne pouvait parvenir à casser la corde très forte. Fatigué, il s'étendit sur l'herbe et s'endormit.

Pendant qu'il dormait, une bande de souris des champs se réunirent autour de lui pour jouer et s'amuser. L'ours fut réveillé par leur remue-ménage et en attrapa une qui lui avait sauté sur le nez.

La petite souris demanda grâce à l'ours, lui promettant de lui rendre service s'il la laissait partir.

L'ours, après avoir réfléchi, la lâcha, en lui disant :

— Va-t'en en paix ! Tu es si petite que ce n'est même pas la peine de te manger !

La petite souris se sauva, mais revint bientôt avec une foule d'autres souris.

Toutes, elles se mirent résolument à ronger la corde du piège qui serrait la patte de l'ours, et bientôt celui-ci fut délivré.

— Tu vois, Martin, dit la petite souris, tu avais cru tout à l'heure que je ne pourrais t'être d'aucune utilité. Maintenant tu vois que même une petite souris peut se souvenir du bien qu'on lui a fait et rendre un

grand service.

L'ours ne répondit rien. Confus, il disparut dans le fourré.

XVII

COMMENT LE RENARD DÉBARRASSA LE PAYSAN DE L'OURS

Cependant, le paysan s'était rendu dans la forêt pour chercher du bois. Son cheval paresseux remuait à peine les pattes, et, pour le stimuler, le paysan répétait à chaque moment :

— Hue donc, mais va donc, chair à ours !

L'ours, qui errait en ce moment dans la forêt, entendit ces propos, s'approcha du paysan et dit :

— Puisque tu appelles ton cheval « chair à ours », je vais le manger tout de suite !

— Épargne mon cheval, supplia le paysan, je t'amènerai plutôt ma vache à la place !

— Si tu m'amènes ta vache, soit, je ne toucherai pas à ton cheval : mais prends garde de me tromper ! dit l'ours.

— Tu verras, pas plus tard que demain je t'amènerai ma vache, répondit le paysan.

L'ours le laissa partir. Le paysan remplit son chariot de bois coupé et se dirigea vers la maison. Chemin faisant, tandis que son cheval avançait lentement sur la route, il examinait les pièges qu'il avait disposés dans différents endroits. Dans l'un d'eux, il remarqua un renard pris. Le paysan voulut le tuer, mais l'autre se mit à le supplier plaintivement :

— Épargne-moi ; je pourrai t'être utile.

— Bon ! consentit le paysan : va où il te plaira !

Une fois à la maison, il raconta aux siens qu'il avait attrapé un renard dans un de ses pièges.

— Fais voir ! fais voir ! s'écria tout le monde pris de curiosité.

— Mais je l'ai laissé partir : il m'avait promis de me rendre service pour mon bienfait.

Tous les parents du paysan éclatèrent de rire.

— Quel nigaud tu fais ! dirent-ils. Laisser partir un renard ! Mais en quoi te pourrait-il être utile ?

Persuadé que, s'il racontait tout, on se moquerait encore plus de lui,

le paysan ne souffla mot de la convention conclue entre lui et l'ours, mais le lendemain matin il avoua tout à sa femme.

— Certainement, il vaut mieux donner la vache que le cheval, approuva celle-ci.

Ils firent donc sortir la vache de l'étable, l'attachèrent au traîneau, et le malheureux paysan, tout accablé de chagrin, la mena dans la forêt. En passant devant son champ, il voit le renard qui court à sa rencontre.

— Où mènes-tu ta vache ? demanda celui-ci.

Le paysan lui raconta son malheur.

— Ne sois pas si bête ! Ne donne pas ta vache à l'ours, dit le renard. Et quant à ton cheval, je le sauverai aussi. Attache-moi donc à la queue cinq fuseaux et autant au cou également. Quand tu rencontreras l'ours, je me mettrai à courir non loin de vous et à faire du bruit avec mes fuseaux, et si l'ours te demande : « Qu'est-ce que ce bruit ? » tu lui diras : « C'est mon fils qui chasse, c'est le bruit que fait son fusil. »

Le paysan obéit. Il laissa la vache à la maison et s'en alla tout seul à la forêt. Là, l'ours l'attendait déjà.

— Tu m'as amené ta vache ? demanda-t-il.

— Non, répondit le paysan, ma femme me l'a défendu.

— Tu m'as encore trompé ! hurla l'ours, en regardant le paysan avec des yeux méchants.

En ce moment, le renard, dans la forêt, remua ses fuseaux. L'ours prêta l'oreille.

— Qu'est-ce que ce bruit ? demanda-t-il, pris d'inquiétude.

— C'est mon fils qui se promène dans la forêt, c'est le bruit de son fusil.

— Il a donc un fusil !

— Certainement, puisqu'il est chasseur ! Et un fusil qui ne rate jamais ! répondit le paysan.

— Ton fils pourrait donc me tuer ? demanda encore l'ours.

— Il te tuera sûrement, s'il te voit, dit le paysan.

L'ours, pris de peur, se renversa à terre et écarta les pattes.

En ce moment, le renard cria de la forêt :

— Qu'est-ce que tu as là, sous le pin ?

— C'est un tronc d'arbre ! répondit le paysan.

— Alors tu auras maintenant de quoi chauffer ton bain, cria le renard. Mets ce tronc dans ton traîneau et amène-le à la maison.

Le paysan obéit et mit dans le traîneau l'ours qui craignait de remuer.

— Attache bien ce tronc, sans cela il pourrait tomber du traîneau ! cria encore le renard.

— Attache-moi, mon ami, dit l'ours au paysan tout bas, mais pas trop fort !

Le paysan attacha l'ours et lui dit :
— Voyons, petit Martin, essaie si tu es bien attaché !
L'ours tenta un violent effort pour se lever, mais il ne put bouger.
En ce moment, le renard cria de nouveau au paysan :
— Lorsqu'on transporte chez soi un tronc d'arbre, on fiche sa hache dedans !

Le paysan suivit ce conseil du renard et, saisissant sa hache, il se mit à en frapper l'ours de telle sorte que le pauvre Martin expira bientôt. En récompense de son conseil, le renard eut la viande de l'ours.

XVIII

COMMENT LE RENARD ATTRAPA DU POISSON ET ENSEIGNA SON ART AU LOUP

Ayant mangé tout son soûl de la viande d'ours, le renard alla errer dans la forêt. Et voici qu'il voit un pêcheur qui rentre chez lui, son chariot plein de poisson.

— Comment pourrais-je me procurer un peu de ce poisson ? se demanda-t-il.

Après quelques instants de réflexion, il devança la voiture du pêcheur et s'étendit sur la route, en faisant le mort.

L'homme s'approcha, vit le renard mort, le ramassa, le jeta dans son traîneau et continua son chemin.

Cependant le renard, sans perdre de temps, se mit à jeter les poissons l'un après l'autre par terre, puis il sauta lui-même à bas du traîneau.

Quand le pêcheur se fut éloigné, il se mit à rassembler en tas les poissons ainsi dispersés.

À peine eut-il terminé ce travail que le loup arriva et lui dit :

— Bonjour, compère ! D'où te vient tant de poisson ?

— Je l'ai pêché, mon ami ! répondit le renard.

Le loup, jaloux de la veine du renard, le pria de lui apprendre à pêcher. Le renard consentit volontiers à venir en aide à son ami.

— Tu n'as qu'à choisir une nuit claire, enseigna-t-il au loup, et à trouver dans la glace de la rivière un trou par où tu passeras ta queue. Après tu verras qu'à chaque poil il s'accrochera un poisson. Mais garde-toi surtout de retirer ta queue avant de l'avoir sentie tout alourdie de poisson, sans quoi tu gâterais toute la pêche.

Le loup retint les conseils du renard et s'en alla le soir à la rivière. Là, il introduisit sa queue dans un trou pratiqué à travers la glace, ainsi qu'il lui avait été enseigné par le renard, et il resta ainsi longtemps, jusqu'à ce qu'il eût senti quelque chose de lourd tirer sa queue en bas.

— Tiens ! c'est probablement le poisson qui s'y accroche. J'attendrai encore un peu.

Il resta encore une heure environ au-dessus du trou et décida qu'il était temps de lever le poisson. Il tira sa queue, fit un autre mouvement pour se redresser, puis un autre, mais il ne put bouger, sa queue étant prise dans la glace.

Le lendemain, le renard survint. Voyant que le loup était toujours à la même place, il courut au village, monta sur le toit d'une maison et regarda par le tuyau de la cheminée. Il vit la maîtresse de la maison qui fouettait vivement la crème pour faire du beurre.

— Le loup est assis sur le trou de la glace de la rivière, et il trouble l'eau ! cria-t-il.

La femme en fut tout émue. Saisissant la barre à porter les seaux d'eau, elle courut à la rivière et y vit le loup retenu par la glace. Elle se mit à le frapper avec la barre de toutes ses forces.

Le loup commença à hurler à pleine gorge jusqu'à ce qu'enfin, s'étant porté en avant de toutes ses forces, la queue ensanglantée, il se sauvât dans la forêt.

Pendant ce temps, le renard entra de nouveau dans la maison, mangeait tout le beurre et se renversait toute la crème sur la tête. Puis il déguerpit. Dans la forêt, il rencontra le loup qui se mit à se plaindre à lui de son malheur.

— Eh ! compère, lui dit le renard, regarde un peu comme on m'a arrangé moi. Tu vois, la cervelle me sort de la tête. Aide-moi, mon ami, à me traîner jusque chez moi.

Le loup porta donc le renard, et celui-ci, bien assis, se mit à fredonner doucement : « Un malade porte un bien portant, un faible traîne un fort. »

— Qu'est-ce que tu chantes là ? demanda le loup.

— On m'a tellement battu au village que je confonds les paroles de la chanson, répondit le renard.

Ayant remarqué, dans une prairie, une meule de foin, le renard pria le loup de le descendre là, disant qu'il se mourait.

Le loup accéda volontiers à la demande de son compère mourant, et le descendit doucement près de la meule, sur laquelle lui-même il grimpa. Fatigué, il s'endormit bientôt profondément.

Le renard attendit un peu, et lorsque le loup se mit à ronfler, il incendia la meule et détala dans la forêt.

Le loup se réveilla au milieu des flammes et se sauva à moitié mort,

le poil terriblement brûlé.

XIX

COMMENT LE LOUP SE VENGEA SUR LE RENARD DE TOUS SES MÉFAITS

Le loup se fâcha et se mit à chercher comment punir le renard de tous ses méfaits et de toutes ses tromperies. Mais il eut à en attendre longtemps l'occasion : le rusé compère était sur ses gardes et évitait à dessein de le rencontrer. Il se passa ainsi pas mal de temps. Mais voici qu'un jour les anciens amis se rencontrèrent pourtant tout de même dans la forêt. Peu de temps avant, le loup avait eu l'audace d'égorger un cheval. Le renard flaira de loin l'odeur de chair fraîche et s'approcha du loup juste au moment où celui-ci se régalaient avidement de sa proie.

— Par quel moyen, mon ami, as-tu pu te procurer un si copieux morceau ? demanda-t-il.

— Par un moyen bien simple, répondit le loup. Je suis monté sur un pin et j'ai attendu qu'un cheval passât devant mon arbre. Alors, je l'ai saisi avec mes dents par la queue, si fortement qu'il est tombé presque aussitôt raide mort.

L'exemple du loup séduisit le renard affamé. Lui aussi grimpa sur un arbre et se mit à attendre. Il attendit longtemps. Enfin, heureusement pour lui, un cheval égaré s'approcha de son arbre. Le renard se jeta sur lui, et lui saisit fortement la queue avec les dents.

Le cheval effrayé se mit à galoper follement et il entraîna derrière lui son agresseur. Le pauvre renard se prit à glapir, mais il eut beau se démener, il ne parvint pas à retirer ses dents de la queue du cheval.

Dans cette position lamentable, le rusé renard fut aperçu par le lièvre qui était assis sous un arbuste.

— Où files-tu de la sorte, cher compère ? cria-t-il, étonné, au renard.

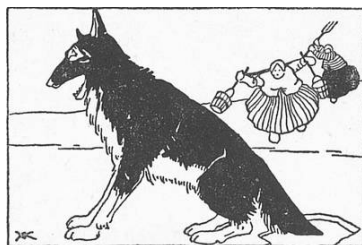
— Je n'en sais rien, cher compère ! répondit plaintivement le renard. C'est apparemment la fin de mes jours qui arrive. Je n'aurai pas un seul os qui ne soit brisé.

Le lièvre rit, en voyant qu'il s'était trouvé quelqu'un de plus fort encore en ruse que ce rusé compère de renard.

— C'est bien fait pour toi, cher compère : tes méfaits et tes

tromperies vont avoir leur récompense, dit-il.

Et il rit de nouveau, mais si fort que sa lèvre supérieure se déchira, et c'est ainsi qu'il l'a depuis ce temps « en bec-de-lièvre », comme on dit.



Le soleil, la lune et le corbeau



ADIS vivaient un vieillard et sa femme. Ils avaient trois filles. Un jour le vieillard alla dans le hangar pour y chercher du gruau. Il prit dans le hangar un sac de gruau et le porta à la maison. Mais le sac était troué et le gruau, passant par ce trou, tomba par terre. Le vieillard revint à la maison.

— Où est ton gruau ? lui demanda sa femme. Mais tout le gruau s'était répandu.

Il n'y avait rien à faire, et le vieillard dut aller ramasser le gruau. Et il dit :

— Si le soleil me chauffait, si la lune(2) éclairait ma route, si le corbeau m'aidait à ramasser le gruau, je donnerais pour femme au soleil ma fille aînée ; à la lune, la seconde ; au corbeau, la cadette.

Il se mit à l'ouvrage. Et le soleil le chauffa, la lune éclaira son chemin, le corbeau l'aida à ramasser le gruau.

Le vieillard revint à la maison et dit à sa fille aînée :

— Revêts-toi de tes plus beaux habits et avance-toi sur le perron.

Elle se para de ses plus beaux habits et s'avança sur le perron. Le soleil aperçut la belle jeune fille, l'enleva et l'emporta dans son palais. Alors le vieillard ordonna à sa seconde fille de revêtir ses plus beaux habits. Celle-ci non plus n'osa pas désobéir au vieillard. Elle se para de ses atours et s'avança sur le perron. La lune l'aperçut et l'emporta.

C'était le tour de la plus jeune. Le vieillard lui dit :

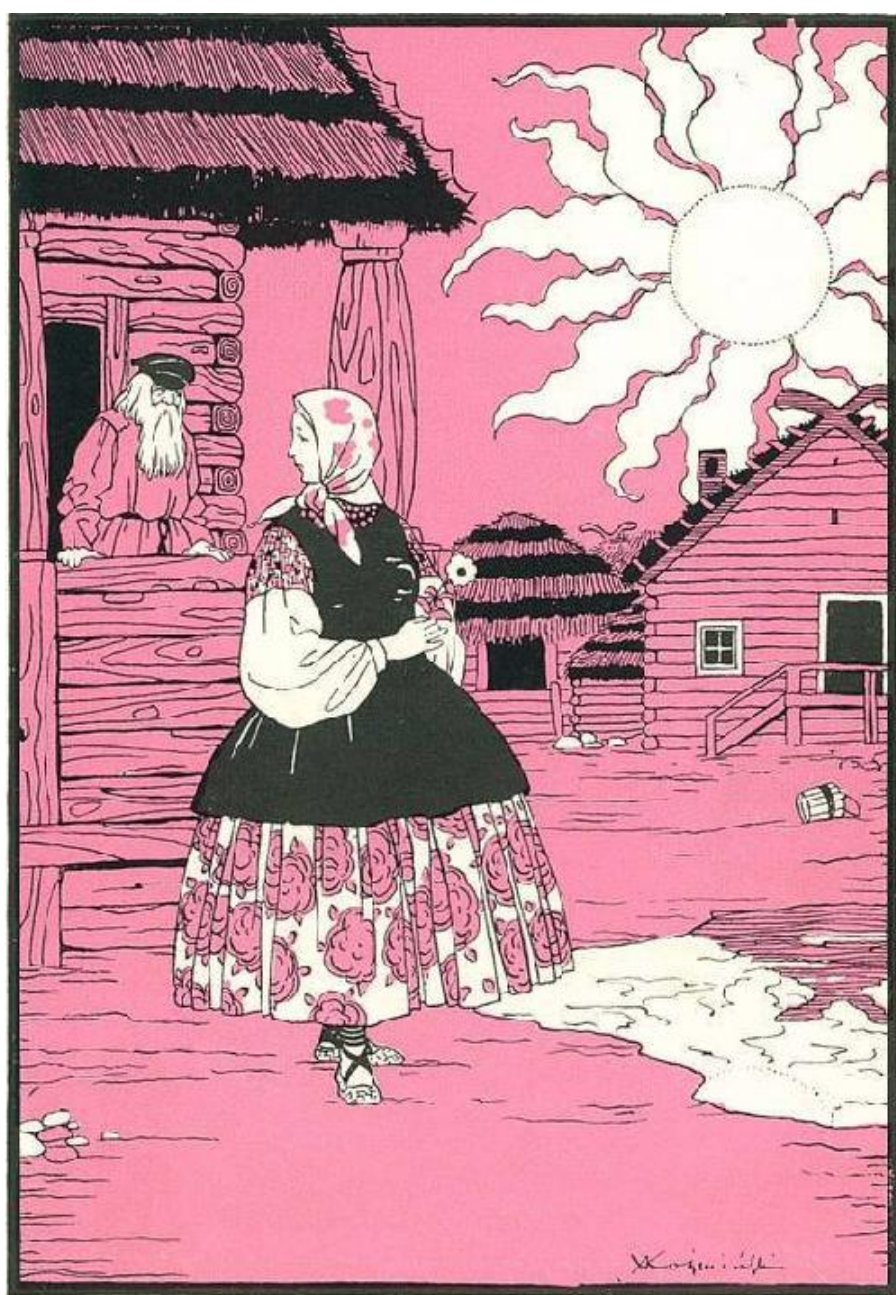
— Pare-toi de tes plus beaux habits et avance-toi sur le perron.

Et la jeune fille n'osa non plus désobéir à son père. Elle s'habilla et s'avança sur le perron. À peine eut-elle franchi le seuil, que le corbeau, qui était aux aguets tout près de là, s'empara d'elle et l'emporta dans son domaine.

Le vieillard finit par s'ennuyer d'être tout seul. Il se dit :

« Pour me distraire, je vais rendre visite à mes gendres. »

Il alla d'abord chez le soleil. Il marcha longtemps et ce fut avec peine qu'il atteignit son royaume.



Le soleil aperçut la belle jeune fille...

— Bonjour, vieillard, que veux-tu que je t'offre ? lui dit le soleil.

Et il ordonna à sa femme de préparer des fouaces. Quand la pâte fut prête, le soleil s'assit au milieu de la pièce. La femme plaça le poêlon sur sa tête et les fouaces furent vite cuites. On régala bien le vieillard et on le laissa retourner à la maison. Le vieillard revint chez sa femme et lui dit à son tour de faire des fouaces. Elle voulait allumer le feu. Mais le vieillard assura que cela n'était pas nécessaire. Il s'assit au milieu de la pièce et dit à sa femme de lui mettre le poêlon sur la tête.

— Mais qu'as-tu ? es-tu devenu fou ? s'écria-t-elle.

— Non, non, répondit-il, tu verras qu'elles cuiront de cette manière.

Elle mit donc les fouaces sur la tête de son mari ; mais, bien qu'elles y restassent longtemps, elles n'en étaient pas plus avancées et la pâte ne faisait que couler.

Peu de temps après, le vieillard alla rendre visite à son autre gendre. Après un long voyage, il atteignit ses domaines. C'était pendant la nuit. La lune lui demanda :

— Que veux-tu que je t'offre pour te régaler ?

— Ne t'inquiète point, répondit le vieillard, je ne désire rien.

La lune chauffa pour lui le bain. Le vieillard lui dit :

— Mais je trouve qu'il fait bien sombre dans la pièce.

Et la lune :

— Ne crains rien, tu y verras clair.

Le vieillard entra dans le bain et se mit à se laver. La lune fit une fente dans le mur, y passa le doigt et aussitôt la pièce fut inondée de lumière. Après avoir pris un bain excellent, le vieillard passa quelque temps là-bas, puis il retourna chez lui. En rentrant à la maison, la nuit tombait. Il dit à sa femme de chauffer le bain. La vieille le chauffa. Il lui dit alors d'aller au bain.

— Mais non, je n'irai pas, dit la vieille. Il y fait si sombre qu'on se ferait mal aux yeux.

— Je veux que tu y ailles, tu y verras clair.

La femme y alla et le vieillard se rappela bien comment la lune lui avait fait voir clair. Il fit un trou dans le mur, et y passa le doigt. Mais l'obscurité n'en était pas moins noire pour cela. Et la vieille ne cessait de crier :

— Mais il fait toujours sombre.

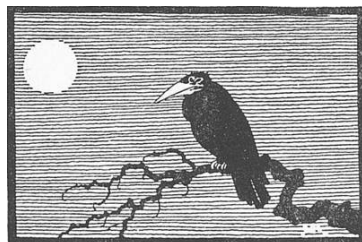
Le vieillard alla ensuite faire visite au corbeau.

— Que veux-tu que je t'offre ? lui dit le corbeau.

— Ne t'inquiète pas, dit le vieillard, je ne désire rien.

— Eh bien ! je t'offre de venir dormir sous mes plumes.

Le vieillard appliqua une échelle et se mit à monter vers le corbeau. Celui-ci le plaça sous ses ailes. Le vieux s'endormit. Pendant son sommeil, il dégringola du perchoir et se tua net.



Un conciliabule de fléaux



En fond de la steppe déserte les fléaux de la nature se rassemblèrent pour tenir conseil. Le premier arriva l'ouragan ; il souffla à droite, il souffla à gauche, il désagrégea, il éparpilla aux quatre coins du monde les gros tas de sable et attendit ses camarades.

L'ouragan rageur, le méchant géant, terreur des caravanes, était monté sur un étalon roux plein de feu dont le nom était « Trombe ». Le géant lui-même était coiffé d'un bonnet de renard rouge et il tenait à la main un grand balai avec lequel il balayait les tas de sable qui s'obstinaient à ne pas s'envoler à son souffle.

Le géant s'ennuie à attendre ses camarades... Sa monture impatiente ronge le mors et creuse la terre à coups de sabot... Mais aucun être d'importance n'apparaît dans la steppe, personne sur qui exhaler le trop-plein de sa force.

Un petit serpent gris passe à côté de l'ouragan, les yeux étincelants et la langue dardée.

— Je vais t'enfouir dans le sable ! lui crie l'ouragan en souriant dans sa barbe.

— Cela m'est égal, mon bon monsieur, souffle-moi du sable sur le dos... j'en serai fort aise.

— Je le sais bien ; c'est pour cela aussi que je te laisse tranquille, grogne le géant entre ses dents.

Une troupe de loups affamés et maigres se glisse furtivement à travers la steppe.

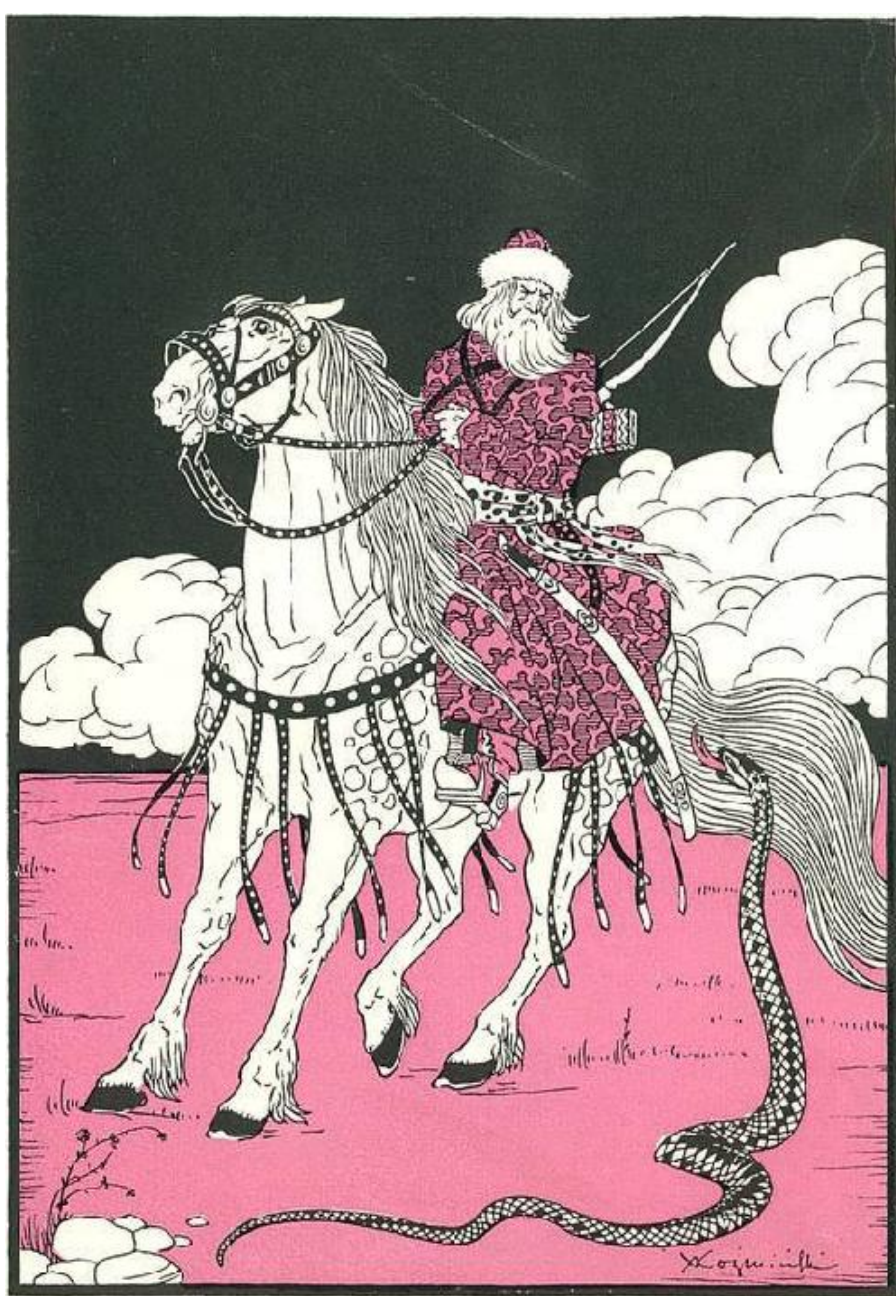
— Attendez, je vais vous arranger à ma façon ! vociféra l'ouragan.

Les bêtes effrayées prirent la fuite.

— Arrêtez ! j'ai pitié de vous, leur cria le géant : courez vers le Nord, mes enfants ; là, je vous ai préparé un bon repas : je suis tombé sur une vieille paysanne, je l'ai égarée, et à présent elle dort avec son

cheval et le poulain qui courait derrière son traîneau.

— Merci, notre bon monsieur ! hurlèrent les loups en s'élançant dans la direction qui leur était indiquée.



Je vais t'enfouir dans le sable ! lui crie l'ouragan...

C'est ainsi que s'amusait et se divertissait l'ouragan en attendant ses amis. Je ne sais au juste depuis combien de temps il attendait dans la steppe, lorsque tout à coup un souffle froid se fit sentir, accompagné de sifflements et de hurlements qui retentissaient dans les airs : c'était la sœur de l'ouragan, la tempête de neige, qui arrivait au milieu d'un froid glacial. Un troupeau de nombreux coursiers blancs la portait à travers les airs, et le vieux Borée, les bras nus, les cheveux épars, un balai à la main, précédait son attelage. Les chevaux sauvages, sans bride ni mors, hennissaient, reniflaient, s'ébrouaient, leur crinière blanche au vent, filant à la débandade.

Arrivée près de l'ouragan, la tempête de neige se jeta dans ses bras ; le frère et la sœur s'embrassèrent, montèrent au ciel dans une immense spirale et redescendirent sur le sol.

— Comment vas-tu, mon frère ?

— Très bien ! et toi ?

— Je m'ennuie en été... mais en revanche je me suis bien reposée !...

— Alors nous ne sommes que nous deux en attendant ?...

— Rien que nous deux, mais la chaleur torride ne va pas tarder.

Et ils regardèrent dans la direction du soleil levant.

La chaleur torride, en effet, se montra bientôt. Lentement, à pas comptés, elle s'avança à travers les airs, au milieu d'une auréole de feu.

— Es-tu seule ou avec tes enfants ?

— J'ai pris avec moi mes deux filles, mais je les précède toujours. Elles seront là dans un instant...

Ses filles survinrent en effet bientôt : c'étaient la faim et la soif. Elles étaient montées sur un chameau et sur un âne qui n'avait presque plus que la carcasse et la peau, et elles-mêmes étaient tellement maigres qu'elles ressemblaient à des squelettes.

— À présent nous sommes au complet, dit l'ouragan : commençons le conciliabule.

— Tenons conseil ! acquiescèrent les autres en chœur.

— Eh bien, voilà : il paraît que les hommes deviennent trop fiers, commença la chaleur torride. Non seulement ils ont planté des arbres pour avoir de l'ombre, mais ils se permettent même de transformer en jardins délicieux les déserts arides où autrefois je régnais en maîtresse. C'est un état de choses que je ne saurais tolérer.

— Qu'importe ? dit avec orgueil l'ouragan : je déracinerai les arbres, je les lancerai aux quatre vents et je recouvrirai de sable les campagnes les plus fertiles que les hommes se soient créées. N'ai-je pas converti en désert des royaumes entiers autrefois florissants ?

— Et que n'ont-ils pas inventé, les hommes, pour se protéger contre moi ? répliqua la tempête de neige. Ils se sont construit des maisons

qui les mettent à l'abri et, par surcroît, ils s'arrangent de manière à effectuer tous leurs travaux en été, dans la saison où je ne veille pas.

— Notre impuissance provient de ce que nous n'agissons pas de concert, fit observer l'ouragan : moi, j'arrache, je déracine, je dévaste ; mais ma besogne n'est jamais complète, parce que toi, chaleur torride, tu es toujours en retard...

— Non, c'est de ta faute, riposta la chaleur torride ; je brûle pendant des mois entiers les moissons et l'herbe des champs, je dessèche les lacs et les rivières et je t'attends pour donner le coup de grâce aux hommes, mais chaque fois qu'on a besoin de toi, tu es toujours en voyage, toujours en train de t'amuser je ne sais où.

— J'avoue que ma sœur et moi nous n'agissons pas non plus d'accord, remarqua la faim... Je travaille consciencieusement, je m'emploie de mon mieux à détruire toute espèce de nourriture ; mais à quoi bon, si les hommes trouvent toujours de quoi étancher leur soif ? Aussi qu'arrive-t-il ? Ils souffrent un jour ou deux et arrivent à se procurer ce dont ils ont besoin dans une région voisine...

— Je ne puis rien toute seule, répliqua la soif. C'est à ma mère de dessécher les lacs et les rivières.

— Silence ! cria la chaleur torride. Nous ne sommes pas ici pour nous disputer, mais pour nous entendre et voir comment nous devons nous y prendre pour exterminer tout ce qui vit... Il est honteux que nous, les fléaux de la nature tant de fois chantés par les hommes, nous n'obtenions pas un meilleur résultat.

— Qui sera assez hardi pour tenir tête à nos forces unies ? cria l'ouragan.

— Qui osera ?... vociféra la tempête de neige.

— Qu'ils essayent seulement ! crièrent la faim et la soif.

— Ainsi soit-il ! conclut la chaleur torride.

Et elle éleva dans les airs, en signe de serment, ses brûlants rayons.

— Attention ! lui dit la tempête de neige : tu fais fondre tout mon givre !

En ce moment une douce brise légère venue des pays lointains passa près de ce conciliabule de fléaux.

— Les temps ne sont plus où vous pouviez vous glorifier de vos forces malfaisantes... Le règne du mal va bientôt prendre fin et l'homme ne craint plus votre puissance de géants. Un autre géant arrive de l'Occident, soufflant et sifflant, qui pose une double chaîne sur les déserts arides. Et ce géant n'est pas l'ennemi des humains, c'est leur ami, leur protecteur ; il leur permet de traverser sans crainte les pays où règnent la chaleur torride avec ses filles, la faim et la soif, la tempête de neige et l'ouragan... Le jour n'est plus éloigné où la steppe

que voici se trouvera enchaînée par lui, et que sur cette chaîne il lancera son armure de fer, et tous vous vous verrez impuissants en face de ce géant, car celui qui l'a créé – c'est le génie de l'homme.

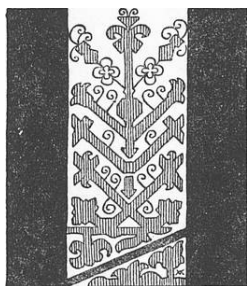
Les fléaux de la nature restèrent pensifs, jetèrent un coup d'œil inquiet dans la direction de l'Occident et, découragés, s'en furent chacun de son côté...



Maître Renard

I

OÙ NOTRE VIEILLE BONNE PASSE LA NUIT AVEC UN LOUP ET UN RENARD



UN soir d'été survint dans notre famille un événement peu commun.

Vers le soir, notre vieille « niania » (bonne d'enfants) alla pour une ou deux heures au bois et ne reparut plus de toute la nuit. Maman en fut si inquiète qu'elle ne se coucha pas, et nous, les enfants, nous ne cessâmes de pleurer dans notre lit jusqu'à ce que le sommeil bienfaisant eût apporté une trêve à nos larmes ; mais notre petite sœur Katia continua à exhaler des sanglots jusque dans ses rêves.

Le lendemain tout s'expliqua. Il y avait dans le bois une fosse, piège à prendre les fauves, et notre bonne vieille y était tombée. Dans la fosse, elle se trouva en compagnie d'un loup et d'un renard qui avaient eu la malchance d'y basculer avant elle. Terrifiés par leur mésaventure, les trois compagnons se tenaient cois, l'un à côté de l'autre.

À l'aube du jour arriva le chasseur. Il regarda dans la fosse et la vit toute remplie. Il prit d'abord notre niania pour un ours.

— Ah ! mon bon père, mon sauveur, viens donc me retirer d'ici ! suppliait la pauvre vieille, la bouche bée, les yeux écarquillés, les mains en l'air.

Notre chasseur demeura tout ébahi, comme pétrifié.

— Faut-il que tu aies eu de la malchance, petite mère, pour avoir passé là toute la nuit ! Ouf ! que tu m’as fait peur ! En t’apercevant là, j’ai senti mon sang s’arrêter dans mes veines !

Le paysan retira la vieille femme de la fosse, tua le loup, mais le renard réussit à s’esquiver.

Ramenée à la maison, notre niania était méconnaissable, tant la terreur l’avait bouleversée. Nous l’entourâmes et la pressâmes de questions.

— Raconte-nous donc, chérie, comment tout cela s’est-il passé ? Comment était le loup ? et le renard ?

Mais, dans le premier moment, la pauvre vieille n’avait pas la tête à nous répondre.

Pendant plusieurs minutes elle resta silencieuse, hors d’état d’accéder à nos désirs. Enfin, voyant notre grande impatience, elle dit :

— Eh bien, à ce que je vois, il faut que je m’exécute. Allons, je vais vous le conter. Laissez-moi seulement reprendre haleine et mettre un peu d’ordre dans ma toilette !

Nous sautâmes de joie et battîmes des mains.

Après le déjeuner, la bonne vieille nous fit asseoir autour d’elle et commença son récit :

II

RÉCIT MERVEILLEUX DE NOTRE NIANIA

— J’étais tout ahurie lorsque je tombai dans la fosse. Je cherchai à m’orienter, et je m’aperçus que je n’y étais pas seule. Je m’y trouvais en présence d’un loup et d’un renard, ce dernier blotti près de son compagnon d’infortune, comme qui dirait à la place de Katia. Assis de cette manière, ils ne se lassaient pas tous les deux de m’examiner fixement.

— Maintenant, c’en est fait de moi, me dis-je.

Et, mentalement, j’invoquai le ciel. Je n’osais plus bouger ; du coin de l’œil, je regardais devant moi. Je vis le renard s’approcher encore plus du loup et lui dire :

— Cher compère, pourquoi ne sauterais-tu pas sur cette vieille ? Elle ne saurait te résister, et nous pourrions au moins faire bombance avant de nous en aller de ce monde.

Mais le loup, encore plus effrayé que moi, ne songeait nullement à attaquer qui que ce fût.

— Ah ! mon vieux, ce n'est plus le moment de songer à faire la noce, dit-il mélancoliquement.

Ils entamèrent ensuite une conversation, et le renard demanda :

— Quels pays as-tu habités, cher compère ?

— Laisse donc ta ruse de côté, lui répondit le loup ; tu ne connais que trop bien ma retraite. Qui donc, l'autre jour, a volé une oie à mes louveteaux ?

Le renard bondit d'indignation :

— Qu'as-tu donc imaginé là, petit père ? Ce pourrait bien être quelqu'un des nôtres, mais pas moi. Pourquoi t'emporterais-je ton oie, puisque, pour me nourrir, je ne manque pas de souris ?

Et le loup lui répondit :

— Si tu avais assez de souris, tu n'aurais pas été pris ici.

— Que veux-tu, petit compère ? dit le renard. Pour avoir des souris, il faut bien leur faire la chasse, tandis qu'ici on trouvait de la viande toute prête sans se donner la peine de la chercher.

Cependant, l'observation du loup l'avait rendu tout confus. Notre renard se mit à inventer des histoires.

Il dit sur un ton dégagé :

— Sais-tu, compère, qui t'a volé ton oie ?

— Qui donc ? demanda le loup.

— Qui... Tu ne le sais donc pas, qui ? Et tu m'en accuses ! Moi, je connais bien le voleur. C'est ce renard qui habite le ravin là-bas, au milieu du bois. Vers le printemps, sa compagne mit au monde des enfants, huit à la fois. Elle appréhendait de les quitter, car ils demeurèrent aveugles pendant quinze jours. Elle envoya donc son mari à la chasse... Je l'ai rencontré au moment où il s'en revenait de chez toi chargé d'une oie.

» — Pays, lui demandai-je, où as-tu trouvé cette aubaine ?

» — J'ai pris cette oie au-delà du village, me répondit-il.

» Mais je m'aperçus que la volaille était toute déchiquetée et que sa belle robe de plume tombait en lambeaux. Je me dis à part moi qu'il s'était emparé de son butin en le volant chez autrui. Ce serait donc cette même oie, compère, qui a été enlevée de chez toi.

» Récemment, un soir, je passais à côté de leur terrier : les vieux étaient sortis et les enfants se trouvaient seuls à la maison. À leur dire, un gros loup était venu rôder autour de leur demeure.

» — Nous l'entendîmes venir de loin, me racontèrent-ils, et vite nous nous sauvâmes dans notre terrier. Le loup resta encore un long temps à nous guetter là, mais il dut finalement se retirer à jeun. »

— Eh ! cher compère, n'était-ce pas toi, par hasard, qui étais là à rôder autour de leur terrier ? lui demanda le renard d'un ton rusé.

Aussitôt le loup de lui répondre avec colère :

— Crois-tu que j'irais m'amuser à chercher de petits renardeaux pour mon repas ? Je t'aurais avalé toi-même, que je n'en aurais pas encore eu assez pour apaiser ma faim.

Et le renard d'insister :

— C'était pour sûr l'un des vôtres. « La faim n'est pas notre tante », dit le proverbe. Quand on a le ventre creux, on ne dédaigne pas la moindre larve et, à plus forte raison, un renardeau.

Mais le loup en savait probablement plus long. Il évitait de regarder le renard. Peu à peu, il essaya de changer la conversation.

— Et toi-même, petit père, où demeures-tu ?

— Ah ! cher compère, j'habite tout à fait au fond de la forêt, dans un lieu tellement désert qu'il est bien difficile de me trouver.

— Et c'est toi-même qui as fait le terrier ?

— Non, je ne l'ai pas construit moi-même, j'ai pris possession de celui d'un blaireau. Jamais, nous autres, nous ne pourrions travailler aussi bien que ces animaux-là. Je n'ai pas la moindre sympathie pour le blaireau, mais je ne cesserai pas d'affirmer qu'il fait son terrier tellement spacieux, l'entretient avec tant de soin et l'arrange si confortablement, que c'est merveille. Il ne se contente pas de creuser plusieurs couloirs, il construit encore de véritables cheminées pour y amener l'air du dehors. On ne se doute pas qu'on se trouve dans un terrier, on y est au frais et l'on y respire à pleins poumons comme si l'on demeurerait en plein air.

— Pourquoi donc le blaireau a-t-il abandonné son terrier ? demanda le loup.

— Je vais, petit compère, te conter dans l'ordre tout comme les choses se sont passées.

III

UN LOCATAIRE PEU SCRUPULEUX

« Un jour, je pris la résolution de m'établir dans le voisinage du blaireau. Qui ne connaît cet animal ? Toujours morose et solitaire, il est ennuyé même de voir un oiseau voler dans l'air. Il voudrait rester seul dans toute la forêt. Naturellement mon arrivée le fâcha.

» — Qui t'a permis de venir t'installer près de moi, espèce de moulin ? me dit-il.

» — Bien que j'aie l'air d'un moulin, lui répondis-je, je porte toutefois une belle fourrure. Regarde un peu, de ton côté, de quoi tu as l'air toi-même ! Au lieu d'un museau, tu as une véritable hure ; le poil de ta pelisse ressemble plutôt aux soies d'un cochon, tes pattes sont celles d'un ours, ta queue rappelle celle d'un chien !

» Ah ! comme cela le fit enrager ! Il se répandit en injures :

» — Tu es un voleur ! dit-il. Tu iras rôder par les campagnes pour voler des poules dans les poulaillers, on lancera ici des chiens pour te faire la chasse à toi, et je pourrai me trouver pris sans être absolument pour rien dans toute cette histoire.

» — Ce sera bien fait pour toi ! La forêt n'est pas à toi seul.

» — Mais est-ce qu'elle n'est pas assez grande pour que tu puisses t'établir quelque part ailleurs ?

» — Ah ! voilà, j'ai oublié positivement de venir t'en demander la permission ! répondis-je. Assez grogné, espèce de maladroit. Va te coucher, je m'établirai où cela me conviendra.

» Notre blaireau fronça les sourcils et s'en alla en se dandinant dans son terrier. Je me dis :

» — Au lieu de me disputer avec cet animal, il vaudrait bien mieux le faire déguerpir d'ici de lui-même. Ces bêtes sont très propres et ne souffrent pas la moindre ordure à côté de leurs habitations. Attends donc, pensai-je, nous allons voir qui de nous deux aura raison de l'autre.

» Et je commençai à ramasser toutes sortes d'immondices et à les décharger près de sa demeure. En voyant cela, furieux, il éclate en grognements et se met à nettoyer en enterrant toutes ces saletés. Mais dès qu'il est rentré chez lui, je recommence ma besogne. Je le tourmentai ainsi pendant plusieurs jours ; il n'y tint plus et déserta son logis.

» — Un animal honorable ne peut plus habiter la forêt à cause de votre race voleuse, me cria-t-il en m'invectivant.

» Et il se mit à ma poursuite. Mais ce n'est pas une bête aussi gauche qui m'attrapera jamais. Il prit donc le parti de s'en aller de lui-même. Un jour, plusieurs jours se passèrent sans qu'on entendît rien de lui. Ne le voyant plus revenir, je m'installai dans son terrier.

» D'abord, j'y trouve un couloir ; après, une vaste pièce. J'y entre et ne peux me lasser d'admirer ; tout est si propre, un vrai salon tapissé de mousse dans laquelle le pied s'enfonce doucement. Cette pièce a deux autres sorties qui conduisent, l'une dans un garde-manger, l'autre dans un cabinet de débarras. Dans le garde-manger, toutes sortes de provisions : des racines, des glands, un peu de miel, etc. Je croyais trouver également des provisions dans le petit cabinet, mais il n'y avait là que différents débris enfouis : des têtes de serpents et de grenouilles, toutes sortes de choses, enfin... Je m'établis là et

commençai une vie heureuse et sans soucis. »

— Comment, vous autres renards, ne sauriez-vous pas vous créer une vie heureuse ? grommela le loup. Vous réussissez à vous tirer de tout embarras.

Et le renard de lui dire :

— Ah ! cher compère ! on arrive bien à s'en tirer quelquefois, mais ce n'est pas toujours le cas. Nous voilà, par exemple, empêtrés tous les deux !... Dans ce bas monde, à quelles rudes épreuves ne se voit-on pas exposé ? Rien que d'y penser je sens se dresser le poil de mon dos. Écoute, je vais te conter ce que j'ai souffert dans ma jeunesse.

IV

L'ENFANCE DE MAÎTRE RENARD

« J'étais encore tout petit. Mes parents vivaient dans l'aisance. Notre terrier était magnifique ; il avait une dizaine de sorties. Se présentait-il un danger quelconque, tout de suite nous pouvions trouver une issue pour nous sauver et, alors, va chercher !... À l'entrée de la forêt, il y avait un village, et rarement une journée se passait sans que nous eussions un poulet sur la table. C'était une vie délicieuse. Par les intempéries, nous nous ennuyions beaucoup, c'est vrai ! Il fallait rester tout le long du jour enfermés dans le terrier ; mais en revanche, lorsque le temps se remettait au beau, la tête nous tournait de plaisir, les jeux et les amusements n'en finissaient plus.

» Notre mère s'allongeait sur une grosse pierre pour se chauffer au soleil et nous courions jouer dans la clairière. Tantôt elle nous donnait une petite souris vivante et s'amusait à contempler toutes les espiègleries auxquelles nous nous livrions. Tantôt elle nous apprenait l'art de prendre des oiseaux. Dès qu'elle voyait un de ces chanteurs aériens venir se poser sur une branche du buisson, elle s'en approchait furtivement et le saisissait tout vivant. C'était un amusement pour nous. Et notre mère exigeait que ce que nous faisions fût logique, bien ordonné, bien raisonné. Le soir, nous allions à la chasse. Il fallait voir comme elle marchait, notre chère maman ! Elle posait son pied doucement et prenait garde à tout, observait tout, flairait tout... Lorsqu'elle nous quittait, la bonne mère, nous nous rangions devant le terrier à attendre son retour. Si elle tardait à rentrer, la tristesse nous gagnait et nous commencions à glapir d'une façon lamentable...

» Mais, à son retour, c'était une véritable fête chez nous. Tantôt elle nous apportait un lièvre, tantôt une poule ou un canard. Elle partageait l'aubaine entre nous tous et nous disait :

» — Mangez, mes enfants, mangez à votre faim ! Prenez des forces. Bientôt je vous conduirai dans les champs et vous apprendrai à chasser ; sans cela, vous pourriez mourir de faim quand je vous aurai abandonnés, cet automne.

» Nos jours coulaient ainsi paisiblement lorsqu'un grand malheur vint nous surprendre. Des chiens furent lâchés à la poursuite de notre bonne mère. Elle volait, rapide comme une flèche, mais ce n'est pas une chose facile que d'échapper aux chiens. À bout de forces, elle se voyait déjà réduite à se rendre, car les chiens étaient tout près et ne pouvaient manquer de l'atteindre. Que faire ? Elle agita alors sa queue et s'accroupit. Les chiens n'avaient pas eu le temps de s'en apercevoir, qu'ils l'avaient déjà dépassée. Elle fut donc sauvée ; il leur fut impossible de la retrouver.

» Malheureusement on était tombé sur notre terrier ; on commença à le fouiller. Nous étions tous réunis dans notre niche et, anxieux, nous pouvions entendre les battements de notre cœur. Le péril était imminent. Quelque sortie que nous pussions prendre, des chiens nous guettaient partout. Mes frères, mes sœurs et moi nous tombâmes tous entre les mains des hommes. Et c'est alors seulement que nous apprîmes ce que c'est que le malheur !

» Tous mes frères et mes sœurs furent tués ; seul, je leur survécus. On m'emmena dans une cour et on me passa un collier au cou, puis, avec une chaîne, on m'attacha à un arbre. Je me mis à pleurer à chaudes larmes en pensant à notre chère mère.

» La nuit était tombée. Dans la cour se promenaient des dindons qu'on avait probablement oublié d'enfermer. Toujours enchaîné, je me demandai :

» — Où est-elle, ma chère mère ?

» Tout à coup, je la vois s'avancer vers cette cour. Et d'un pas si léger qu'on eût dit qu'elle marchait dans l'air ; tantôt elle s'arrêtait pour écouter ; tantôt elle se glissait furtivement en rampant, tantôt elle se cachait derrière un buisson et, toujours en avant, son museau flairait l'air. Elle s'approcha de la palissade, puis se coucha à plat ventre : impossible de la voir derrière les hautes herbes ! De joie, je commençai à glapir, à l'appeler vers moi ; mais ma mère restait toujours couchée et ne bougeait pas. Je me tus. Alors elle se redressa, jeta un regard autour d'elle et d'un bond franchit la palissade : on eût dit qu'elle avait des ailes comme un oiseau.

» Fondant en larmes, elle s'approcha de moi :

» — Ah ! mon enfant chéri, me dit-elle, quel sort cruel tu subis !

» Elle me demanda ensuite :

» — Où sont tes frères et tes sœurs ?

» — Tous sont tués, lui répondis-je, tous tués sous mes yeux !

» Ma chère mère éclata en sanglots. Elle me prodigua les plus tendres caresses, m'embrassa, pleura toutes ses larmes ; puis tout d'un coup se mit à étrangler un à un les dindons lâchés dans la cour en pleine liberté. Et elle s'y prenait si adroitement que, rien qu'en la voyant faire, j'oubliais toutes mes misères. Elle rampait doucement, glissait comme un serpent, s'approchait de l'oiseau et, avant qu'il eût eu le temps de bouger ou de pousser le moindre cri, elle le saisissait à la gorge. Elle en tua quatorze de cette manière, et les déposa tous à côté de moi en me disant :

» — Tu n'auras pas du moins à courir le risque de mourir de faim ! Adieu, mon enfant ! Et tiens-toi sur tes gardes, ne laisse pas échapper une bonne occasion ; dès qu'elle se présentera, prends la fuite et rends-toi directement dans la forêt, peut-être nous y retrouverons-nous un jour !

» Mais je n'ai pas eu le bonheur de la revoir depuis. Voici ce qui lui arriva, à ce que j'ai ouï dire plus tard.

» Un jour, il y eut dans la forêt un tapage extraordinaire et l'on entendit pousser des cris épouvantables. Ma mère, voulant se dérober par la fuite, donna en plein sur un chasseur. Elle eut la jambe brisée par une balle. Malgré cela, elle courait toujours ; dans sa course rapide, cette patte mutilée et traînante lui donnait sans cesse des coups sur la tête. Cela l'énerva à tel point qu'elle la coupa avec l'aide de ses dents et continua sa course sur les trois pattes qui lui restaient. Elle devint malade depuis et mourut, dit-on, dans la dixième année de son âge. »

V

EN CAPTIVITÉ

— Et quelle fut ton existence une fois prisonnier ? demanda le loup.

— Je n'ai pas eu à m'en plaindre, cher compère ; la vie était bonne, la nourriture abondante et mon maître ne me faisait pas de mal. Le croirais-tu, compère ? je m'étais tellement habitué à lui que je ne voulais plus le quitter et que je le suivais partout. La seule chose qui m'ennuyait, c'était lorsqu'il me prenait dans ses bras et qu'il commençait à me prodiguer ses caresses, à me cajoler. Je savais bien

qu'il ne le faisait pas par méchanceté ; au contraire, c'était sa manière à lui de me témoigner son amitié ; mais je n'en souffrais pas moins bien fort parfois ! Il est vrai que je ne le lui laissais pas voir, oh ! pas le moins du monde !... mais combien ses caresses m'étaient insupportables ! Je le regardais, je lui souriais, je lui léchais les mains, le tout en remuant ma queue. Mais, en même temps, je n'avais qu'une seule pensée, c'était de me dégager le plus tôt possible. Et alors il en avait pour longtemps avant de me rattraper, à moins qu'il ne me poussât dans un coin.

» Un jour qu'il m'avait particulièrement ennuyé avec ses caresses, je lui mordis la main. En récompense, il m'assena alors un si joli coup sur la tête que j'en fus tout abasourdi... Et, par-dessus le marché, il commença à me rosser d'importance sans choisir l'endroit. Je ne pus en revenir pendant deux jours, je me sentais tout brisé.

» Après cet incident, je me comportai avec plus de prudence, et lorsqu'il commençait à me tourmenter de ses cajoleries, je ne faisais que sourire et le regarder gentiment. Les choses allèrent même plus loin : il poussait le toupet jusqu'à me tendre un morceau de viande et, dès que j'y enfonçais les dents, il me le retirait en me fourrant dans la bouche son détestable doigt... Alors mon cœur s'envenimait, je tremblais de fureur et... je ne cessais pas de sourire. Montrant bonne mine à mauvais jeu, je supportais tous ses tours ; aussi m'aimait-il bien ; il n'avait pas assez de friandises à m'offrir ; la viande, les souris, les oiseaux, toutes sortes de bonnes choses étaient à ma disposition.

» Ce qui me faisait souffrir encore, c'étaient les chiens. Ils m'épouvantaient au-delà de tout. Et mon maître, comme pour me taquiner, aimait à amener un chien près de moi. Il en avait un velu, tout noir. Ce maudit ne tarissait pas en aboiements, jusqu'à m'arracher des larmes ; mon cœur se serrait d'émotion... Me croiras-tu, cher compère ? j'en venais même à rêver chiens !...

» Je dormais dans une petite remise. Une fois, mon maître eut l'idée de m'enfermer pendant trois jours. Je fus envahi par la tristesse et je résolus de m'évader. Le soir même, je mis mon projet à exécution. La nuit était obscure et je pris la clef des champs.

VI

LES AVENTURES D'UN MAÎTRE FOURBE

» Me voilà donc, cher compère, rendu à la liberté. Je marche à travers les domaines de mon maître, je sens le cœur me battre violemment : si les chiens m'entendaient, c'en serait fait de moi ! Cependant, en passant devant le poulailler, je ne pus m'empêcher d'y entrer. J'étranglai une poule que j'emportai avec moi. Lorsque j'atteignis les champs, je m'assis dans une fosse et je pris mon repas du soir.

» Il commençait à faire jour. J'aperçois la forêt qui est tout près ; je prends mes jambes à mon cou et j'y vole. Tout d'un coup je vois un homme venir à ma rencontre. Je manque m'évanouir et je me demande ce qu'il y a à faire.

» — Si je continue ma course, il m'apercevra plus facilement, me dis-je.

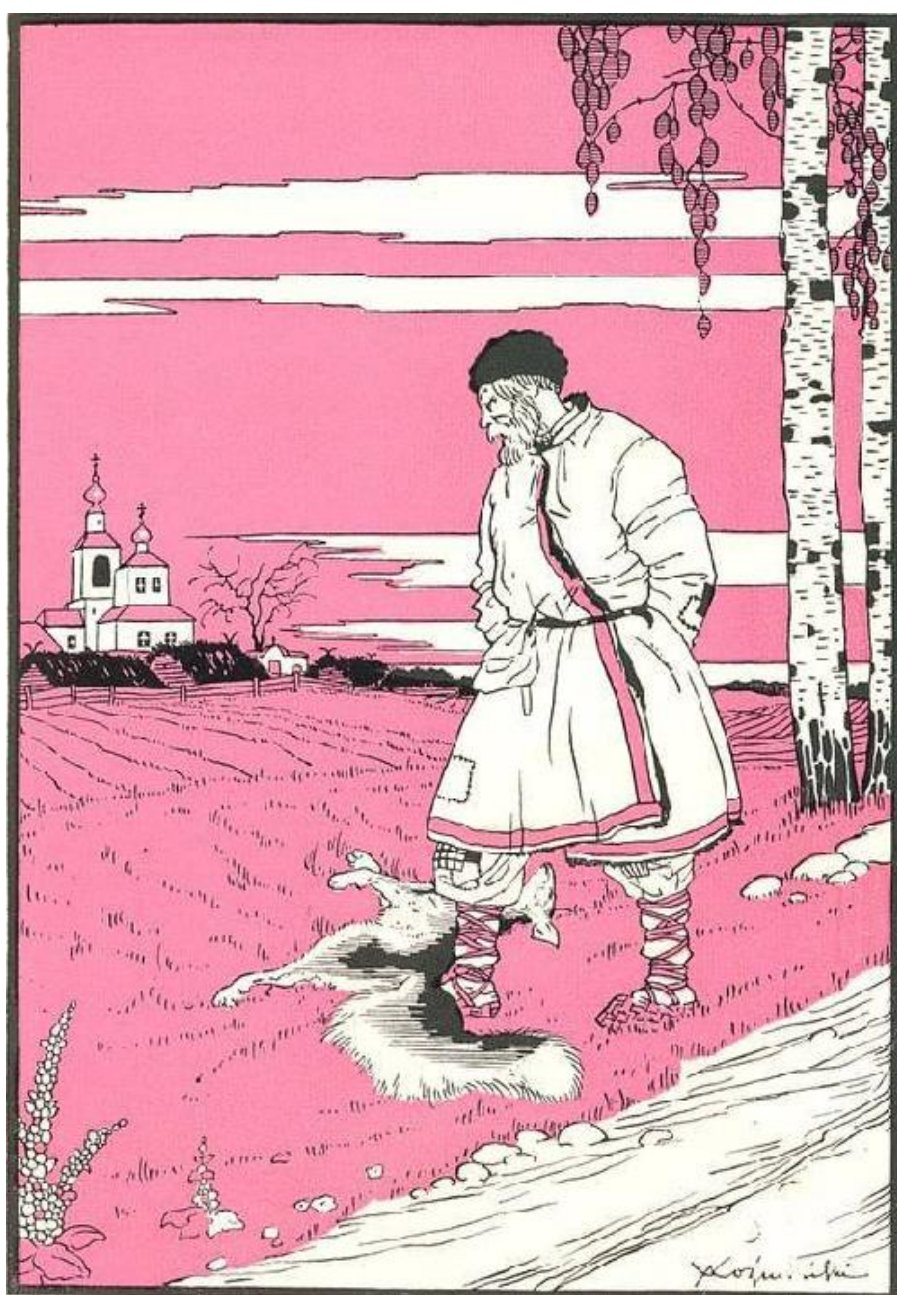
» Et je m'étends par terre en faisant le mort. Mon homme s'avance, je l'entends déjà fredonner son air. Je le regarde du coin de l'œil, et il vient de mon côté la tête penchée en murmurant quelques paroles... Je ne bouge pas... J'écoute... il s'avance directement vers moi... Ah ! que va-t-il s'ensuivre ?...

» L'homme s'approche de moi. Il me pousse de son pied une fois, deux fois... je ne donnais pas signe de vie. Tout d'un coup, il me prit par la queue, me souleva, me fit tourner dans l'air, puis me jeta sur son dos et continua sa marche.

» — Hélas ! ma dernière heure a sonné, pensai-je. Cet homme va m'écorcher pour avoir ma fourrure !...

» Et tout en fredonnant sa chansonnette, il me portait toujours pendu à son dos et tenant ma queue dans sa main. Cette position n'étant nullement commode pour moi, je n'en pouvais plus. Je m'ingéniai donc à le mordre. Il eût fallu entendre le cri épouvantable que le bonhomme poussa en me jetant sur le sol et en se mettant à courir. Alors je m'empressai de m'esquiver dans la forêt. J'étais sauvé.

» Je me réfugiai dans le plus épais du hallier et me couchai pour me reposer. Là je me mis à réfléchir... Qu'allais-je devenir maintenant ?... La tristesse m'envahit : d'un côté je regrettai mon maître et d'un autre j'étais inquiet sur mon sort. Que veux-tu, cher compère ! j'avais perdu l'habitude d'agir par ma propre initiative. Je me posai la question :



Il me poussa de son pied, je ne donnais pas signe de vie.

» — Où irai-je reposer ma pauvre tête ? Qui me donnera à manger et à boire ?

» En effet, dans les premiers temps, mon existence fut pénible et je passais à jeun des journées entières. Je ne savais pas seulement prendre un petit choucas mouillé. Quant aux souris, il ne fallait même pas y songer !...

» Peu à peu, j'appris pourtant à chasser. Les lièvres, cette année-là, étaient très nombreux dans la forêt. Pour les guetter, je me cachais derrière un buisson. Dès que l'un d'eux apparaissait dans une clairière en flairant l'air de son museau, en agitant ses longues oreilles, un camarade venait aussitôt le rejoindre, et les ébats commençaient... Un lièvre se couche d'abord sur l'herbe, replie ses oreilles et attend. Un autre, le voyant faire, accourt à lui comme un fou... À ces deux étourdis s'ajoute un troisième, puis un quatrième, un cinquième... une dizaine enfin... Et comme dans un accès de délire, tous s'élancent à la fois et tourbillonnent dans le pré...

» Alors je commence à ramper à plat ventre en m'avancant vers l'un quelconque de ces distraits qui restent là à bayer aux corneilles, et je le saisis à la gorge... Voilà donc mon déjeuner assuré...»

Son récit achevé, le renard demanda au loup :

— Et toi, cher compère, pourquoi ne veux-tu pas raconter quelque chose à ton tour ?

— Mais je ne cesse de t'admirer, toi, compère ! En voyant ton entrain, on dirait que tu te trouves là invité à un banquet, et non pris dans un piège.

— Eh ! cher compère ! la mort ne vient pas nous surprendre deux fois ; mais un jour il faut tout de même disparaître...

VII ÉPILOGUE

— À peine le renard avait-il achevé ces paroles, conclut notre bonne niania, qu'un lourd chariot arriva près de notre fosse. Pendant que le chasseur s'occupait de moi en m'aidant à sortir de ce maudit trou, le rusé renard s'accrocha à ma robe et réussit à bondir au-dehors.

» — Il avait bien hérité de toutes les qualités de sa mère, pensais-je, et il faisait preuve de la même astuce.

» Eh bien, mes enfants, vous en avez assez pour ce matin. Voici

d'ailleurs que le déjeuner est servi : allons nous mettre à table ! »



La guerre des pies et des renards

I DANS LA FORÊT



UNE pluie fine tombait depuis trois jours. Dans la forêt tout était imbibé, le feuillage des arbres comme les plantes qui végétaient à leurs pieds ; leurs gerbes de fleurs, appesanties par l'eau, s'inclinaient vers la terre. L'épaisse écorce des branches, le sol lui-même étaient trempés. Aucune créature de la forêt, ni les animaux, ni les oiseaux, ni les papillons, jusqu'au modeste moucheron, aucune créature ne se sentait heureuse. Tous se réfugiaient où ils pouvaient pour faire sécher leur habit de plumage ou de riche fourrure. Tous étaient de mauvaise humeur, car la pluie les réduisait à jeûner. Les hannetons, les papillons et les grillons restaient blottis dans leurs cachettes ; craignant de mouiller leurs pattes et leurs ailes, ils n'osaient plus sortir. Et les oiseaux, ne pouvant plus atteindre leur proie, souffraient de la faim.

Les fauves criaient famine, car tous les oiseaux se pressaient sous l'épais feuillage des arbrisseaux, ou se cachaient au fond de halliers inaccessibles.

La faim et la désolation régnaient dans toute la forêt.

II

OÙ LE RENARD S'ASSOCIE AVEC LA PIE

Sur une pente, au milieu des bois verdoyants, brillait de loin une clairière sablonneuse. Un bel oiseau, qui s'était réfugié dans le feuillage d'un arbre voisin, vint s'y abattre. Il secoua son plumage et alertement se mit à marcher de-ci de-là sur le sable. C'était une vieille connaissance, la pie avec sa poitrine blanche, la pie voleuse, la belle et avisée hôtesse de nos forêts.

D'un œil vif et intelligent, elle inspecte tout autour d'elle, sur le sable. La pauvrete n'a rien mangé depuis deux jours. La pluie ne lui permettant pas de chasser, elle n'a pu se rendre ni dans les champs, ni au bord de la rivière, ni même aux abords d'un village. Et voici qu'elle vient tenter la fortune dans cette clairière. Elle retourne un caillou, rien. Elle va à un autre. Ô bonheur ! trois hannetons y sont blottis. Prestement elle les avale, et voilà sa faim apaisée pour quelque temps.

— Chère commère ! que manges-tu là ? fait à côté d'elle une voix mielleuse.

La pie se retourne et aperçoit, tout mouillé, le museau du renard émergeant d'entre les branches d'un buisson. Le vieil ami la contemplait en léchant ses babines et en claquant des dents.

— Bonjour, compère, lui répond notre pie. Je suis là à chercher des hannetons pour mon déjeuner.

— Eh ! chère amie ! sont-ils bons à manger ?

— S'ils sont bons !... C'est là une autre question. Vois-tu, mon vieux, lorsqu'on a le ventre creux depuis deux jours, on ne regarde pas à la délicatesse : on dévore tout aussi bien un hanneton.

— Est-ce vrai ? Ils sont donc mangeables ?

La pie sautilla vivement vers une nouvelle pierre, jeta un coup d'œil dessous et la souleva.

— Eh bien, compère, viens en goûter.

Le renard ne se fit pas prier. Il accourut tout de suite ; crac, crac... et, sous ses dents disparurent tous les hannetons qui s'étaient abrités sous cette pierre.

— Ce n'est pas si mauvais, dit-il, et, à la rigueur, on peut s'en contenter. Veux-tu, chère pie, que nous nous mettions ensemble à la recherche des hannetons ?

Et les deux compagnons de retourner toutes les pierres et tous les petits cailloux qui se trouvaient dans la clairière. Les plus petits, la pie les retournait toute seule, mais pour les pierres un peu plus grandes, le renard lui prêtait son concours.

Nos amis bouleversèrent ainsi jusqu'au moindre gravier qui traînait

là sur le sable. La besogne achevée, ils secouèrent leurs jolis habits, et, dans leur entente amicale, s'assirent l'un à côté de l'autre pour se reposer.

— Merci bien, chère pie, tu m'as vraiment tiré d'un grand embarras. Je croyais que j'allais mourir de faim... Et sais-tu quelle proposition je vais te faire ? ajouta l'astucieux compère. Veux-tu t'associer avec moi pour la chasse ? Tu possèdes des ailes, ton œil est perçant : tu voleras sur quelque haute branche, et tu pourras voir au loin ; moi j'ai le flair bon et les dents aiguës. Dès que j'ai flairé un lièvre ou une caille, guidé par mon odorat, je m'avance vers la bête, doucement, en rampant : je saute sur elle, j'enfonce mes crocs dans sa gorge et c'en est fait. Mais voici le mal : le lièvre a de bien longues oreilles. On s'approche de lui furtivement, avec toutes les précautions possibles : mais au moindre frôlement il vous entend déjà et le voilà parti ; un, deux, trois sauts : — adieu, le voilà loin.

» Nous ferons donc la chasse de cette manière : tu voleras d'un arbre à l'autre et tu feras les observations nécessaires. Dès que tu auras aperçu une perdrix, une caille ou un lièvre, tu te placeras à côté de la bête et tu te mettras à crier en allant toujours crescendo. Alors, m'en approchant furtivement, je saisirai la proie et nous la partagerons. »

— Bon, dit la pie, le pacte est conclu. Je dois avouer que tu es très habile sur le sol, et que je n'ai pas de crocs comme toi.

— Oh ! là, là, fit une voix sur un arbre voisin. Nous allons voir, à présent, lequel des deux compagnons fera sa dupe de l'autre, sifflota le merle sur un ton railleur. Car l'un vaut l'autre. Qui vivra verra.

III

LE DUPEUR DUPÉ

Le lendemain, dès que l'aube du jour eut empourpré le ciel, nos deux associés partirent pour la chasse.

La pie voleta d'un arbre à l'autre en regardant de-ci de-là. Et en bas, suivant la même direction et ne perdant pas du regard sa nouvelle amie, le madré renard se glissa à travers les buissons.

Dans une clairière tapissée de fleurs de toutes les couleurs mûrissaient des fraises succulentes.

— Coc, coc, coc !

Ce cri résonna dans l'air, et une poule de bruyère sortit des buissons.

— Tiou, tiou, tiou ! répondirent à cet appel plusieurs jeunes voix.

Et toute une nichée de petits poussins se dispersa dans cette riante prairie.

— Couc, couc, couc ! cria la mère.

Et, de suite, les enfants se mirent à becqueter les belles fraises. Elle-même n'en mangeait pas, mais de son œil perçant elle inspectait les lieux, s'efforçant de découvrir un ennemi à l'affût. Son oreille subtile était tendue, cherchant à surprendre le moindre bruit.

Sur un arbre apparut la pie. La poule la regarda d'un œil méfiant.

— Coc, coc !...

Tous les poulets restèrent cois.

Alors la pie, voulant tromper la vigilance de cette mère empressée, vola d'un autre côté de la clairière, descendit doucement par terre et furtivement, en se cachant dans l'herbe, elle marcha vers les gallinacés. La pauvre poule fut sa dupe. S'étant rassurée après l'avoir vue disparaître, elle donna à ses enfants le signal de continuer leur friand repas. Tout d'un coup, au milieu de la clairière, la pie s'éleva dans l'air, s'assit sur un buisson qui se trouvait là et se mit à jacasser.

La poule s'alarma ; les petits s'accroupirent par terre.

La pie ne cessait pas de jacasser tout en agitant sa queue.

Cependant le renard, après avoir fait une minutieuse reconnaissance de l'autre côté, s'approcha furtivement de la nichée. Crac ! voilà un poussin d'égorgé. Il sauta sur un autre pour en faire autant. Mais, à cet instant même, la mère poussa un cri lamentable. Ses jeunes enfants s'envolèrent subitement, et maître renard n'eut que le temps d'arracher à sa victime quelques petites plumes qu'il tenait entre ses dents.

Mais la pie ne dormait pas. Vite elle saisit le poussin que le renard avait égorgé, l'emporta sur un arbre et commença son repas.

Accourt le renard.

— Et ma part ? lui demanda-t-il.

— Oui, oui, cher compère ! Laisse-moi seulement le temps de faire le partage, dit la pie tout en continuant de manger le poussin.

Successivement disparurent tous les viscères, puis la chair elle-même ; seuls les os demeurèrent.

— Prends donc ta part, compère !... dit la pie en jetant ces débris au renard.

Celui-ci essaya de mâcher les os qui lui étaient ainsi offerts pour son dû et, en se léchant le museau, il pensa :

« Ah ! voleuse ! c'est ainsi que tu entends l'association ? Attends un peu, tu vas recevoir une bonne leçon. »

— As-tu bien mangé, cher compère ? lui demanda la pie du haut de son arbre.

— Oui, ma chère, merci, lui répondit le renard. Maintenant, il faut

que nous pensions à notre dîner.

IV

LA VENGEANCE DU RENARD

Tous les deux se mettent de nouveau en marche. Ils arrivent enfin à la lisière du bois et y trouvent une famille entière de lièvres qui s'amusaient sur l'herbe douce et verdoyante de la prairie. Les uns savouraient les tiges succulentes des plantes, les autres faisaient leur toilette, tandis que deux étourdis sautillaient gaîment l'un devant l'autre.

De nouveau la pie se percha sur un buisson et agita sa queue.

Les lièvres dressèrent leurs oreilles et portèrent toute leur attention vers ce merveilleux oiseau. Le renard, rampant par-derrière, s'approcha furtivement et, sans être aperçu, saisit un petit levraut. Les autres, aussitôt, s'enfuirent.

Mais la pie qui guettait la proie se trouvait déjà sur la place.

— Eh bien, compère, faisons le partage de l'aubaine.

Le renard mourait de faim, mais il résolut de punir cette voleuse.

— Volontiers, ma chère. Seulement je suis excessivement las, et la fatigue me fait même oublier la faim. Je vais me reposer un peu, et toi, tu garderas le lièvre ; qui sait combien de voleurs rôdent par là ? on y voit des loups et des corbeaux.

» Après mon somme, nous partagerons le lièvre et nous le mangerons. »

— Très bien, cher compère, lui répondit la pie.

Et en même temps elle se dit en elle-même :

« J'ai de la chance d'avoir un compagnon comme celui-ci. Va te reposer, mon vieux, et moi, en attendant, je dînerai. »

Voilà que le renard commence à ronfler. La pie saute sur le lièvre et, à coups de bec, lui crève les yeux, ce qui, pour sa race, constitue une gourmandise de premier ordre. Mais le renard ne dormait pas et surveillait attentivement les gestes de son associée. Au moment même où la pie commençait à dépecer le lièvre, d'un bond il se trouva à côté d'elle et la saisit par la queue. Affolée, la voleuse poussa un cri épouvantable, fit un effort suprême pour se dégager et réussit en effet à se délivrer. Elle s'envola saine et sauve, mais sa belle queue était restée entre les dents du renard.

— Ah ! ah !

Un éclat de rire résonna dans le feuillage d'un bouleau.

— Voilà ce que c'est que l'alliance entre voleurs ! s'écria le merle. J'étais persuadé d'avance qu'elle finirait par une bataille.

Tous les oiseaux présents s'attroupèrent pour voir la pie dépouillée de sa queue ; des railleries pouvaient sur elle de tous côtés.

— Où est-elle donc, ta belle queue dont tu étais si fière ? lui criait le pic.

— On la lui a coupée à Moscou, déclara le chardonneret.

— Ce n'est pas cela, dit la fauvette ; elle avait sa queue collée et la pluie l'a détrempée.

La pie se cacha d'abord pour se dérober à toutes ces moqueries ; enfin elle cria au secours.

V

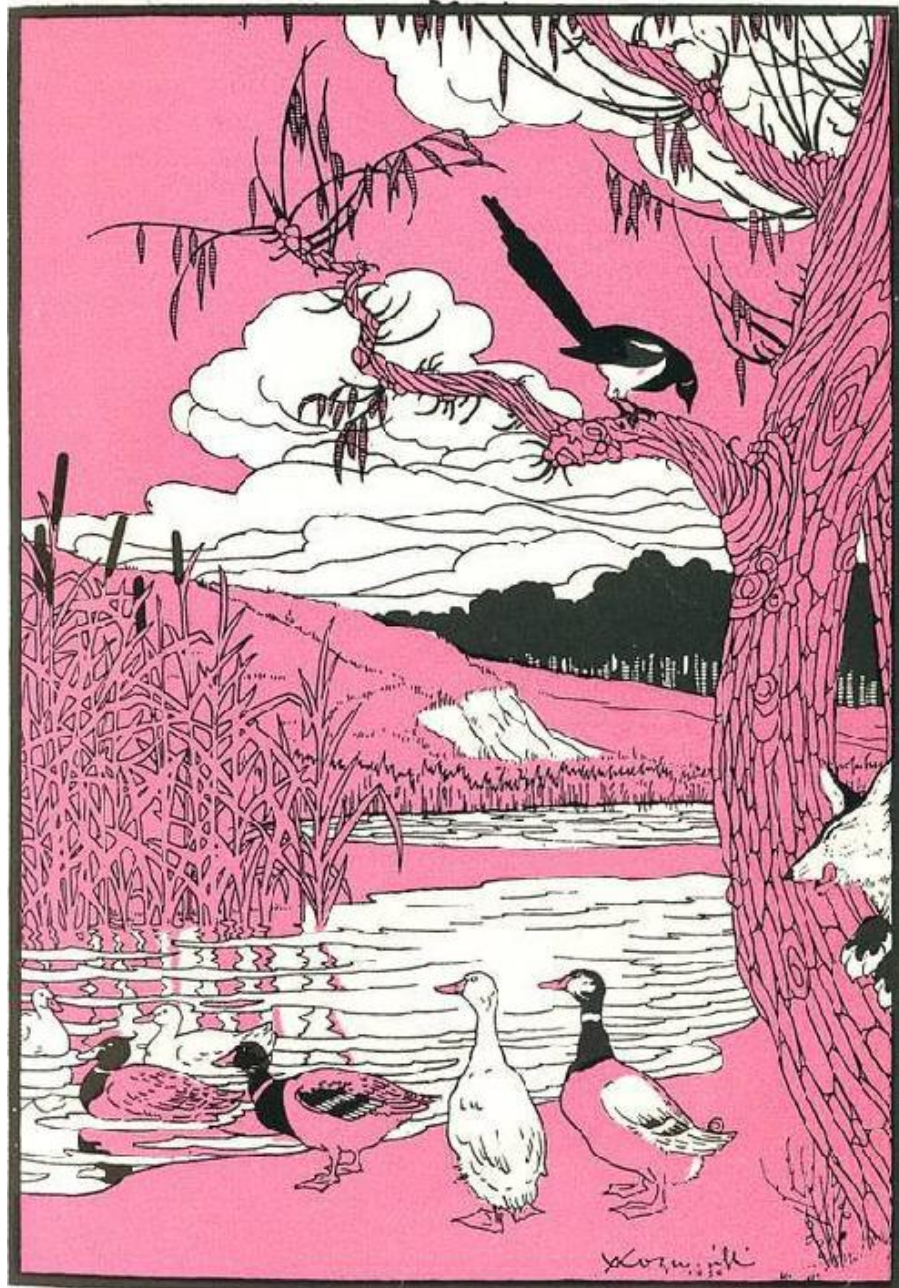
LES REPRÉSAILLES DES PIES

Alors, ce fut dans la forêt un véritable sabbat. Les congénères de la pie accoururent, la blâmèrent sévèrement ; mais enfin, dans un conseil de famille, on décida de la venger.

Depuis, les pies ont déclaré aux renards une guerre sans trêve ni merci.

Le renard vient-il s'embusquer derrière un buisson pour guetter un lièvre peu prudent qui s'aventurerait de son côté ? aussitôt une pie commence à jacasser au-dessus de lui et mène un vacarme tel que toute bête s'enfuit de cet endroit.

S'approche-t-il furtivement d'une famille de coqs de bruyère ? Un pas encore, et il tient sa proie... Mais non, on ne sait d'où ni comment la pie surgit, le tire par la queue et puis s'envole en jacassant.



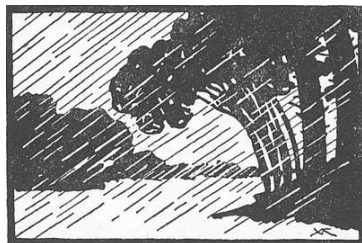
De plaisir, le renard ferme les yeux...

Et toute la nichée se disperse et se sauve.

Un malchanceux compère s'en va-t-il chercher sa proie au bord de l'étang ? Les jeunes canards se baignent gaîment dans l'eau, voilà qu'ils regagnent la terre pour prendre un moment de repos et se dirigent vers l'endroit où le renard reste aplati, sans faire le moindre mouvement. De plaisir, il ferme les yeux ; dans son imagination il sent craquer déjà sous ses dents le délicieux palmipède... et, tout d'un coup, retentit le jacassement de la pie. Les canards effrayés se plongent dans l'eau. Il n'y a plus rien à faire. Et, plus affamé encore, le renard disparaît dans les buissons.

C'est ainsi que les pies poursuivent partout les renards en les empêchant de chasser. Mieux encore, elles les dénoncent à l'homme, chasseur lui-même. Et souvent cette trahison leur coûte leur propre plumage.

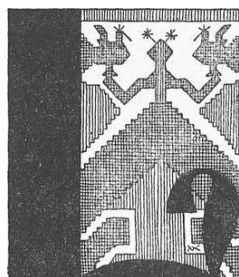
Les choses en sont arrivées là, que presque tous les renards ont cessé de chasser pendant le jour. Et ce n'est que dans la nuit, quand les pies sont endormies, qu'ils se décident à sortir pour se mettre en quête de leur nourriture.



Le chasseur Iémélia

I

LE GRAND-PÈRE ET LE PETIT-FILS



VOIN, bien loin, dans la partie nord des monts Ourals, au beau milieu d'un hallier impénétrable, se cache le village de Tytchki. Il est composé en tout de onze maisonnettes seulement, dix plutôt, car la onzième est située tout à fait à l'écart, sur la lisière même de la forêt. Pareille à un mur dentelé se dresse autour du village une forêt éternellement verte, une forêt aux feuilles aciculaires(3). Par-delà les cimes des sapins ordinaires et des sapins blancs, on peut distinguer plusieurs montagnes qui semblent avoir tout exprès entouré Tytchki sur tous les côtés de leurs énormes remparts d'un gris bleuâtre. La hauteur la plus voisine est toute bossuée : c'est la montagne des Ruisseaux, avec sa cime pâle et boisée qui, pendant le mauvais temps, s'enveloppe complètement dans des nuages d'un gris trouble. Une multitude de sources et de petits ruisseaux se dirige gaiement vers Tytchki et, été comme hiver, fournit à ses habitants une eau fraîche, limpide comme une larme.

Les maisonnettes sont construites sans aucune espèce de plan, à la fantaisie de leurs propriétaires. Deux d'entre elles se penchent sur le ruisseau, une troisième est collée contre le penchant abrupt de la montagne ; les autres, enfin, longent le rivage, à la débandade, comme un troupeau de brebis. Il n'y a même pas de rue dans ce village : elle est remplacée par un sentier bien battu qui s'en va zigzaguant entre

les maisons. À vrai dire, les paysans de Tytchki n'ont même aucunement besoin d'une rue, car ils ne possèdent pas un seul chariot. En été, le petit village est entouré de marais et de marécages tellement impénétrables, qu'on a toutes les peines du monde à y accéder à pied par des sentiers étroits. Encore cela n'est-il pas toujours possible. Pendant le mauvais temps, sources et petites rivières montagneuses débordent fortement et, les chemins devenant impraticables, les villageois sont souvent obligés d'attendre pendant deux ou trois jours la décrue des eaux.

Tous les habitants de Tytchki sont d'excellents chasseurs. Été comme hiver, ils ne sortent presque pas de la forêt, toute voisine. Chaque saison a son gibier spécial : l'hiver, on y donne la chasse aux ours, aux martres, aux loups, aux renards ; l'automne, aux écureuils ; le printemps, aux cerfs ; l'été, à toutes sortes d'oiseaux.

En un mot, le travail se continue toute l'année, un travail pénible et bien souvent dangereux.

La maisonnette située à la lisière de la forêt est habitée par le vieux chasseur Iémélia et son petit-fils Grichouk. Cette maisonnette est tout à fait enfoncée dans la terre et ne regarde l'univers que par une seule fenêtre ; le toit en est pourri depuis bien longtemps ; du tuyau, il ne reste plus que des briques en ruine. Ni haie, ni porte cochère, ni hangar, elle ne possède rien de tout cela, la maisonnette d'Iémélia. Tout le bien du vieux chasseur ne consiste qu'en Lysko, un des meilleurs chiens de chasse de Tytchki, et qu'on entend hurler des nuits entières sous le perron rustique en poutres grossières : c'est que pendant les trois derniers jours qui précèdent chaque partie de chasse, Iémélia prive de nourriture le malheureux Lysko, afin qu'il ait le flair plus aiguisé et trouve plus facilement les traces du gibier.

— Grand-père... grand-père !... fit un soir Grichouk ; à présent, les biches se promènent avec leurs petits, n'est-ce pas ?

— Oui, avec leurs petits, Grichouk, répondit Iémélia, en finissant de tresser une paire de chaussures de tille.

— Quelle chance, si l'on pouvait se procurer un petit... hein !...

— Attends, nous nous en procurerons un... Voilà les chaleurs qui sont arrivées, les biches vont se cacher avec leurs petits dans les pinières pour se soustraire aux piqures des guêpes ; c'est là que je compte te prendre un petit faon, mon Grichouk !

L'enfant ne répondit que par un soupir profond. Grichouk était à peine âgé de six ans, et il y avait déjà plus d'un mois qu'il restait couché sur un large banc, recouvert d'une chaude fourrure de cerf. Le garçonnet avait pris froid au printemps, pendant la fonte des neiges, et n'arrivait pas à se remettre. Son petit minois basané pâlit et s'allongea, ses yeux s'agrandirent, son nez s'effila. Iémélia voyait son petit-fils fondre à vue d'œil, mais il ne savait comment y remédier. Il lui donna

bien à boire une certaine tisane, par deux fois il lui fit prendre un bain : la maladie ne céda point. Le petit ne mangeait presque pas. Il se contentait de mâchonner, de temps en temps, un croûton de pain bis, et c'était tout. Il restait encore une réserve de viande de chèvre salée préparée au printemps, mais Grichouk ne voulait même pas la regarder.

— Voyez-vous l'envie qui le prend : un faon !... se disait le vieil Iémélia, en donnant le dernier coup de main à sa chaussure de tille. Que voulez-vous ?... il faudra bien s'en procurer un...

Iémélia était septuagénaire ; gris, voûté, maigre, les bras longs. Ses doigts avaient de la peine à se déplier, comme si c'eût été des nœuds de bois. Mais il était encore bon marcheur et parvenait à vivre tant bien que mal avec le produit de sa chasse. Pourtant, ses yeux commençaient déjà à le trahir, surtout en hiver, quand la neige scintille et que sa poussière de diamant vous aveugle. C'étaient les mauvais yeux d'Iémélia qui étaient cause que le tuyau tombait en ruine, que le toit pourrissait et que, souvent, lui-même demeurait dans sa maisonnette pendant que les autres chasseurs battaient la forêt.

Il ne serait que temps pour le vieillard de se reposer, tranquille, sur un large four en briques bien chaudes, mais il n'a personne pour le remplacer... Et puis n'a-t-il pas à prendre soin de Grichouk, qui lui est resté sur les bras ?... Trois ans auparavant, la fièvre avait terrassé le père de Grichouk, et la mère avait été dévorée par les loups, un soir d'hiver qu'elle rentrait avec le petit au village. L'enfant ne fut sauvé que par miracle. Pendant que les loups rongeaient les jambes de la mère, celle-ci couvrait Grichouk de son corps et le sauvait ainsi...

Le vieux grand-père eut donc à élever son petit-fils. Par surcroît de charge survint encore cette maladie. Un malheur n'arrive jamais seul...

II

OU LE VIEUX CHASSEUR PART POUR LA CHASSE AU CERF

On était dans les derniers jours du mois de juin, la saison la plus chaude à Tytchki. Seuls les vieillards et les enfants étaient demeurés au logis. Quant aux chasseurs, ils étaient depuis longtemps éparpillés dans la forêt, à la recherche des cerfs. Dans la maisonnette d'Iémélia,

Lysko, affamé, hurlait déjà depuis trois jours comme un loup en hiver.

— Il faut croire qu'Iémélia a l'intention d'aller à la chasse, disaient les femmes du village.

C'était vrai. En effet, on vit bientôt Iémélia sortir de sa maisonnette, armé d'un fusil à pierre, détacher Lysko et se diriger vers la forêt. Il était chaussé d'une chaussure de tille toute neuve, habillé d'un cafetan en loques, coiffé d'un chaud bonnet de fourrure de cerf, il portait sur le dos un sac à pain. Depuis longtemps déjà, le vieux ne mettait plus de chapeau ; été comme hiver, il était coiffé de son bonnet en fourrure de cerf, qui protégeait parfaitement sa tête chauve contre le froid de l'hiver et la chaleur de l'été.

— Eh bien, Grichouk, tâche de te remettre pendant mon absence, dit Iémélia à son petit-fils. La vieille Mélanie veillera sur toi, tandis que j'irai chercher le faon...

— Tu vas l'apporter, grand-père ?

— Je te l'ai promis.

— Un tout petit jaune ?

— Un tout petit jaune...

— Eh bien, je vais t'attendre. Prends garde, ne le manque pas en tirant...

Depuis longtemps déjà, Iémélia avait l'intention de partir pour la chasse aux cerfs, mais il était toujours retenu par l'impossibilité de laisser son petit-fils seul.

Celui-ci ayant l'air d'aller un peu mieux, le chasseur décida d'aller tenter la fortune. Et puis la vieille Mélanie avait promis d'avoir soin du garçonnet ; cela valait toujours mieux que de le laisser tout seul dans la maisonnette.

Dans la forêt, Iémélia se sentait comme chez lui. Comment aurait-il pu en être autrement ? Ne l'avait-il point parcourue dans tous les sens, durant sa longue vie en compagnie de son chien et de son fusil ? À cent kilomètres à la ronde, le vieux connaissait par cœur tous les sentiers. À la fin de juin, on éprouvait dans la forêt une impression tout particulièrement délicieuse ; un tapis de fleurs multicolores émaillait agréablement les herbes, un arôme exquis flottait dans l'air, un soleil d'été regardait du haut du ciel d'un air affable, inondant de sa vive lumière la forêt, le gazon, la petite rivière qui murmurait dans les roseaux, les montagnes lointaines. Oui, le tableau était merveilleusement beau, et plus d'une fois Iémélia s'arrêtait pour reprendre haleine et jeter un coup d'œil en arrière. Le sentier qu'il suivait gravissait la côte comme un serpent, en contournant les grosses pierres et les roches abruptes. Les arbres de haute futaie avaient été abattus, et près du sentier se pressaient de tendres bouleaux, des chèvrefeuilles et des sorbiers qui avaient l'air de tentes verdoyantes. De-ci de-là on voyait des rangées de sapins qui ressemblaient à

d'énormes brosses vertes plantées de chaque côté du chemin. En un certain endroit, vers le milieu de la montagne, s'ouvrait une vaste échappée sur les montagnes éloignées et sur Tytchki. Le petit village semblait complètement caché au fond d'un profond vallon, et les chaumières des paysans apparaissaient comme des points noirs. Faisant abat-jour de sa main, pour protéger ses yeux contre le soleil, Iémélia resta longtemps à regarder sa maisonnette et à penser à son petit-fils.

— Eh bien, Lysko, cherche... fit Iémélia quand ils eurent descendu la montagne et quitté le sentier pour s'engager dans une pinière épaisse et impénétrable.

Lysko n'avait pas besoin qu'on le lui dît deux fois. C'était un chien d'expérience ; flairant la terre de son museau pointu, il disparut dans le hallier touffu et vert. Un instant encore reparut son dos couvert de taches jaunes, et ce fut tout.

La chasse commença.

Les énormes sapins levaient haut vers le ciel leurs cimes aiguës. Leurs branches épaisses s'entrelaçaient, formant au-dessus de la tête du chasseur une voûte sombre et impénétrable que les gais rayons de soleil ne traversaient que par-ci par-là, étoilant d'une tache d'or la mousse jaunâtre ou quelque large feuille de fougère. Quant à l'herbe, elle ne croît presque pas dans ces forêts. Iémélia marchait sur une mousse molle et jaunâtre, comme un vrai tapis.

Il y avait déjà plusieurs heures que le chasseur parcourait la forêt. Lysko avait disparu sans donner plus de vestiges que s'il n'eût, jamais existé. De temps en temps seulement on entendait craquer une branche sous les pieds, on voyait une pie multicolore voler d'une branche à l'autre. Iémélia promenait autour de lui des regards attentifs ; il cherchait à voir s'il n'y avait pas quelque part une trace, si, avec ses cornes, un cerf n'aurait pas cassé une branche, s'il ne découvrirait pas sur la mousse l'empreinte d'un double sabot, si l'herbe qui couvrait les mottes de terre n'était pas broutée. Le jour commençait à baisser. Le vieux sentit la fatigue le gagner.

Il fallait penser au coucher.

« Les autres chasseurs auront sans doute effrayé les cerfs », se dit Iémélia.

Mais voilà qu'un faible cri de Lysko résonna, et, en avant, on entendit craquer des branches.

Iémélia s'accouda contre un tronc de sapin et attendit.

C'était un cerf. Un vrai et magnifique dix-cors d'une rare beauté, le plus noble des habitants de la forêt. Voilà qu'il applique ses cornes branchues contre son dos, qu'il écoute attentivement en flairant l'air, pour disparaître un instant après dans le hallier verdoyant, plus vite qu'un éclair.

Le vieil Iémélia aperçoit l'animal, mais la distance qui l'en sépare excède une portée de fusil. Lysko est couché dans la pinière, sans oser respirer, attendant le coup de fusil ; il entend le cerf, il le sent...

Le coup partit... Comme une flèche, le cerf s'élança en avant. Iémélia l'avait manqué, et la faim qui rongait les entrailles de Lysko se traduisit par un hurlement plaintif. Le pauvre chien sentait déjà l'odeur de cerf rôti, il voyait déjà l'os appétissant qu'allait lui jeter son maître ; et voilà qu'il se trouvait forcé de se coucher le ventre creux. Quelle vilaine perspective !...

— Eh bien, qu'il se promène encore un peu en liberté, se disait à haute voix Iémélia, le soir, assis près d'un brasier sous un sapin séculaire. C'est d'un faon que nous avons besoin, Lysko. M'entends-tu ?

Le chien ne faisait que remuer la queue d'un air plaintif, son museau pointu fourré entre ses pattes de devant. C'est à peine s'il avait eu, de la journée, à se mettre sous la dent un malheureux croûton qu'Iémélia lui avait jeté.

III

OUÛ IÉMÉLIA RENCONTRE UN PETIT FAON JAUNE

Trois jours durant, Iémélia erra dans la forêt, en compagnie de Lysko, mais ce fut en vain ; il ne trouvait pas de biche avec son faon. Le vieux sentait ses forces l'abandonner, mais il n'avait pas le courage de rentrer chez lui les mains vides. Lysko, lui aussi, devint tout triste, il n'avait que les os et la peau, malgré une paire de jeunes lièvres sur lesquels il avait réussi à mettre la patte.

C'était déjà la troisième nuit qu'ils couchaient dans la forêt, devant un grand feu. Dans son sommeil, le vieil Iémélia voyait le petit faon jaune que Grichouk lui avait demandé si instamment ; pendant longtemps, le vieux suivait les traces de son gibier et l'ajustait, mais chaque fois l'animal lui brûlait la politesse. Lysko, lui aussi, rêvait sans doute cerfs, car plusieurs fois il poussa des cris aigus et se mit à aboyer.

Ce ne fut que le quatrième jour, quand le chasseur et le chien avaient perdu complètement leurs forces, qu'ils tombèrent tout à fait par hasard sur les traces d'une biche avec son nourrisson. C'était au plus profond d'une épaisse sapinière, sur le versant d'une montagne.

D'abord, Lysko trouva l'endroit où la bête avait couché, puis il réussit à découvrir dans l'herbe des empreintes d'inégale grandeur.

— C'est une mère avec son enfant, se dit Iémélia en examinant les traces de grands et de petits sabots. Ce matin encore, ils étaient ici... Lysko, cherche, mon mignon !...

L'atmosphère était étouffante. Le soleil chauffait d'une façon impitoyable. La langue pendante, le chien flairait péniblement ses jambes. Soudain, il entend un craquement et un frôlement bien connus... Lysko s'aplatit sur l'herbe et ne bouge plus. Iémélia croit encore entendre les paroles de son petit-fils :

— Grand-père, procure-moi un petit faon... Et qu'il soit jaunâtre, surtout.

Il aperçut enfin la mère ; c'était une femelle de toute beauté. Elle se tenait à la lisière de la forêt et regardait fixement Iémélia de ses yeux peureux. Un essaim d'insectes tournoyait au-dessus de la bête et la faisait frissonner de temps en temps.

— Non, tu ne m'échapperas pas... se dit Iémélia, en sortant de son embuscade.

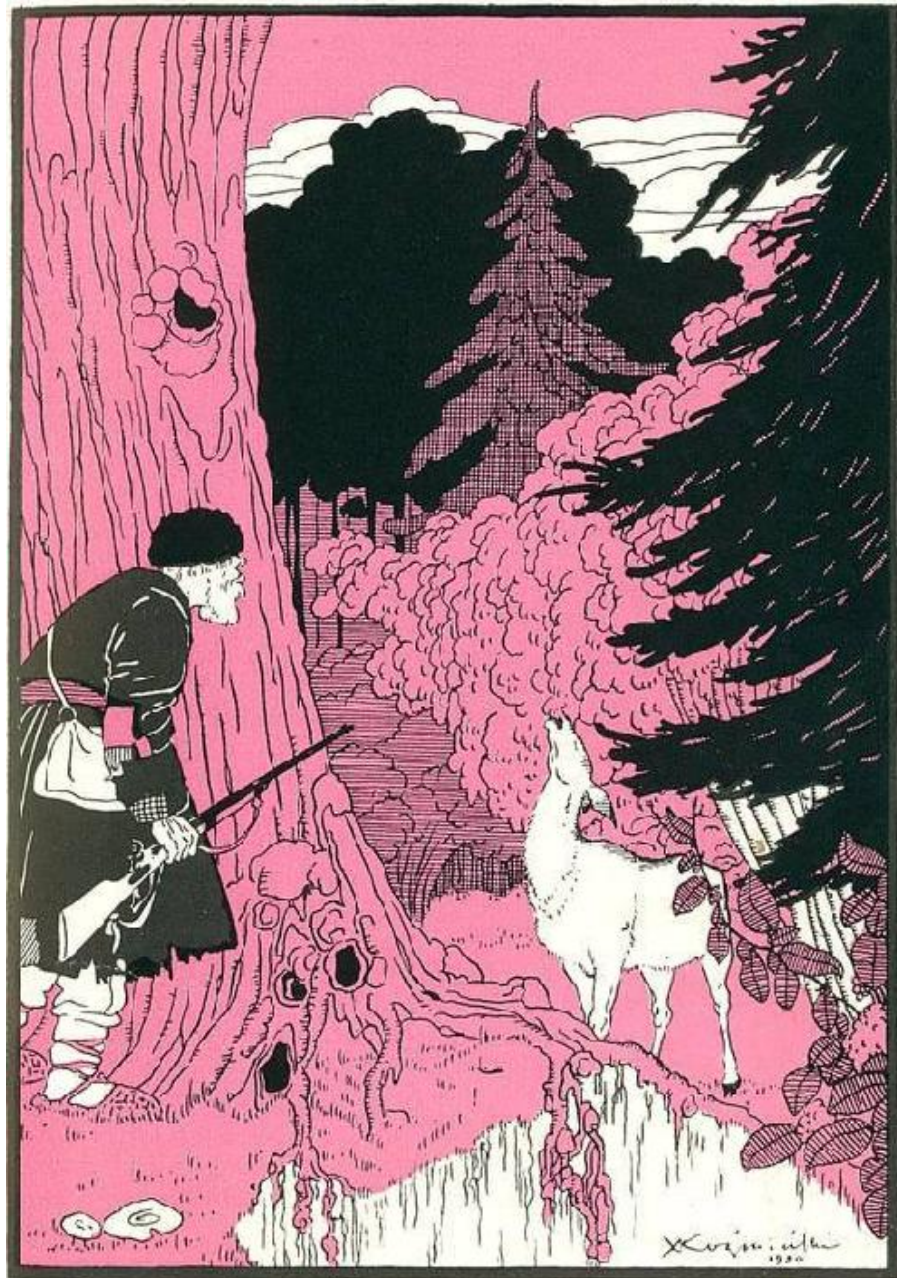
Depuis longtemps déjà, la biche avait flairé le chasseur, mais cela ne l'empêchait pas de suivre tous ses mouvements d'un regard hardi.

— La mère veut détourner mon attention de son petit, raisonnait Iémélia, en rampant de plus en plus près.

Quand le vieux chasseur voulut ajuster la biche, celle-ci s'enfuit prudemment quelques mètres plus loin et s'arrêta. Iémélia, armé de son fusil, se mit à ramper de nouveau. Il s'apprêta, visa, et de nouveau la bête disparut dès que Iémélia fut sur le point de tirer.

— N'importe, tu ne vas pas abandonner ton petit, se disait-il tout bas en filant patiemment la bête pendant plusieurs heures.

Ce duel entre l'homme et le gibier dura jusqu'à la tombée de la nuit. Dix fois le noble animal risqua sa vie, en cherchant à détourner de son nourrisson caché l'attention du chasseur. Le vieil Iémélia était fâché, en même temps qu'étonné, de la hardiesse de sa victime. Quand même, d'une manière ou de l'autre, elle ne pouvait lui échapper... Combien de fois il avait eu, déjà, l'occasion de tuer ainsi une mère qui se sacrifiait à son enfant ! Pareil à une ombre, Lysko rampait derrière son maître, et quand celui-ci eut perdu complètement la biche de vue, il le poussa légèrement de son nez chaud. Le vieillard se retourna et s'accroupit. À dix pas de lui, sous un chèvrefeuille, se tenait précisément le petit faon jaune à la recherche duquel il errait depuis trois jours.



À dix pas de lui, se tenait le faon jaune...

C'était un bijou de petit cerf, âgé à peine de quelques semaines, aux jambes débiles, au corps recouvert d'un duvet jaune ; sa jolie petite tête était rejetée en arrière, et il allongeait son cou mince chaque fois qu'il voulait atteindre une branche un peu plus élevée.

Le cœur palpitant, le chasseur arma le chien de son fusil et visa la tête de l'innocent.

Encore un instant, et le petit cerf allait rouler sur l'herbe avec un cri plaintif d'agonie ; mais à ce moment précis, le vieux chasseur se rappela avec quel héroïsme la biche avait défendu son petit ; il se rappela aussi la mère de Grichouk qui, de son corps, avait protégé son fils contre les loups... On eût dit que quelque chose s'arrachait dans la poitrine du vieil Iémélia : il baissa son fusil. Le faon continuait à marcher autour de l'arbrisseau, en broutant les feuilles et en prêtant une oreille attentive au moindre bruit. Iémélia se leva vivement et siffla ; la petite bête disparut dans les buissons avec la rapidité d'un éclair.

— Voyez-moi ce beau coureur... disait le vieillard d'un air pensif, le sourire aux lèvres. C'est tout ce qu'on a vu de lui : une vraie flèche... Dis donc, Lysko, mais il s'est enfui, notre faon... Va, mon coureur, tu as encore besoin de grandir un peu... En voilà un qui est leste !

Pendant longtemps encore, le vieux se tint à la même place, et il souriait toujours, en se rappelant l'agilité du faon. Le lendemain, il était de retour à la maisonnette.

— Ah !... grand-père !... tu m'apportes le petit cerf ? lui dit Grichouk qui l'avait attendu avec impatience pendant tout le temps de son absence.

— Non, Grichouk, mais je l'ai vu.

— Un petit jaune ?

— Entièrement jaune, avec un petit museau noir. Figure-toi, il se tenait au-dessous d'un arbrisseau dont il était occupé à brouter les feuilles... Je le vise...

— Et tu le manques ?

— Non, Grichouk, j'ai eu pitié de la pauvre petite bête... j'ai eu pitié de sa malheureuse mère. Alors, j'ai sifflé « ououit » ; et lui, le petit espiègle, si tu avais vu le bond qu'il fit vers le hallier ! Il disparut en un clin d'œil, le coquin.

Longtemps, le vieux raconta au garçonnet comment, pendant trois jours, il avait cherché dans la forêt le petit cerf, et comment, enfin, il l'avait laissé échapper. Le garçonnet l'écoutait et riait gaiement avec le vieux grand-père.

— Et moi, je t'apporte un coq de bruyère, Grichouk, ajouta Iémélia, après avoir fini son récit ; quant à celui-ci, les loups l'auraient mangé quand même.

Le coq de bruyère fut plumé et cuit dans la marmite. Le petit malade

mangea avec plaisir du bouillon de volaille et plusieurs fois, en s'endormant, il demanda au vieillard :

— Alors, il s'est sauvé, dis-tu, le petit cerf ?

— Il s'est sauvé, Grichouk...

— Un petit jaune ?

— Entièrement jaune, à part le petit museau et les sabots, qui étaient noirs.

C'est bercé de ces paroles que le garçonnet s'endormit. Toute la nuit, il rêva qu'il se promenait gaiement dans la forêt, en compagnie de sa mère ; et le vieil Iémélia, lui aussi, couché sur le large poêle en briques, souriait à travers son sommeil...



Joyeux hiver

I

PRÉAMBULE



SOUVENT, dans les longues soirées de l'hiver, lorsque les petits amis de mes enfants se réunissent dans notre maison, ils m'entourent et me prient de leur raconter l'histoire de ma première jeunesse et celle de la tante Kénia.

Nous rapprochons nos chaises en formant un cercle bien étroit, et je commence alors mon récit. Cela amuse tant les enfants, cela leur semble si drôle d'entendre dire que la maman et la tante étaient jadis tout aussi petites qu'eux-mêmes : qu'elles avaient des joies et des chagrins pareils aux leurs, et qu'elles faisaient tout autant de sottises !

J'éprouve un tel plaisir à repasser dans ma mémoire les souvenirs de mon enfance, que je ne me lasse pas de leur répéter toujours la même histoire.

Parfois, l'idée me vient de leur en raconter une nouvelle.

— Non, non, maman, s'écrient-ils en m'interrompant ; redis-nous donc, chérie, encore une fois, une dernière fois, le « Joyeux hiver » !...

Et je reprends le même récit.

S'il m'arrive d'omettre quelque mot, les enfants me le soufflent tout de suite et me corrigent.

Mais en voilà assez, de leur conter et réciter cette histoire.

Je m'en vais confier au papier le « Joyeux hiver » ; qu'ils le lisent, puisqu'ils savent déjà lire.

Notre enfance était heureuse et des plus gaies.

Mais j'ai gardé surtout le souvenir d'un hiver – de notre « joyeux hiver » – que nous avons passé à la campagne, en Petite-Russie. Depuis, nous n'avons plus eu l'occasion d'y retourner dans cette saison, et jamais par la suite nous n'avons eu d'hiver aussi amusant.

À cette époque, je n'étais qu'une fillette de six ans, la petite Assia ; ma sœur Kénia était de deux ans plus âgée que moi.

Je me souviens très nettement de notre émoi lorsque les mares avaient commencé à geler et que, prenant nos patins, nous les traversions d'une course rapide, le cœur palpitant à la fois de bonheur et de frayeur, en laissant derrière nous des sillons sur la glace entamée, au risque de nous enfoncer jusqu'à la cheville dans ce bain froid que les mares recouvertes d'une légère couche de glace offraient aux imprudents aventurés sur leur surface unie et brillante.

Après les mares, ce fut le ruisseau qui fut pris et, enfin, l'étang lui-même.

Ah ! quel vaste champ pour nos exploits !

Cette année-là, les gelées survinrent de très bonne heure, mais de longtemps encore la neige ne tomba point. Le sol détrempé depuis des semaines entières par une pluie d'automne qui ne discontinuait pas, le sol gela tout à coup. Les flaques et les profondes ornières sur les routes, les sillons et les empreintes des sabots de chevaux restèrent là comme moulés. Il n'y avait plus moyen d'y passer avec une voiture et même à pied. Les chevaux se cassaient les jambes en tombant dans des ornières figées et tranchantes ou en trébuchant sur des monceaux de boue gelée.

Seul, notre grand étang à la surface unie, pure et transparente, étincelait de tout son éclat comme un énorme miroir bien dépoli. Pas la moindre aspérité, pas un flocon blanc sur toute son étendue. On eût dit que la neige elle-même hésitait à ternir cette belle glace toute luisante.

Souvent notre père prenait aussi des patins et venait s'associer à nos jeux. Alors, nous tenant par les mains, tous les trois nous courions le long du ruisseau bordé d'arbres qui inclinaient sur la surface glacée leurs branches dépouillées, pour arriver au grand étang voisin. Nous aimions à glisser sur la surface limpide et à nous cacher en nous embusquant derrière les hauts roseaux qui émergeaient par-ci par-là, en nous efforçant de voir ce qu'il y avait au fond, au-dessous de cette couche de glace transparente. Nous aimions aussi à nous perdre au

plus profond de ces fouillis de roseaux, où aucun être vivant ne peut pénétrer pendant l'été, et où seuls les canards sauvages et les bécasses viennent se réfugier.

Partout s'étendait autour de nous une large nappe de glace unie et pure, qu'aucune poussière de neige n'avait encore effleurée.

III

LA PREMIÈRE NEIGE NOTRE PREMIÈRE PROMENADE EN TRAÎNEAU NOS COURSES EN RAQUETTES

Nous étions très heureux ; mais les paysans, au contraire, se montraient soucieux et tristes ; ils suppliaient le ciel de leur envoyer de la neige, qui, en déployant son manteau sur la terre glacée, pût protéger les semailles d'automne. Notre père était inquiet aussi ; il disait que si la neige tardait encore à tomber, le blé ne viendrait pas bien l'été suivant.

Enfin nous l'eûmes, cette première neige !

Ce fut là une vraie joie pour nous !

La veille encore, tout était noir au-dehors, la terre dépouillée de son gazon comme les arbres de leur feuillage ; la route, ravinée de flaques, encombrée de tas de boue gelée, offrait l'aspect d'une mer houleuse. Mais le lendemain je fus éveillé par le cri joyeux de Kénia :

— Assia, Assia, nous avons de la neige !

Ma sœur, enveloppée de son drap de lit et de sa couverture, s'était accoudée sur l'appui de la fenêtre. Un instant après, je me trouvais à côté d'elle, et, enchantées toutes les deux, nous contemplâmes cette inondation de lumière intense dans cette première journée d'hiver, et que réfléchissaient de toutes parts les masses de neige d'une blancheur éclatante.

Notre cour et les toits de toutes les dépendances, écuries, cuisine, tout, absolument tout, était recouvert comme d'un épais tapis de léger duvet blanc ; aussi loin que portait le regard, on ne voyait que de la neige éclatante ; les arbres eux-mêmes s'étaient parés d'un voile blanc ; sur la montagne, les hameaux petits-russiens et leurs toits chargés de neige se laissaient à peine distinguer ; seuls, les carreaux de leurs fenêtres resplendissaient au soleil. La forêt était toute blanche de neige, et l'étang, notre cher étang, avait complètement disparu sous

cette épaisse couche immaculée. Quel travail pour l'en débarrasser !

Mais, nous autres, nous ne le regrettons nullement.

Quiconque a habité la campagne en hiver aime la neige, et non seulement pour sa fraîcheur, sa pureté et sa blancheur, que rien au monde ne saurait égaler, mais encore parce qu'en enveloppant la terre de son manteau, elle réchauffe et protège comme une mère vigilante les plus menues racines d'herbe, le moindre grain qui y est enseveli pour germer au printemps. Et sous cette pelisse blanche, le grain ne souffre plus du froid ; il grandit au chaud, dans un délicieux bien-être ; les gelées les plus formidables ne peuvent plus l'atteindre.

Rien qu'à regarder cette première neige, Kénia et moi nous étions heureuses comme si nous eussions retrouvé un vieil et bon ami. Au bout de dix minutes, ma sœur était déjà toute prête, débarbouillée et coiffée. Elle était sur le point de partir, mais j'obtins d'elle qu'elle tressât d'abord mes cheveux. Dans sa hâte d'en finir le plus tôt possible, elle ne faisait que les embrouiller davantage et me les arracher. Mais je ne proférai pas la moindre plainte. Avait-on le temps d'y penser ! Comme elle, je brûlais de courir sur la neige. Enfin nous fûmes prêtes toutes les deux et nous nous élançâmes dans la cour.

Nous y rencontrâmes notre père qui s'était levé ce matin plus tôt que de coutume. Lui aussi avait l'air joyeux et heureux. Tout le monde, du reste, était dans la jubilation ; on se félicitait de la « belle neige » et du « premier traînage(4) » ; toutes les figures souriaient, épanouies. On ne se pressait pas d'aller à son travail, on s'attardait à contempler la jolie neige, on la touchait, on en prenait même dans la bouche. Il y avait du soleil ce jour-là. Sur ce fond blanc, la lumière était éblouissante. Et tous les cœurs palpitaient de joie comme si c'eût été une grande fête, le jour de Pâques, ou la Noël, alors qu'on vient d'allumer les bougies de l'arbre et que leur lumière inonde toute la pièce dans laquelle il se trouve.

Notre ami Nicétas, l'ouvrier chargé de la fourniture de l'eau, passait là avec son tonneau installé déjà sur son traîneau. Il nous héla, en nous invitant à y prendre place pour effectuer notre premier traînage. Et en un instant nous étions déjà installées dans le véhicule, nous cramponnant derrière le tonneau à eau.

Nicétas administra à son cheval un coup de fouet et l'encouragea d'un « Va donc, mon petit paresseux ! » et « le petit paresseux » agita sa queue et, faisant un effort sur lui-même, nous emporta au trot, à l'étonnement général.

Nicétas se mit à rire.

— Voyez-vous, le paresseux lui-même se plaît à courir sur la neige !

En effet, son « paresseux » était cette fois dans une bonne veine, et il nous entraînait au grand galop en descendant la pente vers la rivière. D'habitude, on ne pouvait le faire aller autrement qu'au pas. Les coups

de fouet ne l'intimidaient guère ; parfaitement indifférent lorsqu'il en recevait, il se bornait à agiter sa queue d'un côté et de l'autre.

Notre tonneau rempli à l'aide d'un seau tout couvert de glaçons et attaché à un long bâton, nous nous installâmes de nouveau sur le traîneau, mais cette fois nous primes place sur le devant, afin de pouvoir conduire nous-mêmes le paresseux qui s'était montré si gentil pour nous.

En poussant des cris pour l'encourager et en agitant notre fouet dans l'air, nous rentrâmes dans la cour au grand trot.

Nos amis les chiens nous accueillirent avec des cris et des aboiements par lesquels ils manifestaient leur joie. On eût dit qu'ils étaient heureux, eux aussi, de voir ce changement subit dans la nature. Ils couraient dans la cour, bondissaient en agitant la queue en signe de satisfaction, puis s'arrêtaient tout à coup pour flairer cette neige si fraîche et si pure.

Après cette belle promenade, nous fîmes irruption dans la maison, tout échauffées et ravies, en entraînant avec nous une poussée d'air frais. Papa et maman étaient en train de déjeuner et prenaient leur café chaud. Après leur avoir dit bonjour, nous les embrassâmes maintes fois en les enveloppant de l'odeur fraîche de la neige et de la gelée.

— Que ça sent bon, la gelée ! répétaient-ils.

Ils aimaient beaucoup cette odeur spéciale de l'hiver.

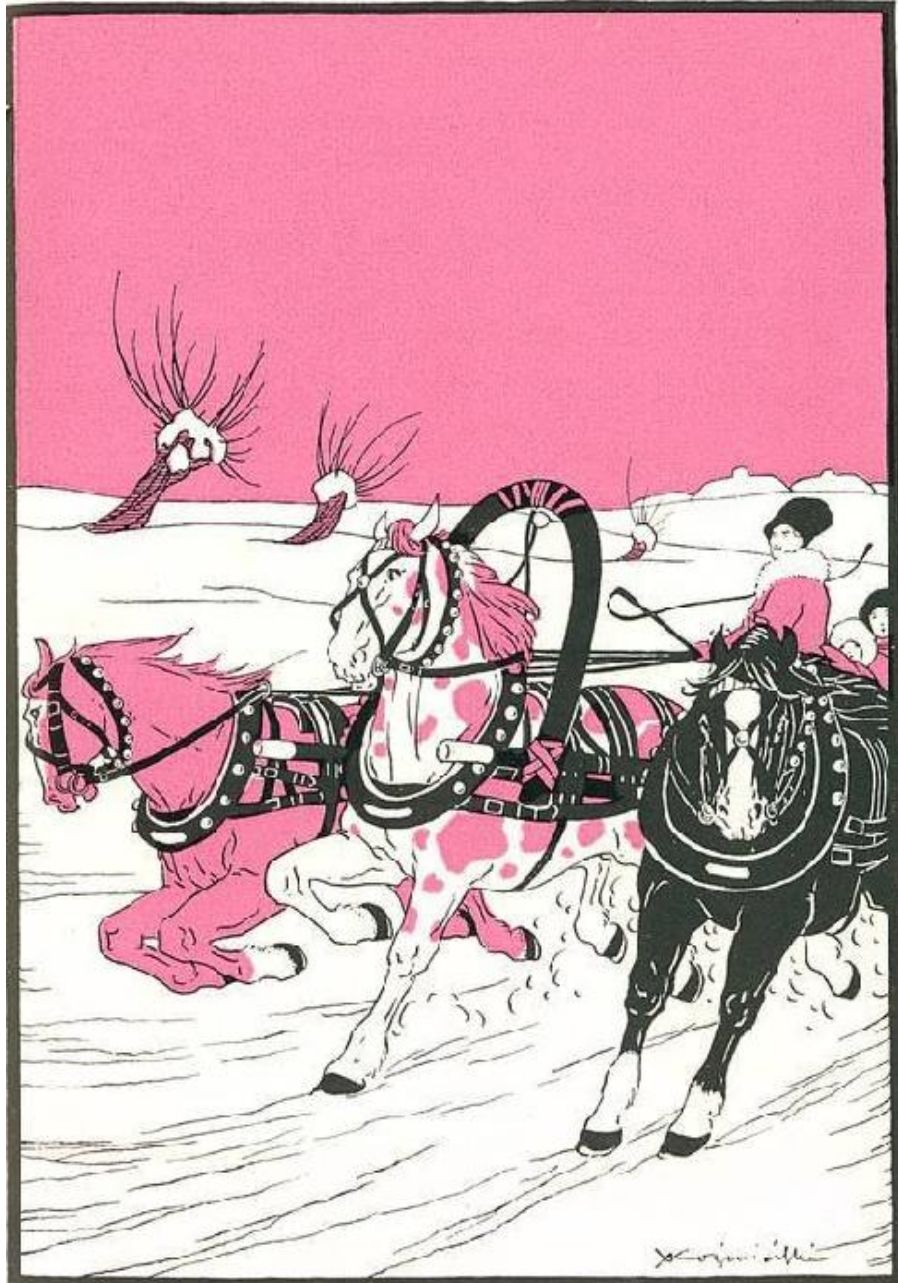
Ils s'empressèrent de toucher nos mains pour s'assurer que nous n'avions pas froid ; mais nos mains nous brûlaient comme d'habitude.

À l'occasion de la première neige et du premier traînage, nous décidâmes notre mère à nous donner du café au lieu du lait qu'on nous servait d'habitude pour notre déjeuner. Et, attablées en compagnie des grandes personnes, nous le savourions avec bonheur, en y ajoutant de l'excellente crème et en y trempant des tartines de pain blanc cuit à la maison, et que nous faisions encore roussir au feu de la cheminée.

Pendant que nous étions à table, maman, toute joyeuse, nous annonça qu'on allait atteler la troïka (attelage de trois chevaux).

C'était une bienheureuse journée ! Notre troïka nous entraînait rapidement ; papa la conduisait lui-même. Désireuses de jouer notre rôle, ma sœur Kénia et moi nous vînmes à tour de rôle prendre place sur le siège à côté de lui, brandissant le fouet dans l'air, encourageant les chevaux de nos cris joyeux. Il nous semblait que, grâce à nous, les chevaux couraient plus vite.

Notre troïka nous emportait avec une rapidité vertigineuse sur cette route neigeuse et unie.



Notre troïka nous emporterait avec une vitesse vertigineuse.

Tous les quatre nous aimions ces courses folles.

— Ah ! c'est bon ! disait mon père à tout moment. Eh bien, la petite maman, voudrais-tu aller encore plus vite ?

Maman riait et répondait :

— Eh bien, oui ! va.

Et notre traîneau accélérail de plus en plus sa vitesse. Il semblait que les chevaux ne couraient plus mais qu'ils volaient dans l'air, rasant la terre, la touchant presque de leurs poitrines ; on ne distinguait plus le mouvement de leurs pieds.

Le cœur nous battait, nous étions hors d'haleine, et de joie et de bonheur nous sautions dans notre traîneau en piaillant.

Ce fut dans cette même journée que, rentrées chez nous, nous nous chaussâmes pour la première fois de bottes en feutre, et nous prîmes de longues moufles ; il était venu enfin, ce moment appelé avec une si vive impatience depuis longtemps, où nous pensions sortir nos raquettes toutes préparées déjà pour la course, dans l'attente de la première neige.

Nos raquettes à nous mesuraient deux mètres et celles de notre père étaient encore plus longues. Elles représentaient d'étroites planches, courbées de l'avant, afin qu'elles ne pussent s'enfoncer dans la neige, et au milieu desquelles était pratiqué un creux ayant la forme d'une semelle de bottine. On y mettait le pied en le passant sous une courroie qui y était ajustée. Il me semblait que je ne pourrais jamais m'accommoder de ce nouveau genre de chaussure ; mais mon père me tranquillisa en m'expliquant comment il fallait s'y prendre, et en m'apprenant qu'en courant sur des raquettes on n'avait pas besoin de lever le pied comme lorsqu'on marche, mais qu'on les fait simplement glisser sur la neige.

D'abord, cela n'allait pas du tout : à tout moment nos pieds sortaient des raquettes ou bien celles-ci s'enfonçaient dans la neige en la coupant en biais et en nous renversant par terre. Mais notre père était toujours là pour nous guider et en peu de temps nous avions acquis l'habileté nécessaire dans cet exercice. Le lendemain nous pouvions déjà courir sur nos raquettes sans tomber, et au bout de huit jours nous n'éprouvions aucune difficulté pour monter et pour descendre des collines, pour tourner à gauche ou à droite.

Notre père nous encourageait, disant que nous étions de véritables Samoyèdes⁽⁵⁾.

À notre grande joie, il y eut beaucoup de neige cet hiver-là ; elle tombait nuit et jour, de sorte que les routes en furent bientôt encombrées et que, chassée par le vent, partout elle formait des entassements.

De tous côtés, on entendait des plaintes : qu'il n'y avait plus moyen de déblayer les rails de chemins de fer, que les trains s'arrêtaient en

route, qu'on ne recevait plus ni lettres ni journaux...

Dans notre cour, entièrement obstruée par la neige, on dut frayer au travers, avec de larges pelles, des passages qui représentaient de véritables couloirs menant de la maison à la cuisine, aux écuries, aux magasins et aux autres dépendances. Les murs, dans certains endroits, montaient au niveau des épaules des grandes personnes, et quant à moi, quand je m'engageais dans ces couloirs, je disparaissais entièrement.

La neige, très abondante cet hiver-là causa beaucoup d'ennuis aux gens qui, en raison de leurs occupations, étaient obligés de sortir ; eux-mêmes et leurs chevaux s'enfonçaient profondément ; quant à nous, nous ne nous en soucions pas le moins du monde – nos raquettes nous servaient de passe-partout.

Parfois notre père se joignait à nous pour faire de longues courses sur les raquettes à travers le bois et les marécages, qui, enfouis sous cette masse de neige blanche, étaient devenus méconnaissables. Tout était unifié, égalisé par la neige.

Le sentiment que nous éprouvions lorsque, avec l'aide de nos raquettes, nous glissions sans effort sur la surface de cette masse neigeuse, légère comme du duvet et qui parfois avait deux mètres environ de profondeur, ce sentiment était agréable et singulier en même temps. On eût dit que nous n'avions point de poids. Et en effet, dans ces moments-là, nous ne croyions plus appartenir à l'espèce humaine ; il nous semblait que nous étions des êtres à part, légers et aériens à l'instar des oiseaux.

Notre étang n'était pas tout à fait enseveli sous la neige ; néanmoins, on ne pouvait songer à le déblayer ; aussi nos patins restaient-ils maintenant dans la chambre de débarras, pendus au même clou sur lequel nos raquettes avaient auparavant attendu si longtemps leur tour. Mais cela ne nous chagrinait nullement. Nous avions en vue de nouveaux plaisirs, fort intéressants et amusants, et qui nous faisaient oublier tout le reste.

IV

LES MONTAGNES RUSSES

LE TRAIN DE TRAÎNEAUX – NOUS CULBUTONS

Pour arriver à notre étang, il fallait descendre une colline assez

élevée. Nous y grimpons à une certaine hauteur avec notre petit traîneau, que nous laissons ensuite glisser doucement en bas jusqu'à l'étang. Nous n'avions pas encore assez d'adresse pour le conduire, et il courait à tort et à travers, nous renversant et nous jetant dans la neige chaque fois qu'il se heurtait au moindre amoncellement rencontré sur son passage.

Les enfants de notre ami Nicéas, Catria et Gordéï, qui étaient un peu plus âgés que nous, nous tenaient fidèlement compagnie dans toutes ces parties de plaisir.

Ah ! que nous étions heureuses alors ! C'était si amusant que nous en oubliions le monde entier et que nous aurions passé toute notre journée à gravir la montagne pour nous laisser glisser ensuite le long de sa pente, tombant les uns sur les autres, roulant dans cette neige duveteuse, nous débattant pour en sortir et recommencer, sans que l'idée du déjeuner ou du dîner vînt une seule fois se présenter à notre esprit.

Un jour, notre père nous invita à monter jusqu'au sommet de la colline et à faire partir notre traîneau de cette hauteur. Cette colline était très escarpée et très élevée, mais lorsque notre père était avec nous, nous ne craignions rien. Arrivés au sommet, non sans peine cependant, nous jetâmes un coup d'œil en bas. Brr !... que cette hauteur nous parut effrayante !

Notre petit traîneau était très joli et très solide. Il était peint à l'extérieur, le dessous en était garni de fer et le siège tapissé de velours. C'était encore notre grand-père qui l'avait donné à ses enfants.

Papa avança le traîneau jusqu'à la pente de la colline, me fit asseoir sur le devant, lui-même se plaça immédiatement derrière moi en étendant ses pieds des deux côtés, afin de pouvoir diriger le traîneau, et recommanda à ma sœur Kénia de se mettre derrière lui et de se cramponner à ses épaules.

— Êtes-vous bien installées ? nous demanda notre père. Vous tenez-vous solidement ?

— Oui, papa, lui répondîmes-nous, toutes palpitantes d'un joyeux émoi.

Me tenant d'une de ses mains, mon père, de l'autre, poussa peu à peu le traîneau qui s'ébranla, glissa lentement, puis plus vite et toujours en accélérant sa vitesse. Les objets passaient devant nos yeux avec une rapidité extrême, qui s'accroissait de plus en plus ; enfin, nous ne pouvions plus rien distinguer ni rien voir. Seulement le vent sifflait à nos oreilles, le cœur nous battait, notre respiration s'arrêtait. C'était admirablement beau, mais combien effrayable !... Les yeux fermés, nous restions immobiles, n'osant risquer le moindre mouvement, jusqu'à ce que notre traîneau fût venu s'enfoncer dans la

neige profonde de l'étang.

Notre père nous demanda en riant de bon cœur :

— Eh bien, c'est-il bon ? Voulez-vous recommencer ?

— Oui, oui, encore, papa ! criâmes-nous de concert.

— Eh ! Assia, mais tu es toute pâle ! Tu as donc peur ? me demanda tout à coup mon père.

— Oh ! non, non ! Je t'en prie, papa, faisons encore une course !

— Bravo ! mes aides de camp ! dit mon père. Eh bien, remontons !...

Mon père nous appelait ses aides de camp parce que nous le suivions partout et toujours. Nous aimions bien nous entendre appeler de la sorte : cela voulait dire qu'il était bien disposé et content de nous.

Nous gravâmes la montagne encore une fois et nous la descendîmes de nouveau. Cette fois, nous avions moins peur, et nous trouvâmes la course bien plus gaie. Et nous fîmes une troisième course, puis une quatrième.

Notre père nous expliqua alors que, pour diriger le traîneau à droite ou à gauche, il faut toucher le sol d'un pied ou de l'autre.

Bientôt, maman vint nous rejoindre ; nous la priâmes de descendre la montagne dans notre traîneau. Elle consentit ; papa se plaça au-devant de nous pour conduire. Elle trouva cela très plaisant et nous en fîmes aux anges.

Mon père avait appris à conduire un traîneau dès son enfance. C'était beau de voir comme il le dirigeait, tant il y mettait d'habileté, de grâce même. Et il nous montra tous les tours qu'il savait faire avec son traîneau. Tantôt il s'y plaçait la figure en avant, tantôt il se retournait. Il se couchait de nouveau la tête en avant et, de ses mains, dirigeait alors le traîneau ; puis quand celui-ci avait acquis toute sa vitesse, il changeait tout à coup de position et exécutait des tours de force admirables.

Pour nous apprendre à diriger notre traîneau nous-mêmes, il faisait asseoir ma sœur ou moi sur le devant, tandis que lui-même se plaçait derrière afin de pouvoir nous venir en aide si besoin était. Et cela marchait très bien. Avec une grande patience, notre père reprenait ces courses plusieurs fois avec chacune de nous ; enfin il se décida à nous laisser partir toutes seules, en confiant la direction du traîneau à Kénia. Nous nous sentions quelque peu effrayées de nous précipiter ainsi en bas toutes seules. Cependant, notre premier voyage s'accomplit heureusement, après quoi nos craintes se dissipèrent tout à fait.

Fatiguées, mais heureuses, nous rentrâmes enfin chez nous. Ce soir-là, nous nous mîmes au lit de bonne heure et nous nous endormîmes d'un sommeil d'enfant, profond et réconfortant.

Le lendemain nous nous éveillâmes avec la joyeuse pensée que nous irions de nouveau nous amuser sur notre colline et que de nouveau

nous la descendrions avec la vitesse d'une flèche, plus rapides que la troïka la plus légère, plus promptes que l'oiseau lui-même.

Depuis, nous prîmes l'habitude d'aller tous les jours sur notre colline pour descendre dans notre petit traîneau que nous savions déjà conduire très adroitement ; les petits monceaux de neige sur notre chemin ne nous présentaient plus le moindre obstacle, nous savions les éviter habilement. Notre compagnon Gordéï apprit aussi à conduire, mais la petite Catria ne pouvait en aucune manière se décider à partir seule. Ce qu'il y avait de plus ennuyeux, c'était de hisser le traîneau au sommet, car il ne laissait pas d'être assez lourd.

Nos parents, qui venaient souvent voir nos jeux, nous disaient en riant :

— Si vous aimez à descendre en traîneau, il faut bien aimer aussi à le hisser⁽⁶⁾.

Mais nous n'en continuions pas moins à trouver amusant de glisser sur la pente, et ennuyeux de la remonter.

Un jour de fête, les enfants de paysans s'associèrent à nous avec leurs petits traîneaux. Ils les hissaient alertement et courageusement, mais bientôt ils en furent ennuyés comme nous.

— Voilà, dit Gordéï, si nous taillions des marches dans la neige, la besogne serait beaucoup moins dure.

— C'est juste ! s'écria Kénia. Pratiquons des marches tout le long de la pente et déblayons en face la neige de l'étang. Alors, notre traîneau glissera bien loin sur la glace. Si nous nous mettons tous à l'œuvre, nous aurons vite fini.

Tout le monde se trouva d'accord, et nous courûmes nous procurer des balais et de larges pelles en bois. Mais le travail n'allait pas si facilement que nous l'avions supposé ; nos marches s'écroulaient tout de suite ; ma sœur et moi, nous étions surtout maladroites à ce travail.

Nous discussions avec chaleur, nous nous poussions les uns les autres, nous nous démenions à l'envi, mais les marches n'en étaient pas moins toutes de travers. Nous ne devions pas songer à finir notre ouvrage le même jour. Cependant nous y avions passé toute la matinée, et nous avions encore continué après notre déjeuner.

Nos parents vinrent voir notre travail, qu'ils critiquèrent beaucoup ; ils nous taquinèrent en disant :

— Ah ! les jolies marches ! En voilà des ouvriers habiles !

Enfin, mon père prit la pelle de mes mains et se mit à bêcher la neige lui-même, tout le long de la pente, après avoir tracé deux lignes. À son exemple, les garçons commencèrent eux aussi à mieux façonner leurs marches. Ensuite arriva notre ami Nicétas, accompagné de deux paysans. Ils restèrent un moment à nous regarder ; enfin Nicétas n'y tint plus, et il demanda la pelle à ma sœur, disant :

— Eh ! voyons un peu, est-ce que cela ne va pas marcher mieux ?

Les deux autres paysans suivirent son exemple.

Le travail, alors, alla tout autrement. En une heure, ils eurent creusé des marches bien solides jusqu'au sommet de la colline et déblayé l'étang sur toute sa longueur, en laissant voir une large bande de glace unie que nous et nos petits compagnons balayâmes soigneusement pour en enlever les moindres vestiges de neige.

Enfin, la besogne fut entièrement achevée.

— Qui va courir le premier ? demanda mon père. Qui de vous a le plus travaillé ?

Bien entendu, c'était lui-même avec Nicétas.

— Eh bien, dans ce cas, nous partirons tous à la fois, décida-t-il. Nous attacherons tous les traîneaux l'un à l'autre et, de cette manière, nous pourrons partir ensemble.

Gordéï courut chez lui pour chercher des cordes ; en attendant, les autres garçons lièrent leurs traîneaux avec leurs longues ceintures. Gordéï reparut bientôt, chargé de cordes et d'une petite auge.

Nous l'entourâmes et le pressâmes de questions.

— Que veux-tu donc faire avec ton auge ?

— Puisque je n'ai pas de traîneau, nous répondit-il, cette auge devra m'en tenir lieu.

Nous trouvâmes l'idée très drôle, et tous nous étions très impatients de voir comment il procéderait.

Enfin, notre train était prêt à partir. On avait réussi à accrocher aussi, tant bien que mal, la petite auge de Gordéï. Notre traîneau, le plus grand de tous, avec ses bouts ferrés, était attaché en tête du train.

Afin de concentrer le poids sur le devant du train, mon père et Nicétas y prirent place.

Ce poids devait le faire glisser sur la pente et le précipiter en bas, entraînant avec lui les légers traîneaux en bois dont nous autres, enfants, nous primes possession. Gordéï fermait le cortège, planté droit dans son auge. À force de rire, il ne pouvait rester tranquille et garder l'équilibre, de manière que son auge allait d'un côté et de l'autre. Nous n'avions pas à nous occuper de la direction, car papa conduisait lui-même le train. Mais l'auge de Gordéï nous égayait tellement qu'il nous était impossible de nous tenir fermes dans notre véhicule.

Mon père commanda :

— Silence dans les rangs !

Puis il commença à mettre en branle, petit à petit, le traîneau de l'avant. Nous étions très émus et nous criions à qui mieux mieux. Mais bientôt le premier traîneau prit son élan et le train partit.

Gordéï cahoté dans son auge, nous suivit d'abord sans aucun incident. Mais à la première secousse, son auge se retourna, et lui-même culbuta et resta enfoui dans la neige.

Cette aventure nous fit tellement rire, que nous ne pouvions plus nous tenir comme il fallait à nos places, et nos légers petits traîneaux venaient sans cesse se heurter l'un contre l'autre.

Lorsque le convoi eut descendu la pente et glissé sur la glace de l'étang jusqu'au bord opposé, il ne contenait plus que mon père et Nicéas. Quant à nous autres, nous avions tous été semés en route, et nous gisions éparpillés le long du versant. De rire, nous ne pouvions plus nous relever.

Depuis, notre plus grand plaisir était de réunir tous nos petits traîneaux en un seul train. Et par-dessus tout, nous aimions à faire des voyages dans une auge, que nous apprîmes bientôt à diriger si adroitement qu'il nous arrivait de descendre toute la pente sans culbuter une seule fois.

V LA NOËL NOUS MODELONS UNE GÉANTE DE NEIGE

C'était la Noël. Les enfants du village se réunissaient souvent chez nous ; ils avaient plus de temps libre.

Un dimanche, nous avions trouvé une nouvelle occupation, celle de façonner des bonshommes de neige. Nous en posâmes toute une série au bord de l'étang et, non contents de ces exploits, nous résolûmes de modeler un géant qui excitât l'admiration générale. Nous commençâmes par les jambes, auxquelles nous donnâmes des dimensions démesurées, mais lorsque nous essayâmes de poser le torse par-dessus, tout s'effondra.

Nous nous y reprîmes à plusieurs fois ; enfin nous décidâmes de fabriquer, au lieu d'un géant, une géante, car grâce à son large jupon qui servirait de base à la statue, il serait plus aisé de planter, par-dessus, le torse. Nous commençâmes donc par modeler un énorme jupon plus haut que ma tête. Alors on alla avec le petit traîneau chercher deux tabourets, sur lesquels grimperent Kénia et Gordéï pour continuer le travail, tandis que nous autres nous leur présentions des boules de neige.

Bien que le jupon de la géante fût très large, le buste, quoique posé sur cette base solide, s'écroula plusieurs fois. Nous en fûmes désolés et nous fîmes tout notre possible pour aboutir. Nous munîmes notre

géante de supports, en nous servant pour cela de bâtons, et enfin nous arrivâmes à consolider son torse, que nous couronnâmes d'une grosse tête hideuse avec une large bouche, un énorme œil noir au milieu du front, comme dans le conte de la *Méchanceté à un œil*, tandis que le nez était figuré par une cannette.

La statue de neige fut enfin achevée et nous lui mîmes dans la main une massue de bois.

Nous avons décidé de baptiser notre géante du nom de la *Belle*, et, pour lui donner plus de consistance, de l'arroser avec de l'eau. Mais comment y parvenir ? c'était là la plus grande question. Où trouver de l'eau ? Gordéï s'empressa de courir à la blanchisserie et pria la blanchisseuse de lui prêter deux seaux en bois et un puitsoir.

Au bord même de l'étang, il y avait un trou pratiqué dans la glace et qui servait de lavoir. Nous y puisâmes notre eau. De nouveau, Kénia monta sur le tabouret et commença à arroser la statue. Nous l'aidions en lui passant l'eau et en arrosant la jupe de notre géante.

Enfin notre œuvre fut complètement achevée.

Lorsque nous eûmes assez admiré notre *Belle*, ma sœur Kénia et moi, nous nous aperçûmes avec effroi que nos pelisses étaient toutes mouillées et commençaient déjà à geler. Alors Kénia m'avoua qu'elle se sentait aussi de l'eau froide dans les manches. Ses moufles étaient également toutes trempées ; exposées à l'air froid, elles se couvrirent aussitôt d'un enduit glacé, et elles résonnaient comme de vrais glaçons.

Elle les ôta enfin, voyant qu'au lieu de la réchauffer elles ne faisaient que lui engourdir les mains.

Nous avons un air assez mélancolique quand nous nous en retournâmes chez nous. Nous craignions que nos parents ne se missent en colère contre nous. En nous voyant, ils rirent d'abord ; mais lorsqu'ils nous eurent examinées de plus près, ils furent épouvantés.

Kénia surtout avait un aspect lamentable. Son capuchon, sa pelisse, ses bottes en feutre, jusqu'au bas de sa robe, tout était complètement gelé et couvert de glace. Elle n'avait plus ses moufles, et ses mains étaient brûlantes, et rouges comme de l'andrinople. On nous fit coucher tout de suite en nous apportant dans notre lit du thé chaud avec du rhum, on nous couvrit de plusieurs couvertures afin de nous faire transpirer. Et tout fut fini là.

Le lendemain, nous allâmes voir notre *Belle*. En effet, elle était fort bien réussie. Sous le vernis d'une légère couche de glace, elle brillait au soleil d'une blancheur éblouissante, et on la voyait de loin.

Et notre *Belle* était modelée si solidement, qu'au printemps, lorsque la neige fondit de partout sous les rayons chauds du soleil, elle put leur résister encore longtemps.

Enfin elle céda à son tour. D'abord ce fut sa tête qui dégela, ensuite

son buste ; mais pendant longtemps encore son long jupon demeura debout, tout en diminuant chaque jour de hauteur.

C'est ainsi que s'écoula notre « Joyeux hiver ». Quant aux jouets, nous n'en avions presque plus, et ceux que nous avions restèrent tranquillement à leurs places pendant tout l'hiver. Personne n'eut l'idée d'y toucher. Nous n'avions pas joui non plus de tous les autres plaisirs favoris que nous goûtions à la ville. Nous n'allions ni aux cirques, ni aux bals d'enfants, ni en visites, et cependant nous nous amusions comme jamais, depuis, nous ne nous sommes amusées de toute notre vie.

Et dès lors, Kénia et moi, nous apprîmes à aimer l'hiver ; non pas l'hiver de la ville, avec sa neige souillée et mélangée de boue, avec ses montagnes russes et son champ de patinage artificiel, mais cet hiver de la campagne, joyeux et vrai, avec sa glace limpide et brillante, sa neige blanche et immaculée, ses traîneaux rapides emportés dans une course vertigineuse, l'immensité de ses espaces, sa liberté et sa vie au grand air.



La fée Printemps

I

OÙ LA PETITE MACHA SOUPIRE APRÈS LA VENUE DU PRINTEMPS



LA petite Marie (Macha) était assise à la fenêtre et regardait le ciel gris et bas. Le jour baissait et il commençait à faire sombre. De grosses gouttes de pluie tombaient en crépitant sur les carreaux ; la neige poreuse restée encore par places fondait rapidement. Partout de l'eau ; des ruisseaux troubles coulaient dans toutes les directions. Un vent chaud chassait de lourds nuages dans le ciel.

« Cra-cra ! » croassa un corbeau mouillé ; et, après avoir secoué ses plumes ébouriffées, il s'envola en battant lourdement des ailes, en quête d'un abri pour la nuit. Macha commençait à s'ennuyer. Il y avait déjà plusieurs jours qu'elle n'allait pas se promener. Cet après-midi-là, elle avait joué tout le temps dans sa chambre, mais les jouets finirent par l'importuner. Accoudée à la fenêtre et soutenant sa tête avec ses mains, elle bâilla.

— Macha, as-tu sommeil ? lui dit sa mère en s'approchant.

— Non, maman, mais il est insupportable de rester ainsi toute la journée dans sa chambre. C'est encore pire que l'hiver. Il est triste, le printemps ! Veux-tu me permettre d'aller me promener un peu ?

— Par une pluie pareille, et par cette humidité ? Mais tu te salirais ; et puis tu serais toute mouillée et gelée.

— Mais, maman, tu me disais que, le printemps arrivé, je jouerais toute la journée dehors ; eh bien, le printemps est venu, et je me promène moins qu'en hiver.

— Le printemps n'est pas encore arrivé, lui dit la mère, il s'approche seulement ; il attend que toute la neige soit fondue et que les sentiers deviennent secs.

— Chavotka est cependant dehors toute la journée... Pourquoi ne me permets-tu pas de me promener un peu avec elle ?

— Chavotka y est habituée, ma chérie. Même pendant les plus grandes gelées, elle n'a pas froid. Et tout de même, regarde comme elle est triste et mouillée, et comme elle se refuse à salir ses petites pattes. Vois-tu comme elle hésite à passer dans la boue ?

Chavotka était une petite chienne toute grise, ses pattes seules étaient blanches. Elle s'arrêtait, indécise, devant un ruisseau qu'elle devait franchir. Elle piétinait sur place, s'éloignait, revenait de nouveau et poussait même, de temps en temps, des cris plaintifs.

— Pauvre Chavotka ! dit Macha. Niania (bonne d'enfant), supplia-t-elle, va donc la transporter à l'autre bord.

— En voilà une idée ! lui répondit sa niania ; crois-tu que je vais m'amuser à porter cette petite chienne toute sale ! Elle ferait mieux de ne pas sortir, si elle fait des manières pareilles et ne peut passer le ruisseau toute seule.

Mais Macha avait pitié de Chavotka ; elle se fâchait, elle allait pleurer.

— Je veux que Chavotka reste auprès de moi ; niania, va me la chercher.

La niania avait beau protester, elle dut accomplir le désir de Macha. Elle ne transporta pas Chavotka, mais jeta en travers du ruisseau une poignée de paille, sur laquelle la petite chienne passa avec prudence.

Macha regardait par la fenêtre et souriait de plaisir. La porte s'ouvrit et Chavotka entra bruyamment dans la chambre. La joie la faisait sauter et pousser des cris.

— Chavotka ! Chavotka ! l'appelait Macha.

Et Chavotka courut vers sa compagne en laissant derrière elle des traces humides et boueuses.

— Veux-tu t'en aller ! criait la mère, tu es toute sale et tu vas salir aussi Macha...

— Non, maman, je veux seulement la caresser un peu... Chavotka, viens ici !

Le petit animal, déjà confus et tout à fait calmé, s'approcha de Macha, qui se mit à le flatter de la main. Chavotka touchait la menotte de sa compagne, tantôt avec son nez mouillé et froid, tantôt avec sa langue humide et chaude, et semblait vouloir dire : « Si nous n'étions pas empêchées par les grandes personnes, ce n'est pas ainsi que nous

nous dirions bonjour ! »

— Eh bien, maintenant, tu en as assez de caresses, lui dit la niania ; va te sécher près du poêle ; quant à Macha, elle ira se coucher. Dis bonne nuit à maman, ma chérie, et je te déshabillerai.

— Et Chavotka, restera-t-elle ici ? demanda Macha.

— Elle restera ici pendant que tu te déshabilleras, et après nous la laisserons sortir dehors.

— Non, non, disait Macha, pour rien au monde. Il pleut dehors... qu'elle passe la nuit avec moi.

— Bien, dit la mère, elle restera ici ; mais dépêche-toi de te coucher.

Chavotka, qui s'était déjà roulée en pelote près de la cheminée, jeta un regard reconnaissant sur Macha et frétila doucement de la queue.

— Maman, est-ce que le printemps viendra bientôt ? dit Macha en se déshabillant.

— Oui, ma chérie, répondit la mère, il est déjà en route pour venir.

— Est-il encore bien loin ? Je voudrais aller à sa rencontre.

— Il viendra lui-même, il marche plus vite que toi.

— J'attellerai au chariot le Pie et les Gris qui me porteront vivement.

Le Pie et les Gris, trois petits chevaux en bois, étaient des cadeaux qu'on avait faits à Macha à l'occasion de Noël.

— Ces petits chevaux ne courront pas dans la boue : ils sont habitués à ne courir que dans des chambres et sur des tapis, tandis que tu entends le bruit que font au-dehors le vent et la pluie.

— Pie, pourras-tu ? demanda Macha.

Le Pie restait le nez tourné vers le coin et ne remuait pas, parce qu'il était en bois.

— Maman, comment pourrai-je reconnaître le printemps, lorsqu'il sera arrivé ? Quel aspect a-t-il ?

— Il est clair, gai ; l'herbe commencera à verdier, les fleurs s'épanouiront ; les papillons bigarrés arriveront, les oiseaux se mettront à chanter. Le soleil ne se sera pas plus tôt montré, que le printemps arrivera.

— Maman, est-ce que le printemps est une fée ?

— Oui, ma chérie !... Mais dors, il est trop tard pour bavarder.

II

OÙ LA PETITE MACHA PART DANS LA NUIT AU GALOP DE SES CHEVAUX DE BOIS

Quelques instants après, Macha était couchée dans son petit lit, dont le rideau blanc était tiré, et elle dormait. Les lourds stores des fenêtres étaient abaissés ; le bruit du vent et de la pluie s'apaisait peu à peu. La chambre était faiblement éclairée par une veilleuse. La niania se coucha aussi bientôt. Chavotka ronflait près de la cheminée éteinte ; seule la grande pendule, qui ne dormait jamais, continuait à faire son « tic-tac », comme un garde de nuit.

Macha ne se rappelait pas si elle avait dormi longtemps, lorsqu'un léger bruit près du lit la réveilla ; quelqu'un l'appelait doucement :

— Macha !

Qui pouvait-ce être ? Elle croyait qu'elle avait été le jouet d'une illusion, et qu'en réalité il n'y avait là personne ; mais, à peine avait-elle refermé ses petits yeux, qu'elle s'entendit appeler de nouveau :

— Macha !

Elle se mit sur son séant et, s'appuyant sur le bord de son lit, regarda autour d'elle. On ne voyait personne. La niania dormait. En bas, par terre, près d'elle, était assise Chavotka ; elle remuait la queue et regardait fixement son amie.

— Chavotka ! dit Macha.

— Pas si haut, prends garde de ne pas réveiller la niania !

... Oui, c'était Chavotka qui parlait. Parlait-elle en effet, ou, peut-être, Macha la comprenait-elle seulement, et, pour cette raison, s'imaginait-elle que la petite chienne parlait réellement ? Mais elle l'entendit qui lui disait :

— Lève-toi ! Tu voulais aller à la rencontre du printemps. Le vent s'est calmé, la pluie a cessé. Le Pie et les Gris sont devant le perron. Je te conduirai et nous serons rendus en un clin d'œil.

— Et maman ? demanda Macha.

— En ce moment-ci, maman dort et n'entend rien, et quand elle sera levée tu seras déjà chez toi dans ton petit lit. Seulement, dépêche-toi de t'habiller !

Macha était hésitante. Mais Chavotka la pressait et la regardait avec une douceur telle, qu'elle glissa bien vite de son lit et se trouva, sans

trop savoir elle-même comment, toute habillée et s'acheminant par les chambres peu éclairées, en ayant soin de marcher doucement, de façon à n'être entendue de personne. Chavotka ouvrait les portes l'une après l'autre sans bruit, et enfin elles se trouvèrent sur le perron.

Sur le ciel bleu et haut fuyaient de petits nuages légers et blancs ; la lune luisait, d'une lumière aussi claire que le jour, et à sa lueur Macha voyait distinctement son chariot attelé des trois petits chevaux. Le Pie secouait la tête avec impatience en faisant sonner les clochettes de son harnais, et ses deux compagnons, tantôt tendaient les traits, tantôt les relâchaient ; ils creusaient le sol, tantôt d'un pied, tantôt d'un autre.

Lorsque Macha sortit sur le perron, le pie tourna la tête vers elle et se mit à hennir, doucement, si doucement qu'on ne l'entendit presque pas ; on voyait seulement frémir ses narines dilatées.

— Eh bien, Macha, dit Chavotka, monte et tiens-toi bien, prends garde de ne pas tomber par terre dans la boue ; autrement, tu salirais ton petit nez, et maman nous gronderait. Je courrai en avant et montrerai le chemin à tes chevaux.

— Et si tu te salis toi-même ?

— Mon nez est noir et ma robe est grise, dit Chavotka : donc, quand même je les salirais, personne ne s'en apercevra.

Et, contente de ses avantages, elle courut en avant.

Le Pie prit son élan et la suivit ; les trois chevaux volaient comme dans l'air ; Macha en perdait haleine ; elle saisit les bords du chariot pour ne pas tomber. Cette course à fond de train l'amusait et l'effrayait en même temps. Le vent sifflait dans ses oreilles, sa vue se couvrait d'un voile. Elle ne voyait devant elle que Chavotka qui, le museau et la queue allongés, les oreilles fortement relevées et la langue tirée, s'aplatissait pour ainsi dire sur le sol.

Au bout de quelque temps elle commença à courir moins vite ; les chevaux, eux aussi, de plus en plus, ralentirent leur allure, ils finirent par marcher au pas. Ils étaient couverts d'écume. Chavotka, fatiguée et essoufflée, sautait autour du chariot et disait :

— Eh bien, nous voici arrivés. Regarde, comme c'est beau !

Et en effet tout était beau autour d'eux. Macha suivait un chemin uni et brillant. Une petite herbe jeune et tendre s'étendait comme un tapis vert. Par-ci par-là s'élevaient de petits arbres déjà couverts de jeunes feuilles et, dans le lointain, on apercevait un bocage ou un petit bois. La lune éclairait aussi vivement, dans le ciel flottaient les mêmes nuages blancs, mais l'air était tiède et odorant. Oh ! quel suave parfum de feuilles nouvelles de bouleau, d'herbe et de printemps !...

— Halte ! Pie, je vais descendre et courir un peu, dit Macha ; et toi, tu me suivras lentement.

Le Pie s'arrêta... Macha descendit de son chariot.

FÊTE NOCTURNE DU PRINTEMPS

Pendant tout l'hiver, Macha était toujours bien enveloppée, ce qui ne lui permettait pas, non seulement de courir facilement, mais même de tourner la tête ; c'est pour cela que, n'ayant sur elle, en ce moment-là, qu'une seule petite robe et de légères bottines, elle se sentait extrêmement libre et à son aise. Elle courait en avant, sautant et levant ses petits bras si légèrement qu'on eût dit qu'elle ne touchait pas le sol. Elle suivait un sentier sec ; une herbe fraîche poussait autour et à chaque brin était suspendue une ronde goutte de rosée qui brillait et étincelait comme un petit diamant. Les dents-de-lion jaunes, les campanules roses, les ancolies blanches, toutes la saluaient et murmuraient doucement. Macha comprenait qu'elles parlaient leur langage, et ce langage lui était familier.

— Qui court ainsi ? Quelle est cette petite fille ?... Prends garde de ne pas nous écraser. Nous venons de nous épanouir et nous respirons avec tant de joie ! Nous attendons le printemps ; il a soufflé sur nous de loin et nous a fait revivre.

— Mais où est-il ? demanda Macha en s'arrêtant ; je veux voir le bon printemps, la fée Printemps que tout le monde aime, que tout le monde attend.

— Allons plus loin, dans le bois, dit Chavotka ; c'est là que nous le verrons.

Dans le bois, la fillette marchait plus lentement, en s'arrêtant de temps en temps et en regardant autour d'elle. Il y faisait plus obscur que dans les champs. Les jeunes arbres touffus jetaient de l'ombre sur le chemin, et la lune tantôt se montrait, tantôt se cachait derrière les branches. Dans l'air bourdonnaient et tournoyaient des essaims de moucherons. Ils chantaient d'une voix grêle qu'ils volaient à une grande fête où ils chanteraient et danseraient, et déjà, chemin faisant, ils tournaient et dansaient en faisant eux-mêmes de la musique.

— Où volent les moucherons ? demanda Macha.

— Ils cherchent la même chose que nous, répondit Chavotka, c'est-à-dire qu'ils volent à la rencontre du printemps. Aujourd'hui, il y aura sur le marais une grande fête et un bal en son honneur.

« *Zz-boum...* » entendit-on au milieu du silence.

Et quelque chose frappa Macha à la tête. Un grand scarabée cornu tomba par terre et grogna :

— Qui s'est heurté contre moi ? Quelle maladroite petite fille ! Mais elle est bien punie ! Je crois lui avoir donné un bon coup.

Macha ne fit que sourire, tandis que le scarabée redressait ses ailes

et s'envolait plus loin, là-bas, lui aussi, vers la fête du printemps. Silencieusement, passa encore un grand hibou aux yeux jaunes, mais si bas, que Macha sentit sur son front le vent de ses ailes. Le hibou fixa ses yeux sur elle :

— Qui est là ? dit-il. Cette nuit, il fait obscur comme en plein jour ; je ne vois pas clair, et cependant je doute que quelqu'un ait des yeux meilleurs que les miens.

Et, en les écarquillant encore davantage, il s'envola plus loin.

Macha trouvait tout cela extrêmement délicieux et si étrange ! – les oiseaux, les papillons, les petits scarabées, même l'herbe menue – en un mot tous parlaient leur langage particulier qu'elle comprenait en ce moment-là.

« Cou-cou », fit une voix au moment où elle passait devant un arbre.

— Qui est-ce donc qui se cache ? demanda-t-elle, étonnée.

— C'est un coucou, répondit Chavotka ; est-ce que tu ne connais pas cet oiseau ?

Macha n'avait jamais entendu un coucou de si près ; sa voix un peu rauque, qui prononçait si distinctement « cou-cou », plut beaucoup à notre petite fille.

— « Cou-cou », répéta l'oiseau.

— « Cou-cou », lui répondit Macha.

Et pendant que le coucou, d'un air surpris, regardait de tous côtés, pour voir qui lui avait répondu, elle s'enfuit bien loin. Elle devança plusieurs escargots qui se pressaient et s'efforçaient de ramper le plus vite possible ; ils hochaient les cornes, s'essoufflaient et semblaient cependant rester toujours à la même place.

Des papillons noirs et duveteux volaient rapidement dans l'air ; des hérissons couraient dans l'herbe entre les buissons ; en passant devant Macha, ils s'arrêtaient, élevaient leurs petits groins de cochon et s'en allaient vivement plus loin.

Enfin Macha arriva dans un petit champ où elle aperçut le marais sur lequel on organisait le bal.

— Assieds-toi ici, Macha, dit Chavotka, en lui montrant un vieil arbre couché par terre.

Macha s'assit, Chavotka à ses pieds, et les trois chevaux avec le chariot s'arrêtèrent à côté. La surface unie du petit lac ou marais tout couvert de roseaux étincelait par endroits, comme une glace. De vieux saules verts s'inclinaient au-dessus de l'eau et, dans le lointain, se dressaient d'odorants merisiers à grappes tout fleuris.

Dans les roseaux on remarquait une grande animation : c'étaient des bruissements, des coassements, comme des causeries coupées d'éclats de rire, ou bien des grenouilles s'appelaient et leurs voix résonnaient comme des clochettes.

De petits feux, sur le marais, allaient et venaient dans toutes les

directions, et, tout à fait en haut, des chœurs de cousins chantaient leurs douces chansons.

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit dans les roseaux ? demanda Macha étonnée.

— Ce sont des grenouilles, dit Chavotka. Dans ton petit livre, il y a leur portrait. Je croyais que tu les connaissais bien. Ici, s'est réuni au complet leur orchestre. Les musiciens sont en habit vert et gilet blanc. Pour remplacer la contrebasse, elles ont invité un ténébrion. Entends-tu, Macha, comme il soutient sa note basse dans le lointain ?

— Qu'est-ce que cela veut dire : Macha ?... demanda une grosse grenouille en avançant son petit museau hors de l'eau. — Tiens, c'est une fillette ! Qu'elle est drôle ! Elle serait très gentille si sa bouche n'était pas aussi petite... Regardez la mienne !

Elle coassa et ouvrit avec fierté sa bouche élargie jusqu'aux oreilles. Macha, très égayée, ne put s'empêcher de rire ; elle applaudissait et se sentait, comme tout ce qui l'entourait, transportée de joie.

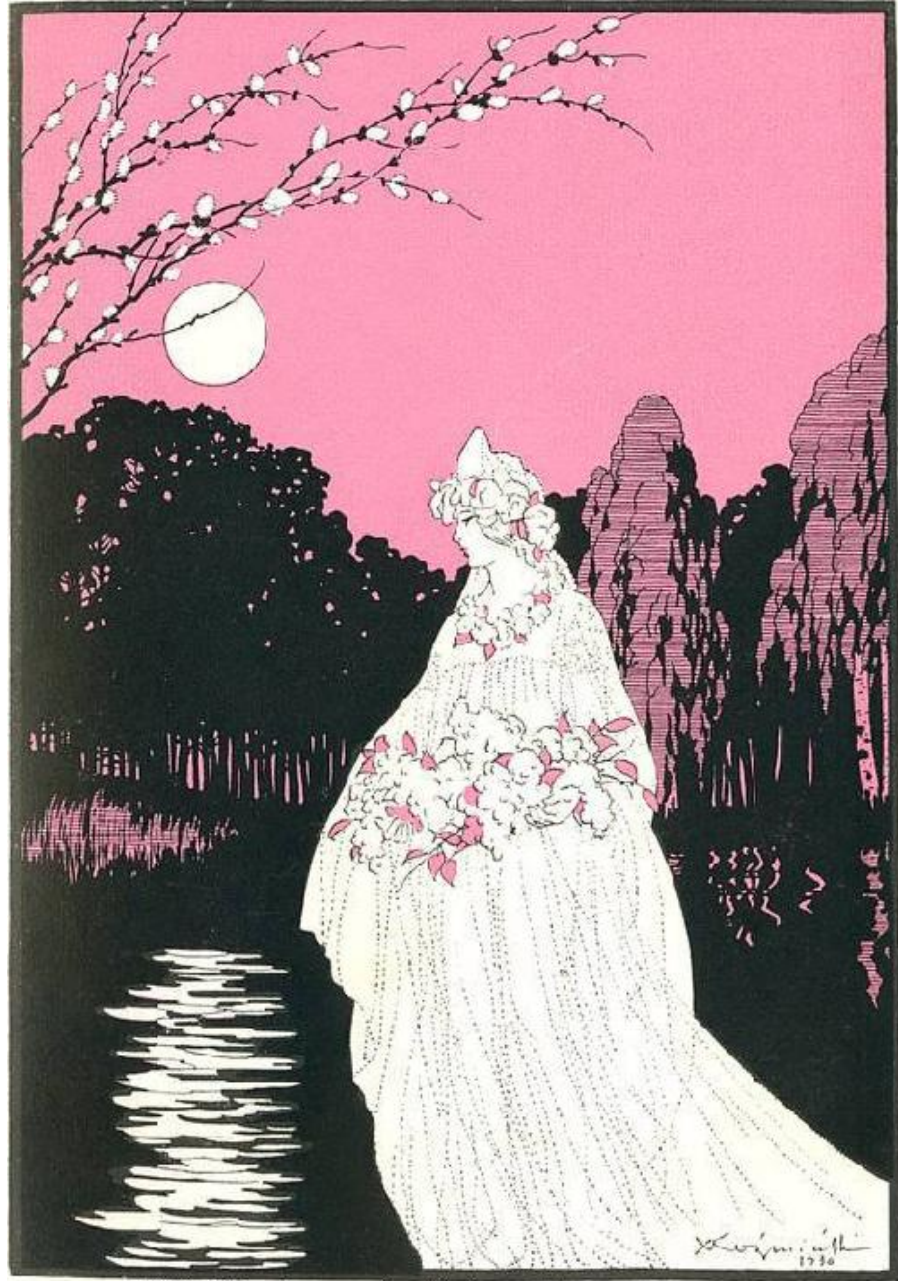
IV

LA FÉE ENCHANTERESSE APPARAÎT À LA PETITE MACHA

On était en plein bal... Les escargots arrivèrent enfin, les derniers, en hochant fortement les cornes. Les trilles des grenouilles se faisaient entendre jusqu'au lointain ; en haut, les voix grêles des moucherons chantaient la seconde partie. Les petits feux du marais, les papillons et toutes les mouches de nuit tournaient et dansaient. Le bal continua ainsi pendant longtemps jusqu'à ce que les musiciens fatigués eussent fini de jouer. Les petits feux pâlirent, s'évanouirent ; les grenouilles et les moucherons se turent et s'en allèrent se reposer dans les roseaux. L'air était alors tout à fait calme, si calme, qu'on entendait chaque feuille se dérouler, le gazon menu se faire jour à travers le sol poreux et pousser ; on entendait partout le bruit sourd des brins d'herbe qui se pressaient de quitter leur petite fosse obscure et s'efforçaient de s'élever en haut pour voir le bon enchanteur qui leur apportait la joie et la vie...

Un « trou... trou... trou » se fit entendre quelque part dans le lointain, et le bois retentit des trilles argentins d'une chanson solitaire...

— C'est un rossignol ! dit tout bas Chavotka ; écoute et attends !



Habillée d'une robe légère et transparente...

La nuit était sereine. La lune avait déjà disparu, mais le lointain s'éclairait d'une lueur pâle et bleuâtre. L'air devenait de plus en plus limpide ; sur l'eau apparut quelque chose de blanc, d'éthéré, de voilé, qu'accompagnait un zéphir doux et odorant.

En un clin d'œil, la fée enchantresse se trouva devant Macha.

Habillée d'une robe légère et transparente, avec une couronne rose pâle sur la tête, une couronne en fleurs de pommier et de cerisier, elle se penchait sur elle et la regardait d'un air si tendre, que le cœur de Macha se pâma d'une douce joie. Et ce qu'elle voyait le plus clairement, c'étaient ses yeux profonds, foncés, d'une couleur violette. Elle fleurait la violette et les fleurs printanières.

— Macha, disait-elle, et ses paroles étaient comme la caresse d'une brise extrêmement douce... comment es-tu venue ici ? et moi qui courais vers toi...

Macha se sentait dans ses bras si à son aise, si libre... comme si elle eût connu la fée depuis bien longtemps ; et c'est pourquoi elle lui répondit sans le moindre embarras :

— Maman dit que tu es une bonne fée ; je voulais donc te voir, savoir comment tu t'y prends pour que tout soit si beau, que chaque petite herbe pousse, que les fleurs fleurissent et les arbres s'épanouissent. Tu as sans doute une baguette magique ? Montre-la-moi, je t'en prie !

La fée sourit.

— Non, ma chérie, dit-elle ; je ne fais qu'aimer tout ce qui existe : chaque petite herbe, chaque petit scarabée ; je n'oublie personne et c'est pourquoi tout est plein de joie, tout s'épanouit.

Macha sentait bien que la fée l'aimait, elle aussi, et elle en éprouvait une véritable allégresse.

— Est-il possible que tu puisses aimer tout le monde, tout le monde, demanda-t-elle : même les araignées et les vers ?

— Je les aime tous, dit la fée.

— Même les mauvais et les méchants ? demanda-t-elle de nouveau, les enfants capricieux, par exemple ? Est-ce que tu les aimes aussi, ceux-là ?

— Les méchants sont toujours malheureux, lui repartit la fée, c'est pourquoi il faut en avoir encore plus pitié. J'ai vu des hommes méchants que personne n'aimait et qui n'aimaient personne, mais lorsque j'arrivais et les regardais d'un air aussi doux que tous les autres êtres, leur cœur froid se réchauffait et se fondait, comme la neige printanière est fondue par mes rayons.

« Comme il serait bon, pensait Macha, d'aimer tout le monde aussi tendrement que le fait le Printemps, et de ne jamais nous séparer de lui ! »

— Pourquoi ne restes-tu pas toujours avec nous ? lui demanda-t-elle.

— Je ne le peux pas, répondit la fée d'une voix caressante, on m'attend partout. Tu te trouves bien dans ta chambre grande et claire, où tu es aimée et choyée, et cependant tu t'ennuies sans moi. Songe donc un peu aux fillettes qui habitent des maisons sombres, humides et froides ; pendant tout l'hiver, elles ne sortent pas, parce qu'elles n'ont pas de vêtements chauds. On les dorlote très peu, leurs parents ont trop de soucis pour s'occuper d'elles. Elles restent aussi à la fenêtre obscure et gelée, et demandent si le printemps viendra bientôt. Qui les consolera, si ce n'est pas moi ? Je frapperai doucement à la fenêtre et, lorsqu'elle sera ouverte, j'entrerai dans la sombre et étroite chaumière et j'y apporterai de la chaleur et de la lumière. J'ouvrirai les portes et laisserai sortir un peu, dans le petit pré, les pauvres petits enfants qui courent à ma rencontre avec joie et amour. Et enfin, je ne m'en vais pas pour longtemps, je reviens tous les ans.

— Oui, mais en ton absence la neige tombera de nouveau, l'hiver reviendra et toutes les petites fleurs seront gelées. Tu seras obligée de recommencer ton travail ; tout ce que tu auras fait de bon sera perdu. Est-ce que cela ne t'ennuie pas ?

— Non, lui dit le Printemps ; je suis toujours gai et content, parce que je pardonne à tout le monde et j'aime également tout le monde. Et puis, tout ce qu'il y a de bon ne sera pas perdu. Mes petites fleurs seront gelées, c'est vrai, mais personne ne les oubliera. On en fera des images ; on les chantera dans des chansons et on en parlera dans des contes. Tout le monde saura qu'elles sont sous la neige et qu'elles repousseront lorsque je serai de retour ; on pensera à moi et on m'attendra ; et après une longue absence on me recevra avec d'autant plus de joie et de gaieté. Tu vois ainsi qu'en m'en allant pour longtemps je laisse des souvenirs à tout le monde. Et lorsque tu penseras à moi, rappelle-toi bien que, pour être une bonne enchanteresse, on n'a qu'à aimer tout ce qui existe sur la terre...

Macha demeurait pensive. La tête levée vers l'enchanteresse, caressée par son regard tendre et profond, elle sentait son caractère devenir plus doux et plus pur. Elle se taisait, et ne s'apercevait pas que, sur ces entrefaites, le matin s'était réveillé peu à peu au milieu du silence qui régnait alentour. Le souffle de la brise faisait trembler doucement les feuilles au sommet des arbres. Les scarabées déplaient leurs petites ailes, et le Printemps, tout prêt à s'envoler, étendit lui aussi ses grandes ailes blanches ; mais il jeta sur Macha un regard plein de souci :

— Dis-moi comment tu es venue ici ? lui demanda-t-il ; regarde, il commence à faire jour, ta maman se lèvera bientôt et ne te trouvera pas dans ton petit lit.

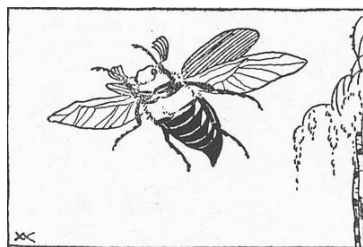
— Je suis venue sur un chariot attelé de mes trois chevaux... Chavotka m'a conduite jusqu'ici. Mais où sont-ils ? demanda-t-elle

avec inquiétude.

— Ils sont déjà sans doute à la maison, dit la fée. Pendant que tu causais longuement avec moi, ils ont eu peur de se mettre en retard et se sont empressés de rentrer bien vite. Mais il n'importe ; je te donnerai de petites ailes, parce que tu avais souvent pensé à moi. Je donne de petites ailes à beaucoup d'autres pour les rendre libres et joyeux : j'en donne aux papillons, aux moucheron, aux scarabées. Les pétales des fleurs tremblent aussi, comme de petites ailes, et lorsqu'ils tombent, ils volent dans l'air poussés par le zéphir doux et chaud. Les hommes en reçoivent aussi, parfois, et alors ils volent dans leurs rêves et pendant leur sommeil, comme la petite Macha qui doit se réveiller maintenant dans sa chambre et dans son petit lit pour ne pas causer de douleur à sa maman et...

Macha rouvrit les yeux. Sa maman était penchée sur elle ; elle voyait déjà que Macha sortait de son sommeil et elle disait doucement :

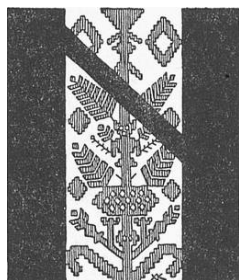
— Eh bien, te voilà réveillée, Macha ? Regarde, comme le soleil est beau ! La pluie a cessé, et le sol est en train de sécher. Aujourd'hui, nous pourrons aller nous promener. Et voici des violettes que t'a envoyées le Printemps, dit-elle en lui donnant un petit bouquet : il t'a fait dire qu'il arriverait bientôt...



Les cigognes de mon grand-père

I

DES CIGOGNES, QU'EST-CE QUE C'EST QUE ÇA ?



NOTRE grand-père a ses bizarreries, disait souvent papa, en parlant de notre grand-père, le papa de maman.

Le fait que notre grand-père avait des bizarreries nous intriguait beaucoup. Mais quant à savoir ce que c'était que ces bizarreries, impossible : papa ne nous donnait jamais aucune explication à ce sujet. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ?

Un soir, comme nous étions à table, maman dit que notre grand-père venait de se procurer des cigognes.

Je faillis en renverser mon potage !

Notre grand-père avait des cigognes !

Avant, il avait eu des bizarreries, maintenant il avait des cigognes !

Est-ce que j'apprendrais ce que c'était, du moins ? Des cigognes !

Du ton le plus innocent du monde :

— Quelles cigognes, maman ? demandai-je à ma mère.

Maman ne parut pas entendre ma question et continua à s'entretenir avec papa de mon grand-père.

Papa riait.

— C'est une bizarrerie de plus ! disait-il.

Tiens ! Tiens ! Tiens ! Les bizarreries, c'étaient des cigognes ! Restait à savoir maintenant ce que c'était au juste que des cigognes ou – des

bizarries.

Maman dit encore qu'elle avait l'intention de nous emmener le lendemain chez grand-père.

— Les cigognes intéresseront sûrement les enfants, et papa sera content de les embrasser.

— Oui, allez-y. Seulement, faites attention. Les cigognes pourraient bien crever les yeux aux enfants, il faut être prudent avec elles.

— Nous ferons attention, lui répondit ma mère.

L'énigme, au lieu de s'éclaircir, s'épaississait de plus en plus. Et, bien qu'il nous fût rigoureusement défendu de proférer à table une seule parole inutile, je risquai quelques questions dans le but d'apprendre enfin ce que pouvait être cet objet ou cet être qui était capable de nous crever les yeux... ce qui était même déjà fait peut-être pour grand-père à l'heure qu'il était.

— Maman, des bizarreries ou des cigognes, c'est la même chose, n'est-ce pas ?

— Comment ? Pourquoi demandes-tu cela ?

— Parce que papa a dit que grand-père avait des bizarreries et toi, tu viens de dire qu'il s'était procuré des cigognes...

Papa et maman sourirent.

— Des cigognes, dit celui-ci, ce sont des oiseaux. Un garçon comme toi, qui a déjà cinq ans, devrait le savoir. À ton âge, on, connaît ces choses.

— Comment sont-ils, ces oiseaux ? dis-je encore, en glissant sur le sanglant reproche qui venait d'être fait à mon ignorance.

— Ils ont un long bec et de longues pattes.

— Très longues ?

— Très longues. Tu verras cela demain, chez grand-père. Et maintenant, mange et ne parle plus.

Les choses que je venais d'apprendre tourmentaient mon esprit. Je crois que mon frère, Guino, qui était de dix-huit mois plus âgé que moi, aurait, tout comme moi, renoncé avec plaisir au rôti, voire même au dessert – oui, même à la tarte aux cerises – pour nous retrouver plus vite dans notre chambre et causer librement.

Mais il fallait rester à table et, qui plus est, s'y tenir tranquille. Papa ni maman ne badinaient sur la discipline.

Nous tâchons de manger le plus rapidement possible. Et voici le dessert. Ouf !

Une fois chez nous :

— Tu as entendu ? dis-je à Guino.

— Oui, fit-il.

— Elles ont de longues pattes.

— Oui.

— Et un long bec.

— Oui.

Alors je lui pose cette question insidieuse :

— As-tu déjà vu des cigognes, toi ?

Je sentais qu'il brûlait d'envie de répondre par un nouveau « oui » et d'affirmer ainsi une fois de plus sa supériorité d'aîné sur moi. Mais l'entreprise était périlleuse. Je pouvais lui poser d'autres questions, précises, auxquelles il pouvait ne pas trouver de réponses satisfaisantes.

Il préféra donc ne pas me répondre du tout.

— Moi non plus, je n'en ai pas encore vu, fis-je en soulignant ainsi, perfidement, le sens de son silence.

Puis :

— D'après toi, leurs pattes sont très longues ?

— Bien sûr.

— Longues comme quoi ?

Mon frère se mit à réfléchir.

— Seraient-elles aussi longues que le clocher de notre église ?

— Oui, fit Guino péremptoirement. Juste la longueur de notre clocher.

Je le crus aussitôt sur parole. Pourtant, une hésitation restait encore au fond de mon esprit.

Je m'approchai de la fenêtre et, montrant à Guino notre clocher :

— Tu crois qu'elles ont les pattes aussi longues que ça ?

— Absolument, fit-il, répétant un adverbe que papa employait souvent.

Maintenant, aucun doute n'était plus possible : c'était un fait avéré que les cigognes de mon grand-père avaient les pattes hautes comme notre clocher.

— Comme elles doivent être terribles ! m'écriai-je.

— Peuh ! proféra Guino.

— Et leur bec, comment est-il long, leur bec ?

— Leur bec ? répéta mon frère pour gagner un peu de temps.

— Oui, leur bec, avec lequel elles crèvent les yeux aux enfants et aux grandes personnes ?

— Leur bec ? leur bec ? Eh bien, je crois que leur bec est aussi long que la pointe de notre clocher.

— Est-ce possible ? m'écriai-je, et, sans savoir moi-même pourquoi, j'éclatai de rire.

Maintenant que je savais à peu près tout, et d'une manière exacte, sur les cigognes de grand-père, je me précipitai à la cuisine pour faire part à notre cuisinière Agathe des connaissances que je venais d'acquérir.

À mon grand étonnement, Agathe ne montra nul enthousiasme à l'annonce des nouvelles que je lui apportais et dont l'importance lui

échappait, à ce qu'il semble, totalement. Même les extraordinaires proportions des pattes et du bec des cigognes la laissèrent tout à fait indifférente.

Pour tout dire, elle s'en moquait.

J'en éprouvai du dépit. Mais il me fallait absolument faire partager mes émotions à quelqu'un, et j'allai trouver notre cocher Trofime, qui était en train de préparer la nourriture de notre cheval Nicolas.

Trofime versait de l'eau sur du foin sec, le saupoudrait abondamment de son et remuait le tout, dans une auge, gravement.

Nicolas était près de lui et attendait avec impatience la fin de ces manipulations.

Mon apparition, suivie de près par celle de mon frère, ne causa aucun déplaisir à Trofime ni à Nicolas. Celui-ci tendit même vers moi son museau, comme pour me demander un morceau de pain.

Mais aujourd'hui, je n'avais pas envie de m'occuper de lui ; mon esprit était ailleurs.

— Dis, Trofime, demandai-je au cocher en l'abordant, est-ce que tu as déjà vu des cigognes ?

— Oui.

— De vraies cigognes, des vraies ?...

— Eh, mais !... Est-ce donc si rare que cela, les cigognes !

— Est-ce vrai qu'elles ont de longues pattes ? Dis ?

— Pour sûr que c'est vrai. De véritables échasses !

Je ne compris pas ce mot : des échasses !

— Est-ce qu'elles sont aussi longues que notre clocher ?

— Juste aussi longues.

— Et leur bec est long aussi ?

— Aussi.

— Comme la pointe de notre clocher ?

— Exactement. Mais écarter-vous un peu, s'il vous plaît, laissez Nicolas s'approcher de l'auge.

Et, jetant une dernière poignée de son sur le foin :

— Viens, Nicolas, dit-il, approche, mange, mon vieux !

Nicolas ne se le fit pas répéter deux fois. Il fourra son museau dans l'auge et commença à broyer le foin entre ses dents, avec bruit.

J'assiste avec plaisir au repas de notre cheval, que j'aime beaucoup. Je voudrais le caresser de la main, mais je sais que, lorsqu'il mange, il n'aime pas cela et qu'il colle alors ses oreilles contre sa tête.

Mais je porte tant de bonheur dans mon âme, qu'il la déborde et, pour en répandre tout de même un peu sur Nicolas, je prends une poignée de foin dans l'auge et la lui tends.

Quoiqu'il ait vu où je l'ai pris, Nicolas, cheval prudent, commence par le flairer d'abord. Puis il se décide à l'accepter, et il le mâche avec l'autre foin, sans apprécier outre mesure le témoignage d'amitié que je

viens de lui donner.

Guino, que ce détail intéressait, évidemment, d'une façon particulière, s'enquit auprès de Trofime, si réellement les cigognes crevaient les yeux aux enfants.

Toutefois, ce que nous savions déjà sur les cigognes nous suffisait pour le moment.

Nous nous couchâmes, rêvant à la visite que nous allions faire le lendemain à grand-père.

Cela ne nous empêcha pas d'ailleurs de nous endormir profondément.

II

LE RÉVEIL MATINAL

Le lendemain, je me réveillai de grand matin et aussitôt je sentis qu'il y avait quelque chose dans ma tête : c'était, vous l'avez deviné sans doute, toujours les cigognes.

Je regardai par la fenêtre. Le soleil était brillant. Il y avait je ne sais quel bonheur répandu sur toute la nature. Comme il fait bon vivre !

Je cours vers le lit de mon frère qui, lui, dormait encore.

— Guino ! Guino ! criai-je, lève-toi, il est temps !

Guino entr'ouvre les paupières ; il n'aimait pas à se lever de bonne heure.

— Quoi ! Qu'est-ce que tu veux ? demande-t-il, l'air mécontent.

— Lève-toi vite ! Il est temps de partir !

— Où donc ?

— Chez grand-père !

— Chez grand-père ? Pour quoi faire ?

— Comment, tu as oublié ? Pour voir les cigognes ! Immédiatement, mon frère était sur son séant. Quel mot magique : « Cigognes ! »

Mais Guino avait quelque peine à ouvrir tout à fait les yeux, aveuglé qu'il était par le soleil donnant en plein dans notre chambre.

— Alors, tu dis qu'il est temps ! Est-ce que maman est déjà prête ?

— Je ne sais pas, mais il faut nous dépêcher pour qu'elle ne parte pas toute seule !

Cette idée que maman pouvait partir sans nous finit par réveiller Guino définitivement.

En un clin d'œil, nous fûmes, pieds nus, dans la chambre de maman,

que nous trouvions dormant tranquillement dans son lit.

Rassuré de ce côté, nous nous rendîmes à la cuisine, au grand étonnement d'Agathe, qui n'était pas habituée à nous voir levés si matin.

— Puisque vous voilà, nous dit-elle, c'est bon. Débarbouillez-vous un peu et asseyez-vous. Je vais vous donner votre thé au lait avec vos pâtés.

Un grand feu flambait dans la cuisine et l'illuminait de joyeux reflets. Le thé était bon, les pâtés délicieux. Décidément, la vie était belle.

Maman entra.

Nous vîmes aussitôt qu'elle était de très bonne humeur. Elle nous souriait, et elle souriait à cette claire matinée.

— Que veut dire ce réveil si matinal ? nous demanda-t-elle.

— Nous croyions que nous partions de bonne heure.

— Pour aller où ?...

— Mais chez grand-père.

— Ah ! oui, fit maman.

— Est-ce que nous partons bientôt ? demanda Guino.

— Oui, oui ! On va partir bientôt.

— Dans combien de temps ? insistai-je.

— Tout de suite après le thé, répondit maman.

Et elle se tourna vers Agathe afin de lui donner les instructions nécessaires touchant la cuisine, pour le temps de son absence.

— Tout de suite après le thé ! avait dit maman. En deux bonds, nous étions dehors, près de Trofime.

— Trofime, il faut atteler Nicolas tout de suite !

— Pour quoi faire ? demanda Trofime, qui n'était pas un homme à s'émouvoir facilement.

— Parce que nous allons avec maman chez grand-père, voir les cigognes !

— Quand donc ?

— Tout de suite après le thé : maman l'a dit ! Croirez-vous qu'après cela, au lieu de se précipiter dans l'écurie, Trofime s'arma paisiblement d'un arrosoir et s'en alla dans le jardin potager abreuver les plants de choux !

III

EN ALLANT CHEZ GRAND-PÈRE

— Trofime, il faut atteler ; Madame et les enfants vont chez le père de Madame !

Cet ordre, transmis par Agathe, vient de papa : force est à Trofime d'obéir. Il enrage, car il n'aime pas beaucoup à se déplacer, et nous, nous triomphons.

Nous voici en route.

Il nous faut faire près d'une vingtaine de kilomètres. Le trajet est long et un peu monotone.

Maman nous dit que, dans le bois que l'on voit vers l'horizon, il y eut jadis des loups. Dans son enfance, elle en avait peur.

Puis elle se met à songer à quelque chose. À ces loups, peut-être. J'y songe, moi, avec quelque inquiétude. Si les loups dont maman vient de parler sortaient du bois et se jetaient sur nous ?

Je ne sais combien de temps se poursuivit la route. Nous nous taisions tous, sauf Trofime, qui, lui, causait avec Nicolas.

Nous commençons à avoir faim. Le grand air et les secousses de notre voiture rustique, trébuchée au petit trot de Nicolas, avaient excité notre appétit.

À un moment donné, maman nous dit :

— Vous voyez cette église ? Là ! Là !

— Où ?

— Là, sur cette colline !

— Ah ! oui, eh bien ?

— Eh bien, c'est le village près duquel se trouve la propriété de votre grand-père.

Ah ! enfin, nous allons bientôt arriver.

Mais une chose m'étonnait, dont je demandai tout de suite l'explication à ma mère.

— Et pourquoi, maman, ne voit-on pas les cigognes ?

— Quelles cigognes, mon petit ?

— Mais les cigognes de grand-père !

— Comment ? Je ne comprends pas !

— Puisqu'on voit déjà l'église !

— Eh bien ?

— On devrait voir les cigognes aussi, n'est-ce pas ?

— Mais pourquoi ?

— Eh bien, parce qu'elles ont les pattes aussi hautes que le clocher de notre église à nous.

— Qui t'a dit cela ?

— Guino, fis-je simplement.

— Eh bien, Guino t'a dit une bêtise.

Je regarde mon frère ; il est devenu rouge. J'exulte : une fois de plus, son autorité est ébranlée à mes yeux.

— Il m'a raconté aussi, continuai-je ingénument, que les cigognes

avaient des becs longs comme la pointe de notre clocher.

— Écoute, Guino, dit maman en s'adressant à mon frère, quand tu ne sais pas quelque chose, il vaut mieux demander, te renseigner qu'inventer des bourdes sans queue ni tête. Des becs longs comme la pointe d'un clocher !

Guino rougit davantage.

— Mais enfin, maman, dit-il pour se disculper, Trofime nous a dit la même chose.

— Moi, fait Trofime en se retournant sur son siège ; jamais je n'ai dit une chose pareille.

— Mais si, si, maman, il l'a dit ! intervins-je, indigné. Il me l'a dit à moi-même !

Ce Trofime ! A-t-on jamais vu un pareil toupet !

— Enfin, fait maman, pour conclure, nous allons arriver, et vous verrez comment sont les cigognes.

Une côte. Nicolas la gravit péniblement et longtemps. C'est qu'elle est très haute, très haute. Sûrement, il n'y en a pas d'autre aussi haute sur la terre.

Enfin, nous y voilà tout de même. Voici la maison de grand-père.

IV

KOURRLY, KOURRLY...

À une fenêtre apparaît le visage de grand-mère, avec son nez chaussé de lunettes ; à une autre, la tête de Varvara, la cuisinière, qui a reconnu maman et lui sourit.

Varvara accourt vers nous, après avoir plutôt dégringolé que descendu le perron ; elle nous arrache en quelque sorte à maman, pendant que, de son pas menu de bonne vieille, grand-maman s'empresse également vers nous, suivie bientôt de grand-père.

— Bonjour, maman, papa !...

— Ma fille !...

— Oh ! qu'ils sont devenus grands !

— Qu'ils sont mignons !

— Voyons, Guino, et toi, petit, vous ne dites pas bonjour à vos grands-parents ?

— Bonjour, grand-père !

— Bonjour, grand-mère !

Pendant cinq bonnes minutes, toutes sortes d'exclamations éclatent et s'entre-croisent dans l'air.

Nous, on nous embrasse, on nous réembrasse. Guino et moi, titubant à cause de l'engourdissement de nos membres, nous allons de-ci de-là dans la cour, scrutant les coins.

— Que cherchez-vous ? nous demande grand-père.

— Vos cigognes, répondons-nous, tout en examinant son visage, où brillent d'une bonté charmante deux grands yeux parfaitement sains et saufs.

— Ah ! ah ! fait-il. Ce n'est donc pas pour son grand-père qu'on est venu ? c'est pour mes cigognes !... Eh bien, ou chacun de vous m'embrassera encore trois fois, ou vous ne verrez pas mes cigognes.

Naturellement, nous nous élançons pour l'embrasser, et nous constatons alors que sa barbe blanche et soyeuse sent le tabac à priser.

Grand-mère s'approche de notre groupe. Elle pleure. Ce ne peut être que parce que les cigognes lui ont crevé un œil, peut-être les deux.

— Pourquoi pleures-tu, grand-mère ?

— Est-ce que les cigognes t'ont crevé un œil ?

Grand-mère se met à rire.

— Non, pas encore, dit-elle. Pourquoi me demandez-vous cela ?

Elle nous prend la main pour nous conduire dans la maison.

Mais à ce moment nous entendons derrière nous des « *kourrly*, *kourrly* » étranges.

Nous nous retournons et nous remarquons alors, à travers les trous d'une haie, deux têtes grises d'oiseaux.

Grand-père se dirige de ce côté-là, ouvre une petite porte, et les cigognes pénètrent dans la cour.

— C'est ça, les cigognes ?

— Qu'est-ce que tu veux que ce soit ? demande grand-père.

Oh ! oui, il y a loin de leurs pattes à un clocher, et de leur bec à une pointe de clocher.

Mais, tout compte fait, je les préfère telles quelles, d'autant que leurs pattes et bec sont encore d'une jolie longueur, allez !

— Oh ! quelles pattes longues et amusantes ! m'extasiai-je.

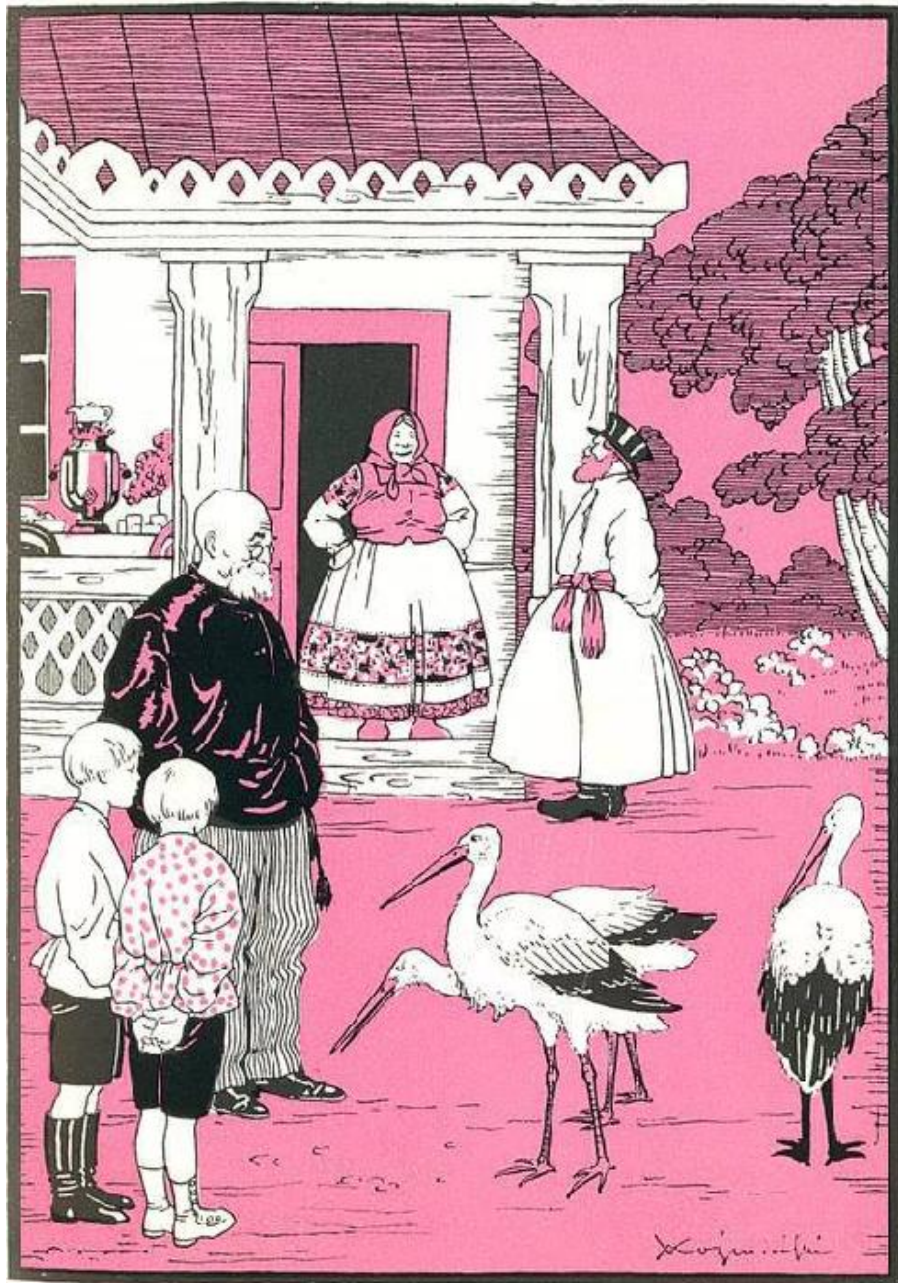
— Et le bec, le bec ! crie Guino.

— Et les ailes, qu'elles sont grandes !

— Regarde comme elles marchent ! Ha ! ha ! ha !

— Et comme elles mangent !

— Ha ! ha ! ha ! Oh ! que c'est amusant !



Grand père ouvre une petite porte,
et les cigognes pénètrent dans la cour.

Nous voudrions faire partager notre joie par les grandes personnes. Mais maman et nos grands-parents sont déjà dans la maison.

— Varvara ! criai-je en apercevant la cuisinière ; viens voir les cigognes, comme elles sont drôles !

Mais Varvara nous fait de la main un signe pour nous dire que les cigognes ne l'intéressent pas et qu'elle n'a pas le temps.

Il n'y a plus dans la cour que Trofime et Nicolas. Trofime dételle Nicolas et se désintéresse également des cigognes. En revanche, le cheval ne les quitte pas des yeux.

— Regarde Nicolas, Guino : lui aussi examine les cigognes. Et ses oreilles sont dressées !

Cela nous fait plaisir que quelqu'un partage tout de même notre admiration.

Nous ne pouvons nous rassasier du spectacle de ces bêtes. Nous suivons avec une curiosité passionnée leurs moindres mouvements. Nous rions comme des fous quand elles se mettent à sauter en battant des ailes. Et lorsque, s'étant élevées dans l'air, elles traversent la haie et s'envolent dans le jardin contigu à la cour, nous nous y précipitons, comme si nous avions des ailes, nous aussi.

Il faut qu'on nous appelle trois fois pour que nous nous décidions à rentrer dans la maison, où la table, servie, nous attendait. Alors seulement, nous nous rappelons que nous avons faim.

Mais aussitôt le repas terminé, nous courons de nouveau dans la cour et dans le jardin, auprès des cigognes.

Nous leur jetons du pain, que grand-mère nous a donné. Nous leur lançons des boulettes de terre pour leur faire ouvrir leurs larges ailes grises et sauter. Nous cherchons à les atteindre avec de petits bâtons pour leur faire pousser leur *kourrly kourrlyly*, qui nous charment positivement, car, pour les proférer, les cigognes empruntent je ne sais quelle voix délicieuse et comme céleste.

Chaque fois que nous obtenons ce résultat, nous rions, au comble du bonheur.

Mais nous voudrions savoir un tas de choses sur les cigognes. Mille questions se pressent dans notre esprit.

Nous nous adressâmes à maman, mais elle refusa de nous suivre au jardin, ayant à causer avec grand-mère. Varvara était occupée à la cuisine, et Trofime se gorgait de thé.

Mais grand-père, de sa propre initiative, nous proposa de nous accompagner ; visiblement, l'intérêt que nous prenions à ses cigognes lui faisait plaisir.

Il prit du pain, une assiette remplie de menus poissons, et nous allâmes tous les trois retrouver nos oiseaux.

V

QUELQUES DÉTAILS CURIEUX SUR LES MŒURS DES CIGOGNES

Nous regardions avec un véritable délire notre grand-père qui donnait à manger aux cigognes.

Tantôt, il leur tendait du pain au bout d'une petite canne. Tantôt, il leur jetait en l'air des poissons.

Les cigognes les attrapaient au vol, les prenaient dans leur bec avec une rapidité telle que nous n'en voyions jamais que la queue. Puis le poisson descendait lentement le long de leur cou mince en en faisant remuer les plumes, pour s'arrêter dans le gosier.

C'était là, pour nous, un moment pathétique : si le poisson arrêté dans sa marche allait étrangler la cigogne, notre précieuse cigogne que nous aimions déjà tant !

Grand-père nous raconta une foule de choses intéressantes sur ces bêtes.

Elles passent l'hiver dans les contrées chaudes et arrivent chez nous au printemps.

Généralement, elles font leurs nids près des marais.

Elles sont très sociables et se réunissent souvent pour chanter et danser ensemble, surtout au printemps et à l'automne.

Elles tiennent leurs réunions soit dans les champs, soit aux marais. Elles ont l'air de délibérer toutes à la fois : leurs *kourrly kourrly* remplissent l'air d'un bruit qui les assourdit elles-mêmes, ce dont profitent les chasseurs malins pour s'en approcher d'autant plus sûrement et pour en tuer plusieurs d'un coup.

Mais les paysans aiment ces rassemblements qui présagent, paraît-il, le beau temps.

Les cigognes, à ce qu'il semble, ne détestent pas l'eau-de-vie. Ceux qui veulent en prendre de toutes vivantes connaissent ce faible et voilà comment ils procèdent pour arriver à leurs fins. Près d'une espèce d'auge remplie d'eau-de-vie et posée à terre, ils répandent des pois, dont les cigognes sont friandes.

Attirées par ce double appât, celles-ci finissent pas s'enivrer tellement, qu'elles se mettent à mener d'in vraisemblables sarabandes. On n'a plus alors qu'à les prendre.

Nous demandâmes immédiatement à notre grand-père une bonne quantité d'eau-de-vie pour les cigognes. Mais il refusa, disant que ce n'était pas bien de provoquer chez les bêtes une gaîté artificielle.

D'ailleurs, nous venions de leur donner tellement à manger, que cela les avait évidemment mises de belle humeur, car, à un moment où

nous nous y attendions le moins, elles se prirent tout à coup à danser.

Mais quelle danse ! Guino et moi, nous nous roulions littéralement de rire !

Nous passâmes toute la journée près des cigognes. Nous leur donnâmes tant de poissons, de pain et même de gâteaux, qu'elles finirent par refuser d'en prendre.

Trofime nous dit que ces animaux appréciaient fort la saveur des grenouilles et qu'ils aimaient à les avaler toutes vivantes. Immédiatement, nous projetâmes tous les trois une expédition au marais le plus proche, afin de nous en procurer.

Mais grand-père, ayant appris nos intentions, nous interdit d'en rien faire, nous expliquant que la grenouille, être vivant, n'était pas nécessaire à la cigogne, et que celle-ci pouvait se contenter parfaitement de pois.

— Ce serait donc, nous dit-il, une cruauté gratuite envers les grenouilles que de les donner à manger aux cigognes.

Cette nuit-là, nous dormîmes comme des loirs, sans rêves.

VI

NOUS « FAISONS » LES CIGOGNES

Mais le lendemain... Ah ! le lendemain !...

Aussitôt après le thé, comme maman, grand-père et grand-mère étaient assis sous la véranda du jardin, nous nous mîmes à imiter devant eux les cigognes, leurs mouvements et leurs danses.

Grand-père dit que nous étions de petits singes. Mais grand-mère et maman riaient aux larmes.

Dans la cuisine, Trofime et Varvara, qui nous voyaient par les fenêtres, se tenaient les côtes.

Nous eûmes un succès fou.

C'est encore en compagnie de nos cigognes que nous passâmes toute notre matinée.

Dans l'après-midi, Trofime nous dit :

— Pour que vous ressembliez davantage à des cigognes, il vous faudrait des échasses !

Encore ce mot !

— Qu'est-ce que cela veut dire, des échasses ?

Trofime nous l'expliqua, et il fit même mieux. Il nous en fabriqua

une paire à chacun, à Guino et à moi.

Nous en apprîmes vite l'usage, et nous nous mîmes à arpenter le jardin et la cour, à sautiller, à tendre le cou, à pousser des *kourly-kourlyly*, comme de vraies cigognes.

Dans la journée, nos parents s'absentèrent pour aller en visite chez une voisine. Mais lorsque, revenues vers l'heure du dîner, grand-mère et maman nous virent perchés sur nos échasses, elles furent effrayées.

Aussi bien, nous commencions à être excités par toutes ces impressions nouvelles et tumultueuses. D'ailleurs, le moment de rentrer chez nous approchait.

On nous fit quitter nos échasses, mais nous priâmes Trofime de les attacher à notre voiture, car nous projetions, comme vous le pensez bien, de reprendre nos exercices une fois chez nous.

Mais, soit que Trofime eût reçu des ordres en conséquence, soit que de lui-même il jugeât inutile de faire ce que nous voulions, toujours est-il que nous ne trouvâmes plus, chez nous, l'objet en question.

Tant pis ! Nous « faisions » les cigognes de mille autres manières.

Guino, par exemple, se confectionna, avec du carton, un long bec, qu'il se colla au nez et avec lequel il donnait de grands coups dans les bras et le dos d'Agathe ; celle-ci criait de peur, étant, en général, une grande poltronne.

Ou bien nous retournions nos manteaux d'hiver, fourrure en dehors, pour imiter le plumage des cigognes. Mais surtout, nous poussâmes, pendant quelques jours, des *kourly-kourlyly* incessants qui cassaient les oreilles à tout le monde, de sorte que papa, impatienté à la fin, nous défendit de penser aux cigognes.

C'était facile à dire.

Un matin, au réveil, Guino me dit :

— Tu sais que, moi, je sais voler comme les cigognes.

— Quelle plaisanterie ! fis-je, sceptique.

Mais, dans mon for intérieur, je n'étais pas si ferme que cela dans mon doute. Au fond, je reconnaissais que mon frère avait quelque supériorité sur moi.

— Tu vas voir ! dit Guino pour toute réponse.

Il se leva, alla à la cuisine, y prit, en l'absence d'Agathe, qui était auprès de la vache, et de Trofime, qui s'occupait de Nicolas, une paire d'ailes d'oie, – de grandes ailes, presque aussi grandes que celles des cigognes.

— Tu vas voir ! répéta-t-il en revenant.

Et il déploya les ailes d'oie d'un geste tellement assuré, que maintenant je ne doutais plus qu'il sût réellement voler.

— D'où faut-il que je prenne mon vol ?

Nous décidâmes d'abord que ce serait du toit de notre maison.

Nous nous habillâmes donc en hâte tant bien que mal, et nous

sortîmes dans la cour. Mais un contretemps nous y attendait. Trofime et Agathe étaient là qui pouvaient nous voir.

Après délibération, nous convînmes que Guino partirait de la fenêtre de notre chambre, située à l'entresol. De là, il pourrait s'enlever pour atteindre le toit de la maison en face.

Au moment de fixer les ailes à son dos, mon frère me demanda très aimablement si je ne voulais pas tenter l'expérience le premier.

Mais je déclinai cette offre courtoise. Il me semblait que mes ailes pourraient m'enlever si loin, qu'ensuite je ne saurais retrouver le chemin de la maison.

— Bien ! fit Guino.

Il s'attacha les deux ailes et monta sur la fenêtre.

— Regarde ! me dit-il, je m'envole.

Je le vis en effet s'envoler ; c'est-à-dire que j'avais à peine eu le temps de discerner ses talons qui tournoyaient, quand un cri déchirant se fit entendre.

Papa, maman, Agathe accoururent dans notre chambre, me demandant ce que j'avais.

Je n'avais rien, leur expliquai-je, mais c'était Guino qui, ne sachant pas encore voler très bien, c'était Guino qui, au lieu de se percher sur le toit du voisin, était allé s'étendre dans la flaque d'eau, en bas.

On se précipita à la fenêtre, et l'on vit en effet mon frère qui, tout en hurlant, se relevait péniblement, crotté des pieds à la tête.

On se hâta d'accourir vers lui, de le remettre sur ses pieds. Quand on fut sûr qu'il ne s'était fait aucun mal, on l'envoya se changer, puis on nous enferma tous les deux pour trois bonnes heures dans un cabinet noir.

Guino eut encore une autre punition : une forte bosse en plein front, qu'il porta longtemps.

VII

ILLUSIONS PERDUES

Quelques mois après, en automne, en m'envoyant des cadeaux pour ma fête, de la part de grand-mère et de la sienne, mon grand-père m'écrivait, entre autres choses, que ses cigognes étaient parties pour tout l'hiver, mais qu'au printemps elles reviendraient sûrement.

Cela nous rappela, à Guino et à moi, les cigognes de notre grand-

père. Car nous les avons déjà oubliées : oui, les enfants oublient vite.

Le lendemain, nous n'y pensions plus de nouveau, et quand vint le printemps, elles nous étaient tout à fait sorties de la mémoire.

Mais un jour, aux approches de l'été, comme nous étions tous réunis à table, papa dit à maman, au cours d'une conversation qu'ils avaient ensemble :

— Oh ! ton père, ma bonne amie, tu sais qu'il a ses bizarreries !

Ce mot de « bizarreries » nous rappela tout à coup, à mon frère et à moi, notre voyage chez grand-père, son jardin, sa cour, nos échasses que nous avons laissées chez lui, et, sans que papa et maman comprissent pourquoi, nous nous mîmes à leur demander de nous mener chez nos grands-parents.

Tant et si bien, que papa finit par y consentir.

Le lendemain, nous étions de nouveau chez grand-père. En effet, les cigognes nous y avaient précédés.

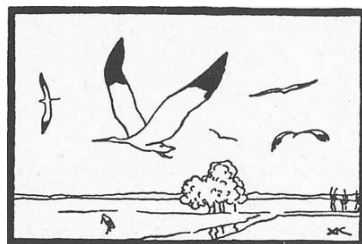
Nous ne nous attendions pas, cette fois, à leur trouver des pattes et des becs de dimensions fantastiques, mais nous avions cru que nous les reverrions avec un vif plaisir.

Eh bien, il n'en fut rien.

Elles avaient forcément perdu, pour nous, l'attrait de la nouveauté. Leur aspect, leurs habitudes, leur démarche, leur danse étaient les mêmes. Elles ne nous intéressaient plus.

Cela nous étonna. Car nous ne comprenions pas encore que nous avions un an de plus, que nous avions déjà acquis certaine expérience.

— Nous savions notamment que l'homme ne pouvait voler, même avec des ailes d'oie au dos, et que, tout jeunes que nous étions, certaines de nos illusions s'étaient déjà évanouies.



Petko

I

PETKO S'ÉGARE ENTRE LA VIE ET LA MORT



À une chaude journée de juin touchait à sa fin. Les derniers rayons du soleil couchant effleuraient la cime des arbres de l'immense forêt qui couvrait les hautes montagnes de Bulgarie. Tout était tranquille ; on entendait seulement une brise légère qui courait sur les feuilles comme pour leur chuchoter quelque chose ; le ruisseau murmurait en coulant gaiement d'une pierre à l'autre entre ses rives tapissées de mousse, de fleurs et de plantes rampantes...

Mais, quelque part, une branche craqua, puis une autre, une autre encore, et de l'épaisseur d'un hallier surgit une petite chèvre sauvage ; regardant tout autour d'elle et trotinant menu de ses jolis pieds fins, elle arriva au ruisseau, pencha sa petite tête et commença à boire avec avidité. Tout à coup, elle se redressa, tendit l'oreille et, au bout d'un moment, bondit et disparut derrière les arbres. Presque en même temps on entendit du bruit, un craquement de branches sèches et, à travers les arbres, on distingua des formes humaines. Une foule nombreuse se frayait précisément un chemin tout le long du sentier étroit qui descendait de la montagne. Il y avait là des hommes, des femmes et des enfants. Las, les vêtements en lambeaux, affamés, trébuchant, tombant de faiblesse, on aurait dit qu'ils fuyaient devant quelque chose de terrible... Au loin éclata une détonation que l'écho

répercuta dans toute la forêt.

— Ciel, sauve-nous ! s'écria un vieillard qui s'avavançait le premier, en se tournant de côté. Toute la foule le suivait. La forêt devenait de plus en plus sombre ; et les pauvres gens marchaient, marchaient toujours ; ils semblaient avoir complètement oublié leur fatigue et ne pensaient qu'à s'en aller plus vite, plus loin... Mais qui fuyaient-ils ainsi, et pourquoi ? Qui étaient ces hommes ?

C'étaient des Bulgares. Ils se sauvaient devant leurs anciens ennemis, les Turcs, qui les poursuivaient maintenant armés de fusils et de sabres ; ils se sauvaient, abandonnant leur village natal, leurs maisons et tout leur bien, sans autre souci que de préserver leur existence ; ils couraient vers les Russes, venus de la lointaine Russie pour leur défense...

— Ce n'est plus bien loin, voici là-bas les *bratouchki*(7) qui sont tout près, fit une voix dans la foule.

— Tout près ! Tu entends, Petko ? dit doucement une femme qui tenait un enfant dans ses bras, en se penchant vers un garçonnet d'environ dix ans qui marchait près d'elle.

— J'entends, balbutia le garçonnet en retenant ses larmes avec peine.

La fatigue, la soif et la faim l'avaient absolument épuisé ; mais il se taisait, dans son désir de ne pas chagriner inutilement sa mère.

— Quand même, pensait-il, elle ne peut m'aider en quoi que ce soit.

Mais il lui semblait que s'il pouvait seulement boire un petit peu d'eau fraîche, cela le soulagerait et lui donnerait la force d'aller plus loin.

— Je vois là-bas, derrière les arbres, un petit ruisseau, songeait-il. Si j'y courais ?... Je me désaltérerais et je prendrais de l'eau dans ma casquette pour ma mère et ma petite sœur ; puis je les rejoindrais bien vite...

Sans être vu de personne il se détacha du groupe, s'élança vers le petit ruisseau et, se jetant avec délices sur l'herbe tendre, il plongea dans l'eau ses lèvres sèches et gercées ; puis, trempant dans l'onde ses petits pieds meurtris, il se coucha sur le bord et rêva !...

Quelle douceur de demeurer ainsi étendu ! Il oubliait absolument tout et, fermant les yeux, il écoutait le murmure argentin du petit ruisseau... Tout à coup il entendit un rire sonore.

— Qui donc peut rire ainsi ? pensa Petko.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction quand il reconnut que c'était une petite fleur bleue.

— Ha, ah, ah, ah, ah ! s'esclaffait-elle en se penchant jusque sur l'eau, à force de rire.

« En voilà un poltron ! regarde, regarde ! » dit-elle en montrant un petit ver entraîné par le ruisseau.

S'accrochant à une petite branche, le ver pleurait, appelant au secours.

— Ah ! sauvez-moi, sauvez-moi, je me noie !

Et tout autour de lui on n'entendait que des rires et des plaisanteries.

— Méchant ! s'écria Petko en se jetant au secours du ver que le ruisseau emportait de plus en plus loin.

— Non, tu ne m'attraperas pas ! disait, d'un ton moqueur, le petit ruisseau.

— Je t'attraperai ! s'écria Petko en sautant par-dessus une grande pierre.

Et il allait retirer de l'eau le petit ver quand, tout d'un coup, il glissa, tomba... et se réveilla.

La nuit était noire, très noire ; on voyait seulement là-haut, bien haut dans le ciel, quelques étoiles scintiller. La forêt murmurait ainsi qu'une mer par un temps orageux.

Petko bondit et, effrayé, promena ses regards autour de lui. Puis, petit à petit, il revint à lui et se rappela tout ce qui lui était arrivé. Tout à coup il s'écria : « Maïka ! » (Maman !) et fondit en larmes :

— Où est-elle maintenant ? pensait-il. Elle me cherche certainement, elle pleure... Oh ! pourquoi ai-je fait cela ?

Il aurait voulu crier par toute la forêt, appeler ; mais il se remémora avec quelles précautions ils avaient cheminé toute la journée, dans la crainte d'être atteints par les Turcs.

— Peut-être se sont-ils arrêtés près d'ici... Mais les Russes ne doivent pas être loin, songea Petko.

Et il se sentit soulagé. Mais où les chercher ? Vers quel point se diriger ? Après avoir réfléchi un peu, il descendit le cours du ruisseau en écoutant son murmure pour ne pas s'égarer. Il avait beaucoup de peine à s'avancer. Dans l'obscurité qui l'enveloppait, il trébuchait presque à chaque pas, et il tomba plusieurs fois. Les feuilles des arbres lui cinglaient la figure, l'accrochant, l'enlaçant comme des bras ou des pattes, et le glaçaient d'épouvante. Tout à coup il faillit crier de joie : au loin il apercevait des feux.

— Ce sont les Russes ! décida Petko ; là je retrouverai certainement maman.

Oh ! s'il pouvait courir, si ces branches, ces rameaux le lui permettaient, comme une flèche il y bondirait ! Tandis que maintenant il était forcé de se frayer un chemin, lentement, entre les arbres, en s'égratignant les mains et les pieds. Mais voilà qu'il aperçoit tout près des figures humaines qui vont et viennent ; le vent lui apporte leur conversation... Il s'en approche de plus en plus... il darde ses regards, pensant apercevoir de loin sa mère ; et tout à coup – ô terreur ! – il reconnaît près de lui les Turcs. Il serait difficile de décrire

le désespoir du pauvre garçon, quand il comprit dans quelle affreuse situation il se trouvait. Il lui semblait que, d'un instant à l'autre, on allait s'emparer de lui et le tuer... Était-il possible qu'il ne revît plus sa mère ?

Ainsi se passèrent quelques terribles minutes. Enfin, Petko reconnut que les Turcs ne l'avaient pas vu ; il reprit courage et revint sur ses pas. Longtemps il erra à travers la forêt, pour découvrir un passage. Le jour commençait à poindre, et il errait toujours de côté et d'autre, jusqu'à ce qu'enfin, terrassé par la fatigue, il se laissât tomber par terre.

II

LE CAMP DES RUSSES

L'ESCARMOUCHE

Près de l'endroit où Petko s'était affaissé, avait fait halte un petit détachement de soldats russes qui traversait la forêt.

Vivement les soldats avaient installé leur campement dans la clairière entourée de grands chênes touffus. Les lourds fusils étaient mis en faisceaux. Tout autour les sentinelles allaient et venaient. Quelques-uns des soldats étaient partis pour ramasser des fagots ; d'autres étaient allés chercher de l'eau au petit ruisseau qui bruissait dans le voisinage. Parmi ces derniers se trouvait un petit soldat, assez jeune encore, avec de grandes moustaches noires et un visage doux où souriaient deux grands yeux bruns. Absorbé, il marchait dans le sentier étroit, tenant à chaque main une marmite pleine d'eau. Ses pensées étaient loin, loin de cette forêt ; elles le transportaient dans son village natal, avec sa petite église blanche, ses maisonnettes couvertes de chaume, ses jardinets et ses vergers verdoyants, remplis de melons et de soleils étincelants... Voilà qu'il lui semble voir, à côté du moulin, une maisonnette à trois petites fenêtres ; près d'elles se dessinent, en nuances multicolores, toute une plate-bande de beaux pavots rouges et des rangées de grandes mauves. Et de l'autre côté de la chaumière, derrière la haute clôture de la haie, pendent des cerises gonflées et rouges et des prunes bleu foncé. Il regarde dans la fenêtre du coin. Là-bas, dans une chambrette propre, devant les icônes (saintes images) vivement éclairées par une petite lampe rouge, est attablée toute sa famille : sa vieille mère, sa femme, deux petites filles

et un garçon de dix ans, Paul. Sur la table, près du garçonnet, une lettre grise envoyée par son père, de l'autre côté du Danube, et, suivant chaque ligne avec son doigt, Paul l'épelle, syllabe par syllabe ; sa grand-mère, sa mère et ses sœurs l'écoutent avec une attention tendue et des larmes dans les yeux.

— Les reverrai-je ? soupira le soldat en essuyant les pleurs qui mouillaient ses paupières.

L'une après l'autre, des idées tristes envahirent son cœur, et il n'avait pas la force de les chasser. Il accéléra le pas. Tout à coup, il aperçut derrière un arbre un enfant inanimé.

— Pauvre bratouchka ! pensa le soldat, il est mort.

Mais, en s'approchant et en se penchant sur l'enfant, il s'aperçut que celui-ci était encore vivant.

— Il faut le faire revenir à lui, dit-il presque à haute voix.

Et il se mit à lui jeter de l'eau au visage, sur lequel il souffla de toutes ses forces, et à lui frotter vigoureusement la poitrine.

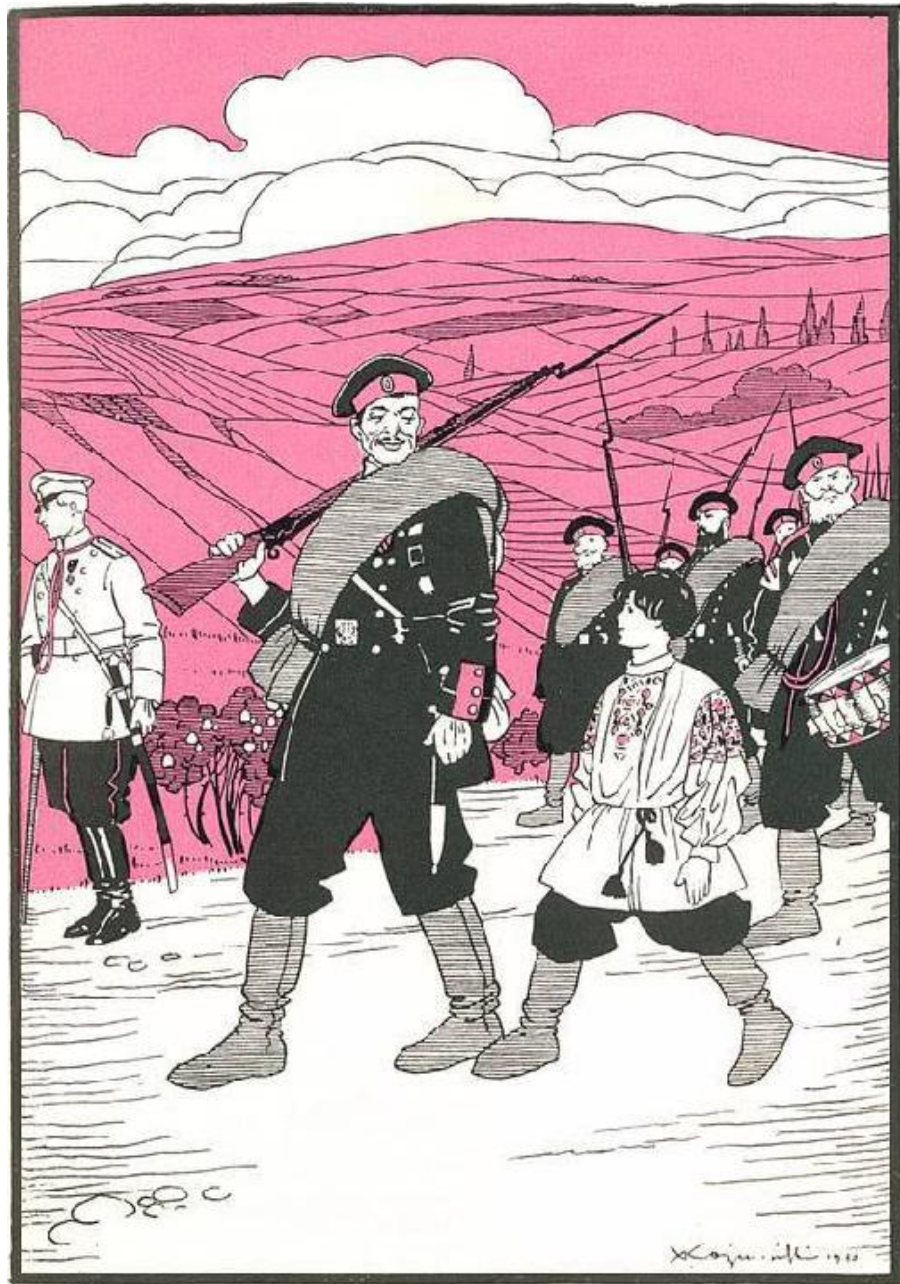
Il semble que le garçonnet commence à reprendre ses sens. Voilà qu'il soupire, ouvre à demi les yeux et promène autour de lui ses regards troublés ; ses lèvres ont balbutié quelque chose. Le soldat lui verse dans la bouche quelques gouttes d'eau et, l'enlevant avec précaution, l'emporte au campement.

Là, fumaient des marmites, des théières, des pipes ; on menait une joyeuse conversation entrecoupée de rires et de plaisanteries. En voyant Ivan (ainsi s'appelait le soldat) avec un enfant à demi mort dans les bras, tous s'étaient tus, et ils le regardaient d'un air d'interrogation.

— Il revient à la vie ! semble-t-il, dit à mi-voix Ivan en déposant le garçonnet sur une capote qu'un soldat venait d'étendre.

Un officier s'approcha du groupe qui s'était formé autour d'eux et, en apprenant de quoi il s'agissait, il retira de sa poche une fiole qu'il porta au nez de l'enfant. À l'instant même, celui-ci revint tout à fait à lui et ouvrit les yeux. Alors l'officier lui versa un peu de vin d'un flacon qu'il portait sur lui, il commanda de lui donner du thé et de le faire manger. Une demi-heure après, Petko était déjà en état de raconter tout ce qu'il put se rappeler de son aventure. Il voulait absolument partir sur l'heure pour se remettre à la recherche de sa mère ; mais on le retint, en lui expliquant que ce serait inutile, qu'il ne la retrouverait pas en ce moment et que lui-même risquerait encore une fois de s'égarer ou, ce qui serait pire, de tomber entre les mains des Turcs.

— Ne pleure pas, Petko ! lui dit Ivan pour le consoler. Bientôt, nous chasserons les Turcs et alors nous pourrions retrouver ta mère ; maintenant, reste donc avec nous. Nous t'aimerons bien.



Ivan et Petko marchaient côte à côte...

Et Petko dut forcément demeurer avec le détachement. Ivan se constitua son protecteur ; il le soignait de toutes les manières ; il lui procura, par on ne sait trop quel moyen, une paire de chaussures, retira de son sac une chemise à dessins petits-prussiens brodés par sa femme, et la mit à Petko. Il ne lui manquait plus qu'une casquette, car il avait perdu la sienne quand il errait dans la forêt. Petko plaisait tellement à Ivan, auquel il rappelait son Paul aux yeux noirs, que le soldat ne savait comment le caresser, comment le consoler.

Le détachement resta campé là jusqu'au lendemain ; puis il se remit en route. Ivan et Petko marchaient côte à côte en causant amicalement. Ils avaient ainsi fait quelques verstes et ils commençaient à sortir de la forêt, quand tout à coup une balle siffla, s'écrasa contre un tronc d'arbre avec un bruit sourd ; une autre suivit, puis une troisième, puis toute une grêle. Les coups partaient de derrière un tas de pierres où étaient cachés les Turcs. À peine apercevait-on leurs fez rouges, sur lesquels se mirent à tirer nos petits soldats, d'abord surpris par cette attaque inopinée.

Plaçant Petko à l'abri du danger, derrière un arbre, Ivan s'était rapproché des Turcs. En quittant l'enfant il lui dit dans un sourire :

— Attends, je vais te procurer un fez.

Bientôt, au commandement de l'officier, les soldats se jetèrent sur leurs adversaires. Une lutte désespérée s'engagea qui, après quelques minutes, se termina par la défaite complète des Turcs... Au nombre des blessés se trouvait Ivan, qui tenait dans sa main un fez. Il avait été grièvement atteint à la poitrine, et il gisait sans connaissance.

Tant bien que mal, le détachement et ses blessés arrivèrent au plus proche village où se trouvaient les Russes. Les médecins examinèrent les blessés, on leur donna les premiers secours et le lendemain on les envoya à l'hôpital de Gabrovo. Près du chariot où était couché Ivan, marchait Petko, tout triste et la tête baissée. Le soleil était brûlant. Plaintivement criaient les roues ; les blessés exhalaient de longs gémissements. Tout autour et au-dessus des chariots voletaient des hirondelles aux blancs poitrails ; on eût dit qu'elles faisaient leurs adieux aux pauvres martyrs et s'apprêtaient à porter au pays natal les nouvelles que les leurs attendaient si impatiemment...

III

LE COLLÈGE-HÔPITAL

L'hôpital était situé dans une petite ville bulgare, Gabrovo, qui se trouvait au pied même des Balkans. À cette époque-là, dans les étroites et irrégulières rues de Gabrovo, bordées de maisonnettes à deux étages, moitié en argile, moitié en bois, depuis l'aube jusque tard dans la nuit les bruits, le mouvement et la cohue ne cessaient presque pas. Du matin au soir retentissaient sur le pavé de Gabrovo les roues des batteries ; des militaires circulaient, se rendant à la guerre, et une masse bigarrée de toutes sortes d'indigènes et d'étrangers allaient et venaient, parlant, criant, s'injuriant en différentes langues. Au milieu de tout ce tumulte, on entendait souvent au loin une chanson endiablée de soldats qui passaient, chanson reprise ordinairement par une bande de gamins qui suivaient la troupe à travers la ville avec des drapeaux en papier et des croix cousues sur leurs casquettes. Une autre fois éclatait tout d'un coup une marche funèbre, qui vous brisait l'âme.

Il faisait nuit. Dans une des rues de Gabrovo, se traînait doucement une rangée de voitures de blessés au nombre desquels se trouvait Ivan. Au bout de la rue on apercevait un grand drapeau avec une croix rouge flottant sur une maison à trois étages : c'était le collège, qui, au moment de la guerre, avait été transformé en hôpital. À côté de ce bâtiment s'arrêtèrent les voitures de blessés. Tout était disposé pour les recevoir. Les médecins, les infirmiers entourèrent vivement les chariots et avec précaution retirèrent les blessés pour les mettre sur des brancards et les porter dans la maison.

Enfin le tour d'Ivan arriva.

Doucement Petko s'avavançait sur les degrés de pierre, suivant la civière d'Ivan. Son cœur était gros de tristesse et d'appréhension. Pensait-il qu'il lui arriverait un jour d'entrer là dans des circonstances pareilles ?

« Première classe », « Cabinet de Physique », lisait-il sur des tablettes suspendues aux portes. Et voilà maintenant qu'il entre ici, non pas pour y étudier, mais pour y voir souffrir et peut-être mourir l'homme qui lui a sauvé la vie...

Lents et monotones se suivaient les jours à l'hôpital. Les malades se succédaient ; les uns étaient envoyés en Russie, les autres partaient pour l'autre monde. Seul, Ivan demeurait, couché dans une chambre spacieuse et propre. Pour le moment il était dangereux de le transporter ; ses blessures étaient très graves et la guérison était longue à venir.

« Les reverrai-je ? » pensait souvent Ivan, en songeant à sa famille, de laquelle il n'avait aucune nouvelle.

Quelquefois, dans la nuit, il lui semblait voir à côté de son lit ses chères filles, Gannotchka et Maroussia, et vainement cherchait-il à saisir leurs bras tendus vers lui...

Petko soignait Ivan de toutes les manières, lui donnant les médicaments, lui lisant quelque livre. Et ce n'était pas seulement à lui, mais aussi aux autres qu'il cherchait à rendre service. Bientôt tout le monde l'aima : les malades, les médecins, les infirmiers.

— Tu es un bon garçon, un excellent garçon, lui disaient souvent les malades ; pour ta bonté, le ciel ne t'abandonnera pas ; sûrement quelqu'un s'occupe aussi de ta mère en ce moment...

— Voilà un brave ! disaient les médecins.

Et suivant le grade du médecin (Petko était arrivé à connaître les différents grades), il se redressait et répondait sans se troubler :

« À votre service, Votre Noblesse ! » ou « Votre Excellence ! »

Et les infirmières le félicitaient souvent, mais plus souvent encore il leur arrivait de le consoler quand il languissait après sa mère, dont il demandait sans succès des nouvelles à tous les Bulgares qu'on rencontrait.

Cependant le temps s'écoulait. L'hôpital vit beaucoup de ces jours tristes, mais le destin lui réservait aussi d'heureux moments. Souvent on recevait des envois de l'impératrice et alors c'était une vraie fête pour les malades. Elle expédiait des caisses entières de toutes sortes de choses : du thé, du sucre, du vin, des livres, des journaux, des accordéons, etc., etc., que les infirmières distribuaient aussitôt aux soldats malades. Ce qui les charma surtout, ce furent de jolies blagues à tabac, en indienne ou en maroquin. Dans chacune de ces bourses il y avait quelque chose : ou du sucre et du thé, ou du tabac et une pipe. Chacun désirait recevoir un cadeau de l'impératrice pour le conserver comme un souvenir sacré.

Ainsi passèrent quelques mois, et la guerre ne cessait toujours pas. À l'hôpital de nouveaux blessés remplaçaient à chaque instant ceux qu'on avait expédiés en Russie ou que la mort avait emportés. Ce fut enfin le tour d'Ivan. Il s'était rétabli à tel point que les médecins résolurent de le renvoyer dans son pays natal.

IV

PETKO RETROUVE SA MAÏKA

L'heure du départ sonna pour Ivan. Le temps était sombre, de noirs et lourds nuages pesaient sur la ville. Sur les montagnes la neige blanchissait. En tremblant et en sanglotant, Petko faisait ses adieux

pour toujours au bon Ivan.

— Que le ciel te soit en aide pour retrouver ta maïka, lui répétait Ivan, monté déjà sur le chariot qui devait l'emporter. C'est dommage que tu ne puisses partir avec moi ! Adieu, mon garçon !

Et le chariot s'ébranla, se mit en route, tourna dans une autre rue, disparut aux regards. Petko restait toujours près de l'hôpital et pleurait. Une des infirmières l'aperçut par la fenêtre, et lui dit doucement :

— Ne pleure pas, Petko !... — Que faire ? Viens plutôt auprès de moi et aide-moi à mettre en ordre les objets envoyés aujourd'hui par l'impératrice. Viens, mon pigeon !

Et Petko accourut à l'appel, en essuyant ses larmes. Encore une fois les jours se succédèrent. Petko, comme auparavant, servait les malades et les blessés, consacrant ses moments de liberté à se promener par la ville où il espérait encore rencontrer sa mère, ou tout au moins apprendre quelque chose des Bulgares. En errant ainsi de rue en rue, pendant des heures, par une journée pluvieuse, l'enfant prit froid et tomba malade. Il dut s'aliter pour longtemps.

Le printemps arriva. La guerre était terminée, les Turcs vaincus ; et les Bulgares, le cœur pénétré de joie et de reconnaissance envers les Russes, retournaient à leurs villages natals, où tout était ruines, pour y commencer une vie nouvelle. Sous les doux et clairs rayons du soleil printanier, la neige avait fondu vivement et, à sa place, les plaines et les montagnes se couvraient d'une somptueuse végétation. Les ruisseaux murmuraient, les oiseaux gazouillaient, les hommes reprenaient leur gaieté : on aurait dit que la nature elle-même se réveillait avec de nouvelles énergies. Peu à peu Petko, lui aussi, se rétablissait ; il commençait à se lever, attendant avec impatience le moment où il pourrait aller à la recherche de sa mère, à laquelle il n'avait cessé de penser jour et nuit.

La nuit était merveilleuse et douce ; par les fenêtres ouvertes de la chambre où dormait Petko, entraient les parfums des champs et des prairies, et la pleine lune montait majestueusement de derrière la forêt ; Petko se réveilla et se mit à regarder à travers la fenêtre. Mais cela ne lui suffit pas : il sauta à bas du lit et se rapprocha de la croisée. Devant ses yeux s'étendaient, sous la clarté bleuâtre d'un splendide clair de lune, la ville endormie et, par-delà les champs couverts de fleurs, le ruisseau brillant et étroit comme un ruban et les hautes montagnes que la forêt enveloppait d'un sombre manteau.

Tout à l'entour était tranquille ; on n'entendait que le bruit des fontaines de la ville.

Petko s'assit à la fenêtre et, d'un air pensif, regarda au loin. Tout à coup il entendit des pas dans la rue... Devant l'hôpital, passèrent plusieurs hommes. Petko put saisir quelques mots de leur

conversation, il apprit ainsi que c'étaient des Bulgares fugitifs qui s'en retournaient chez eux. Il lui sembla même reconnaître la voix de l'un de ces interlocuteurs. Il n'eut pas l'idée de les appeler et il se décida à courir après eux pour leur demander des nouvelles de sa mère. S'habillant à la hâte, il sortit précipitamment ; il ne voulait que les questionner et revenir aussitôt. Mais les choses ne se passèrent pas selon ses prévisions. Quand il fut sorti de la ville, il vit des groupes nombreux qui se dirigeaient vers les montagnes. En passant d'un groupe à l'autre, il rencontra quelques hommes de son village ; mais il ne put obtenir d'eux aucune nouvelle précise de sa mère. L'un disait qu'elle était morte l'hiver précédent, l'autre au contraire assurait l'avoir vue la veille au soir, et que Petko pourrait encore l'atteindre.

Petko ne savait à quoi se résoudre. Mais il ne pouvait en aucune façon admettre que sa mère fût morte, et il croyait plutôt le Bulgare qui déclarait l'avoir vue la veille au soir.

— Il faut seulement se dépêcher ! — Et l'hôpital ? se dit-il tout à coup. — Non, je dois plutôt rejoindre ma maïka ! Le ciel me pardonnera d'être parti sans adieu, conclut-il.

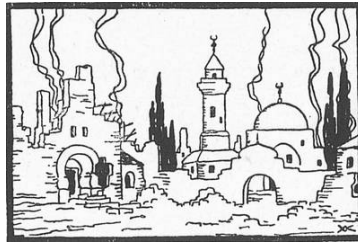
Et il partit avec ses compatriotes. Le lendemain soir, ils arrivèrent dans leur village, qu'ils ne reconnurent point. Il avait été brûlé entièrement par les Turcs pendant la guerre et il n'en restait que des décombres. Ces pauvres gens se lamentaient, se désespéraient à côté de leurs maisonnettes en ruines ; les uns y restèrent avec l'espoir de les rebâtir, les autres se dispersèrent dans différentes directions pour chercher un asile et un morceau de pain. Petko, affamé, fatigué, et n'ayant pas retrouvé sa mère, se remit aussi en route. Longtemps il erra de village en village, de ville en ville ; sur ces entrefaites arrivèrent les fêtes de Pâques.

Le matin du Vendredi-Saint, Petko entra dans la ville de Esky-Zagra détruite, à moitié brûlée. Elle avait l'air aussi triste que toutes les autres villes tombées entre les mains des Turcs. L'église chrétienne était en ruines, mais la mosquée turque était demeurée intacte. Par ses portes ouvertes pénétraient les Bulgares, hommes et femmes. Petko s'y introduisit à leur suite. La mosquée était pleine de monde. À travers ses étroites et ternes fenêtres, le soleil éclairait d'une faible lumière les versets du Coran écrits en noir sur les murs.

Adossé à une forte colonne de pierre, Petko restait tout absorbé par ses tristes et douloureuses pensées, quand, tout à coup, involontairement, il tourna la tête de côté et resta pétrifié. Non loin de lui était agenouillée une femme à figure pâle et malade. Des larmes ruisselaient de ses yeux.

— Maïka ! s'écria-t-il.

Et en sanglotant, il se jeta au cou de sa mère...



-
- 1 Grands patins de bois.
 - 2 Le mot russe qui signifie lune est du genre masculin.
 - 3 C'est-à-dire en forme d'aiguilles.
 - 4 Promenade en traîneau sur la glace.
 - 5 Samoyèdes, indigènes de l'extrême nord de la Russie, que l'usage quotidien des raquettes rend très habiles dans cet exercice.
 - 6 Proverbe russe, pour dire que, lorsqu'on veut goûter un plaisir, il faut savoir aussi subir quelque désagrément.
 - 7 Frères.